



CONTES

ET

VOYAGES

DU MÊME AUTEUR :

CRITIQUES

ET

RÉCITS LITTÉRAIRES

Un beau volume grand in-18.

Paris, — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CONTES

ET

VOYAGES

PAR

EDMOND TEXIER

LA TOISON D'OR.
— MADEMOISELLE D'AULNAY. —
LE DIABLE A PARIS.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1853

LA TOISON D'OR

EN MER

De l'or ! de l'or ! tel était le mot qu'on répétait à tous les instants, dans toutes les langues, sur le brick marchand *the Seagull* (en français *la Mouette*), parti depuis un mois de Mazatlan, petit port de la côte occidentale du Mexique, et naviguant, sous pavillon américain, dans les eaux de la mer du Sud.

De l'or! Ce mot magique n'était pas seulement dans toutes les bouches, il brillait sur tous les fronts, dans tous les regards!

De l'or à ce gentilhomme sans blason, à ce banquier ruiné, à ce médecin sans malades, à ce joueur malheureux, à ce négociant embarrassé, à ce soldat éclopé, à cet artiste sans commandes, à cet ouvrier aux prises avec la misère, à ce chevalier d'industrie poursuivi par la police! De l'or à celui-ci, de l'or à celui-là, de l'or à tout le monde!

Ah! l'or est une belle chose! l'or jaune et luisant, s'a-

moncelant pièce à pièce dans le creux de la main, et rendant ce petit son métallique qui va droit au cœur, comme le *je t'aime* tombé du balcon de Juliette sur les lèvres de Roméo. L'or, ce mobile prestigieux, cette puissance cabalistique composée de trois lettres qui contiennent toute la religion de notre temps! L'or ! ce *sézame* indispensable des civilisations avancées, qui fait les Jasons intrépides, les lutteurs aventureux ! L'or ! dont la pensée nous poursuit partout, le jour, la nuit, dans nos travaux, dans nos rêves ! jusque dans nos amours !

Auri sacra fames, disait Virgile, et quand il disait cèla, la Californie n'était pas inventée.

La *Mouette* marchait lentement, quoique toutes voiles dehors, et son passage ne laissait pas une ride sur le flot mat et huileux.

Il était deux heures de l'après-midi, l'azur du ciel avait des reflets cuivrés. La chaleur était suffocante, et une faible brise tempérait à peine, par instants, les ardeurs d'un soleil tropical.

Cependant, tout le monde était sur le pont du navire; outre les Américains qui composaient l'équipage, il y avait là des Indiens, des Péruviens, des Mexicains, des Anglais, des Hollandais, des Français, des Espagnols, des Allemands, des Danois, un échantillon de toutes les races, un raccourci de tous les peuples; étrange spectacle, pêlemêle bizarre, pandœmonium qui eût été digne d'inspirer le crayon de Callot !

Il y avait là des visages bistrés, tatoués, blancs, jaunes, rouges, noirs, des costumes aussi bigarrés que les figures, des dialectes aussi divers que les couleurs, — une mascarade et une Babel.

Jamais la *Mouette* n'avait été si chargée, jamais peut-être dans toutes ses courses elle n'avait contenu autant de passagers ; le pont pliait sous le poids de cette masse humaine attirée par l'aimant irrésistible de l'Eldorado californien.

Depuis un mois tout au plus la nouvelle des fabuleuses découvertes sur le sol de San-Francisco avait transpiré dans l'Amérique du Nord, au Mexique et au Texas, et quand la *Mouette* avait quitté Mazatlan, il s'était présenté tant de passagers à son bord, qu'elle avait dû en refuser un grand nombre, malgré le prix exorbitant du passage. Le jour du départ il y avait eu lutte acharnée entre tous ces hommes animés du même désir de faire fortune, et dont une partie se voyait abandonnée sur la rive mexicaine, pendant que l'autre partait pour aller étancher sa soif aurifère dans les eaux du *Rio-Sacramento*.

Le départ avait été tellement précipité, qu'un grand nombre de ceux qui s'étaient embarqués sur le bienheureux brick n'avaient pas eu le temps de se procurer les outils nécessaires à la grande expédition qu'ils allaient entreprendre, d'autres étaient partis sans paquets, sans linge, et riches seulement de leur personne comme le philosophe Bias, mais tous animés, excités par cette pen-

sée qu'ils tournaient le dos à la misère et qu'ils avaient la Californie devant eux.

Au moment où commence cette relation, le pont offrait donc l'aspect le plus animé ; chacun exposait ses plans, chacun étalait ses espérances ; puis c'était un bruit de paroles qui se croisaient, s'entrechoquaient, se heurtaient au milieu de la confusion générale, et l'or ruisselait de toutes les lèvres, dans tous les idiomes.

— Qui veut des outils pour l'extraction de l'or? criait dans un coin un vieux juif espagnol qui spéculait sur l'impossibilité où le plus grand nombre de passagers s'était trouvé, de se procurer des instruments avant le départ. Voici des pioches pour extraire l'or, disait-il d'une voix nazillarde, voici des brosses pour nettoyer l'or, voici des tamis pour tamiser de l'or.

Et vingt personnes à la fois se précipitaient vers lui.

— Combien la pioche?

— Combien la pelle?

— Combien le tamis?

— Combien la brosse?

Vingt voix faisaient cette demande en vingt dialectes différents.

— Dix piastres pour la pioche.

— Dix piastres! Cela ne vaut pas une demi-piastre.

— Trouvez-en ailleurs au même prix, répondait le juif en riant. Et la pioche passait aussitôt dans les mains de l'acheteur, moyennant les dix piastres.

— Combien la brosse? disait un autre.

— Pas cher! huit piastres.

— Que le diable t'étouffe! je n'en donnerais pas un *tlaco* (1).

— Demain je la vendrai douze piastres, comme il n'y a qu'une Californie au monde.

Et la brosse suivait le chemin de la pioche.

Puis il continuait à dire sur le même ton : des pioches, des pelles, des brosses, tout cela pour avoir de l'or! Ça vaut de l'or, et moi je le donne pour de l'argent!

Mais une autre scène se passait à l'autre bout du pont.

— Voilà le journal qui vient de paraître! Qui veut le journal, messieurs? A une piastre la lecture du numéro!

Celui qui faisait entendre ce cri étrange était un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui, soit par hasard, soit avec intention, avait apporté un numéro du journal mexicain, qui avait révélé les trésors fabuleux contenus dans les flancs de la Californie; ce vieux journal sali, racorni, graisseux, usé, qui donnait des détails sur les premières découvertes, était le seul qui fût à bord, en sorte que le jeune drôle qui en était possesseur avait depuis un mois fait d'abondantes recettes, rien que par la location de son numéro.

(1) Le sou mexicain.

— Ah ! c'est *File-ton-Nœud*, s'écria-t-on de toutes parts. Passe-moi ton journal. Je l'ai déjà lu trois fois ; je veux l'apprendre par cœur.

— Voilà, bourgeois, surtout ne l'ébréchez pas, ne le salissez pas ! Chaque tache coûte une piastre ! une déchirure, c'est deux piastres ; le prix est coté comme les petits pâtés; et celui qu'on appelait File-ton-Nœud empochait sa piastre pour un quart-d'heure de location de son vieux chiffon de papier.

Puis il allait dans les groupes en recommençant à crier à tue-tête :

— Qui veut le journal ? il vient de paraître, le journal qui donne les détails les plus exacts sur la manière de se procurer l'or sans se déranger. Voilà, voilllà le journal !

— Combien veux-tu me vendre ton morceau de papier? lui dit un gros homme, qu'à ses chaînes d'or et ses diamants gros comme des bouchons de carafe, on reconnaissait pour un Mexicain.

— Vous voulez acheter mon journal ?

— Je veux l'acheter.

— Alors quinze piastres.

— Les voilà.

Puis quand le Mexicain eut le journal dans les mains : Je le confisque à mon profit, dit-il ; avant la fin de la traversée je me livrerai à des études préparatoires.

—Ah çà, lui dit File-ton-Nœud, vous êtes donc bien ri-

che que vous donnez quinze piastres pour un mauvais morceau de papier ?

— Oui, je suis riche, répondit le Mexicain, très-riche !

— Et vous allez en Californie ?

— Pourquoi pas ? Je vais opérer les fouilles en grand, j'emmène avec moi des piocheurs d'or, des laveurs d'or ; j'ai une cargaison d'instruments nécessaires à l'extraction de l'or. Je veux lester avec des tonnes d'or le vaisseau qui me ramènera.

— Et qu'est-ce que vous ferez de tout cet or ?

— J'ai gagné deux millions au jeu, répondit le Mexicain, avec cela je ne suis qu'un pauvre diable, j'ai un frère qui est six fois plus riche que moi, je veux être six fois plus riche que lui ; je m'entourerai d'or, j'aurai une maison en or, des meubles en or, une batterie de cuisine en or.

— Et pour compléter le tableau vous vous ferez faire une mâchoire en or, fit le jeune garçon en éclatant de rire, et il se sauva à travers la foule en faisant sonner les quinze piastres.

— Ohé ! capitaine, dit-il en s'approchant d'un homme d'une soixantaine d'années, on dirait que votre vieux fiacre de brick est loué à l'heure ! il dort sur cette grande nappe d'huile ! nous n'avançons pas !

— Tu es donc bien pressé d'arriver ?

— Ah oui ! Je veux de l'or, moi aussi ! ça me va de

de l'or, parce que, voyez-vous, jusqu'à présent, c'est un métal que je n'ai connu que de réputation.

Le capitaine tenait sa longue vue braquée sur un point de l'horizon à l'avant du navire.

— Eh bien! mon garçon, je crois que tu seras bientôt satisfait, à moins que ce point noir ne nous présage un coup de vent.

— Quoi! l'océan Pacifique se mettrait en colère!

— Si nous évitons le grain, demain matin tu pourras voir San-Francisco.

— San-Francisco! demain! à la bonne heure! Vive le capitaine! puis, s'élançant dans les groupes épars sur le pont: — Mes amis, le capitaine Jack a vu la terre! la terre d'or! Je l'ai vue aussi; on voit la terre! On voit San-Francisco! hourra! hourra!

A cette nouvelle, que File-ton-Nœud faisait circuler par pure malice, on vit les groupes s'ébranler; tous les yeux s'enflammaient, toutes les bouches criaient en vingt dialectes différents: Terre! terre! Les passagers de l'entre-pont parurent aux écoutilles, répétant le mot magique, et suivant cette foule qui se trouva bientôt amoncelée et pressée à l'avant du navire comme un essaim d'abeilles voyageuses au repos.

Aussitôt que File-ton-Nœud eut entraîné toute cette masse à l'avant du navire, il fit une pirouette sur le talon gauche, et alla rejoindre à l'arrière un beau jeune homme barbu, charpentier comme lui, lequel fumait

tranquillement sa pipe, à demi couché sur les ballots qui, en cet endroit, jonchaient le pont du navire.

— Passe-moi la blague, dit File-ton-Nœud en s'asseyant à côté de lui et bourrant son brûle-gueule.

— La recette est faite?

— Trente-neuf piastres!

— Tu as donc égorgé la poule aux œufs d'or?

— Juste! J'ai vendu le chiffon. Mais nous avons mieux que ça! San-Francisco lui-même, mon vieux! Nous y serons demain!

— Bravo! dit tranquillement David.

Et les deux amis se mirent à causer joyeusement de leurs projets, de leurs espérances, tout en se renvoyant en plein visage de fréquentes et copieuses bouffées de tabac.

S'il est vrai, comme le prétendent certains moralistes, que par une bizarrerie de l'esprit humain les êtres d'une nature contraire se cherchent instinctivement, ces deux enfants du peuple avaient dû se rencontrer avec plaisir; car ils formaient, l'un près de l'autre, une véritable antithèse. Le premier était un robuste gaillard, à la taille élégante, aux larges épaules, à la figure accentuée, aux cheveux noirs, au regard ferme, un de ces vigoureux athlètes, que n'a point étiolés l'atmosphère corrompue des grandes villes, et qui ont foi en eux comme un jeune lion a foi dans sa force.

Le second que nous avons vu tirer si bon parti d'un

numéro de journal espagnol qui n'avait guère que six semaines de date, était un garçon de vingt-deux ans environ, à qui on en aurait donné quinze tout au plus, tant il était chétif et fluet; ses traits pâles et amaigris, étaient relevés par cette vivacité fébrile qui caractérise le gamin de Paris, cet enfant du peuple, qui vit dans la misère, à côté du luxe le plus somptueux, et dont l'intelligence prématurément excitée par les courants électriques de la métropole se développe et éclate comme un cactus dans cette serre chaude de la civilisation; cet enfant rieur, gouailleur, tapageur, qui a étudié l'histoire de France au Cirque et l'histoire du cœur à l'Ambigu, qui a appris à lire dans les journaux et à se battre dans les émeutes, à qui la vue des monuments et des chefs-d'œuvre épars dans la capitale révèle l'instinct précoce des beaux-arts; intelligence encyclopédique, qui devine tout et que rien n'étonne; assemblage hétérogène de bon et de mauvais, de généreux et de cruel, de vrai et de faux, de grand et de petit, nature pleine de qualités et de défauts, prête pour le mal comme pour le bien, selon que le hasard la pousse ici ou là sur le grand chemin de la vie.

Si les passagers et l'équipage n'étaient pas précisément morts d'ennui depuis que la *Mouette* avait quitté Mazatlan, c'était bien grâce à l'entrain et à la verve de ce garçon qui s'appelait du nom de son père légitime Joseph Martin, mais auquel ses camarades de Paris avaient jadis donné le surnom de *File-ton-Nœud*, sobriquet qui bien-

tôt avait remplacé, même dans les habitudes de celui qui le portait, le nom patronimique.

Dès les premiers jours de la traversée, File-ton-Nœud avait fait connaissance avec tout le monde; sa nature liante et cosmopolite lui permettait de passer avec une égale facilité d'un Allemand à un Indien, d'un Polonais à un Espagnol, d'un Péruvien à un Hollandais; la nation, le costume, le langage, tout cela lui était profondément indifférent. Il trouvait toujours moyen de se faire comprendre par ses gestes, par ses grimaces ingénieuses et par de brillantes onomatopées qui suppléaient à l'insuffisance de la parole. Il aurait incrusté sa pensée dans le cerveau récalcitrant d'un Bas-Breton; rien n'était impossible à ce garçon-là. Ce n'était pas que File-ton-Nœud ne sût plusieurs langues; il avait déjà beaucoup voyagé. File-ton-Nœud parlait l'anglais et baragouinait l'espagnol, mais le plus souvent il dédaignait de faire usage de ses connaissances philologiques. Selon lui il n'y avait qu'une langue au monde, sa langue maternelle, toutes les autres n'étant que de vulgaires patois qui en dérivaient naturellement, comme le limousin dérive du français.

File-ton-Nœud avait eu soin surtout de se faire bien venir de l'équipage; avec une sûreté de coup d'œil qui révélait son intelligence, il avait vu tout de suite que le lord, le prince russe et l'agent de change ne foisonnaient pas précisément sur le bord de la *Mouette*.

Le Mexicain qui lui avait payé son journal quinze piastres était une exception bizarre qu'il n'avait pu prévoir. Or, comme le moindre verre de rhum coûtait un quart de piastre, et que toutes les denrées alimentaires avaient atteint à bord du brick un chiffre déplorablement élevé, il s'était fait ce raisonnement plein de sagacité : s'il y a un verre d'eau-de-vie à boire ou une pipe à fumer, ça ne peut venir que de l'équipage; soyons surtout aimable de ce côté ! aussi il était toujours prêt à rendre service. S'agissait-il de ferler une voile, de planter un clou, d'ajuster une planche, File-ton-Nœud était là le premier à la besogne et réussissant à tout, ce qui excitait au plus haut point l'admiration du capitaine Jack, qui, en voyant s'exercer cette intelligence universelle, s'écriait quelquefois : Ce polisson de Parisien, où diable a-t-il appris tout cela ?

— Bah ! répondait File-ton-Nœud, ce n'est rien ce que je fais, c'est de la besogne pour rire; mais voilà un gaillard, ajoutait-il, en montrant son ami David le Parisien, en voilà un qui vous en abat des copeaux et des soignés ! à lui seul il vaut trois charpentiers, car la charpente c'est notre partie, capitaine, et si vous avez quelque cabine endommagée...

— Merci, mon garçon, interrompait ordinairement le bonhomme Jack, la *Mouette* n'a pas besoin de tes services pour le moment; si je te laissais aller, tu me ferais un brick tout neuf. Mais dis-moi donc, lui demandait-il

le matin même du jour où commence cette relation. je comprends très-bien que tu me rabottes une planche, que tu donnes du jeu aux portes, que tu me rafistoles, en un mot, ma vieille carcasse de navire, mais je n'ai jamais entendu dire que les charpentiers couraient dans les cordages comme des chats et grimpaient aux mâts comme des mousses ou comme des singes.

— Bon, répondit File-ton-Nœud, et le mât de cocagne des Champs-Élysées, capitaine! Croyez-vous donc que la ville de Paris le dressait pour faire l'éducation maritime du grand Turc? Un mât fameux, celui-là, et un peu savonné, je m'en vante. C'était bien autre chose que vos petits baliveaux de la *Mouette*. De mon temps, j'enlevais toujours la montre.

— Satané File-ton-Nœud! et qu'est-ce que tu as fai de toutes tes horloges? tu t'es établi bijoutier, c'est sûr!

— Jamais! j'ai *lavé* la dernière pour revenir d'Icarie!

— D'Icarie!

— Un fameux pays encore! parlons-en!

— Tu as été en Icarie?

— Un peu, premier départ, n° 37, sur la *Belle-Amélie*, capitaine Mouton, un ex de la marine royale.

— Il faudra que tu me racontes ton voyage.

— Quand vous voudrez, capitaine.

Et File-ton-Nœud ne quittait le brave homme Jack que pour aller porter ailleurs sa belle humeur, ses services ou sa malice.

Si dans la journée, tous les passagers n'étaient occupés qu'à regarder à l'horizon pour tâcher de découvrir la terre de l'or, ou à brocanter des outils, ou à se communiquer leurs plans et leurs espérances, quand la nuit venait, il fallait bien faire trêve à ces préoccupations de tous les instants; aussi, pour charmer les loisirs nocturnes de la traversée, File-ton-Nœud avait d'abord songé à organiser des représentations dramatiques. Il savait par cœur la *Tour de Nesle,* les *Bohémiens de Paris,* et tous les chefs-d'œuvre littéraires qui naissent et meurent sous la latitude des boulevards; par conséquent, il se serait bien chargé d'apprendre les rôles aux acteurs. Malheureusement, il n'avait jamais pu réunir sur le brick plus de trois individus parlant la même langue; il avait pensé à faire donner la réplique à un Buridan français par un Gautier d'Aulnay espagnol; mais cette idée ingénieuse avait rencontré tant de difficultés, qu'il avait dû y renoncer. C'est pourquoi File-ton-Nœud était à lui seul le personnel complet de la troupe dramatique de la *Mouette.* Il était toujours prêt à lever le rideau, comme il disait, et à entrer en scène. Il contrefaisait Frédéric, singeait Boccage, imitait Mélingue, jonglait avec des chandeliers, et rendait d'une façon supérieure, ainsi qu'il l'annonçait lui-même avant la parade, le cri de tous les animaux avantageusement connus en Europe.

Chaque spectateur applaudissait à ce qu'il comprenait, ou plutôt à ce qu'il croyait comprendre, et tout le monde

était content. Sur toute l'étendue du brick, File-ton-Nœud jouissait d'une réputation colossale et méritée, et les mousses eux-mêmes lui témoignaient en particulier leur admiration par des verres de schnik dérobés à la cantine, et offerts pour cette raison avec une générosité facile à comprendre.

Les deux amis avaient à peine échangé quelques paroles et quelques bouffées de tabac, lorsqu'un homme d'une grande taille, chauve, et d'un visage respectable, s'approcha d'eux.

—Allons, range-toi, dit David à File-ton-Nœud, voilà Tom l'Américain qui vient à nous.

Si toutes les nations étaient représentées sur le pont de la *Mouette*, il faut ajouter qu'elles ne l'étaient peut-être pas sous un très-favorable aspect : la plupart des passagers rappelaient assez bien ces paladins de l'expédient, ces chevaliers errants de la fortune, accourus des quatre parties du monde, et citoyens de l'universelle patrie, la Bohême; mais il y avait des exceptions, l'Américain en était une; dès les premiers jours de la traversée, il s'était établi entre lui et les deux Parisiens un échange de bons offices qui les avaient liés de plus en plus en leur faisant découvrir leurs mutuelles qualités.

Cependant l'Américain avait mis jusque-là une certaine réserve dans ses relations, et les deux amis furent assez surpris de l'ouverture qu'il venait leur faire.

— Nous abordons décidément demain à San-Fran-

cisco, leur dit-il, avez-vous des connaissances en Californie?

— Non, répondit David.

— Nous y allons pour faire connaissance avec la monnaie, dit File-ton-Nœud.

— Eh bien, moi, j'y connais du monde; de plus, j'ai une carte dressée par un ami qui est mort, et qui, le premier, avait exploré le pays. A l'aide de cette carte et des jalons qu'il a fichés dans le sol, nous trouverons plus facilement les gisements aurifères; vous êtes tous deux de braves garçons, j'ai vu ça du premier coup d'œil, et je viens vous proposer de nous associer.

— Nous associer! dit David qui ne s'attendait pas à la proposition, nous associer, nous, des ouvriers, avec vous qui êtes... car vous n'êtes pas un ouvrier, vous avez les mains trop blanches...

— Je vois ce que c'est, répondit Tom, vous croyez à une arrière-pensée de ma part; je ne m'en offense pas, vous êtes d'un pays où il y a encore de la défiance entre l'ouvrier et le bourgeois; chez nous, cela n'est pas. Bourgeois, ouvrier, tout le monde est égal, pourvu qu'on soit honnête homme et bon travailleur, et vous l'êtes, ça me suffit. Pour s'enrichir, il faut de la force dans les poignets et de l'expérience. Il faut trouver l'or et savoir le bien placer. Il faut du cœur à l'ouvrage. Il faut une passion sérieuse, et nous l'avons tous les deux; vous ne m'avez pas dit votre secret, je l'ai deviné...

C'est l'amour qui vous rend avide, et moi c'est l'honneur. Nous travaillerons sans relâche, le jour, la nuit, nous défendrons au prix de notre sang nos trésors, nous serons économes, jusqu'au moment où nous aurons conquis tous deux le moyen de réaliser le but que chacun poursuit. Cela vous va-t-il?

Au mot d'amour prononcé par Tom, David, qui n'avait confié son secret à personne, pas même à son ami File-ton-Nœud, se troubla un peu; cependant, se remettant aussitôt, il frappa rudement dans la main que lui tendait l'Américain, et la lui serra en disant : Tope.

A ce moment, une exclamation immense, poussée à l'avant du navire, vint interrompre la conversation de ces trois hommes.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit File-ton-Nœud.

Et ils se précipitèrent du côté d'où était partie la clameur. Là, un spectacle merveilleux s'offrit à leur vue.

Le soleil, avant de disparaître dans l'Océan, venait de se dégager de l'épais manteau de nuages qui l'avait emprisonné jusque-là, il répandait sur l'immensité des eaux des torrents de lumière, et dorait jusqu'aux cordages du navire; tout-à-coup, par un de ces effets de mirage fréquents sous les tropiques, une côte sembla surgir étincelante à l'horizon, comme un gigantesque lingot d'or.

— La Californie! la Californie! tel était le cri qu'avaient poussé les passagers et l'équipage.

Puis, peu à peu, le soleil disparut, et la vision s'abîma avec lui dans la mer.

Était-ce un simple effet du hasard ? était-ce un présage qui annonçait aux passagers qu'ils ne verraient pas la terre promise?

RÉCIT DE FILE-TON-NŒUD.

Après avoir vu s'effacer et s'engloutir dans les flots l'immense apparition lumineuse qu'ils avaient prise pour le rivage californien, les passagers reprenaient tristement le chemin des écoutilles, tous avaient un air profondément abattu; quant à File-ton-Nœud, ce n'était pas un garçon à se désoler pour si peu.

— Eh bien! quelle mine vous avez, vous autres! criait-il; tout ça parce que la Californie est ajournée au prochain numéro. Bah! ce qui est différé n'est pas perdu, demain matin nous en verrons une Californie, et une vraie cette fois, sans effet de soleil et autres décorations d'opéra-comique. Crédié! quelle noce nous ferons! les festins de Balthazar sont enfoncés : moi d'abord, je veux boire de l'or à mes repas; tiens, on met bien de l'or dans l'eau-de-vie de Dantzic, pourquoi n'en mettrait-on pas dans le vin blanc? C'est une idée!

Et lançant en l'air son chapeau de paille dans un élan d'enthousiasme, il le reçut sur sa tête sans se déranger.

— Dites donc, capitaine, continua-t-il, et vous, vous ne dites pas ce que vous ferez de vos richesses? vieux sournois! Va-t-il en flanquer à fond de cale des lingots! ça sera tout profit pour lui, il n'aura pas à payer les colis.

— Moi, mon garçon, je ne vais pas chercher de l'or; je mène les passagers, je les ramène! C'est là ma Californie.

— Il est encore bon là le capitaine! dit File-ton-Nœud en s'adressant à la foule des passagers, qui commençait à entourer les deux interlocuteurs : il ne va pas chercher le magot, lui; c'est le magot qui vient le trouver! Qu'est-ce que vous en dites, vieux? continua-t-il en frappant familièrement sur le ventre d'un gros Péruvien, qui revenait plus triste et plus mortifié que les autres de la déception qu'ils avaient éprouvée.

Le pauvre homme, sans comprendre, répondit par un soupir et un signe de croix; et le capitaine, en joyeux compère, pour relever le moral de son équipage, s'adressa à File-ton-Nœud, dont la verve et les lazzis avaient le privilége d'égayer les assistants.

— Ah çà, mon garçon, tu m'avais promis ce matin de me raconter les aventures de ton voyage en Icarie.

— Ça, c'est vrai : pour peu que ça vous fasse plaisir, capitaine, on va vous narrer la chose.

— Ça va ! mais il serait à propos de te graisser le gosier d'un verre de rhum.

— Ça n'est pas de refus !

— Ohé ! Anchise, vociféra le bonhomme Jack, une ration de rhum au petit Parisien.

Les passagers, pittoresquement groupés dans leurs manteaux, s'étaient rapprochés ; en quelques secondes, File-ton-Nœud se trouva le centre d'un cercle assez recommandable.

La chaleur était suffocante, le ciel commençait à se charger de gros nuages qui dessinaient à l'horizon leurs formes monstrueuses, les voiles pendaient flasques le long des mâts, et le navire glissait doucement sur les flots immobiles comme un cygne endormi.

Le mousse Anchise apporta le verre de rhum, que File-ton-Nœud avala d'un trait ; puis, lorsqu'il eut rallumé sa pipe par une large aspiration : Y sommes-nous ? demanda-t-il. Je frappe les trois coups. Attention !

— Pour lors, commença File-ton-Nœud, je ne faisais rien de rien dans ce satané Paris. Vous allez peut-être penser, vous autres, que je suis un *faignant,* un *propre à rien,* un *loupeur!* pas du tout ! Excepté David, ici présent, qui travaille comme un rhinocéros... faut me voir quand la besogne donne ! Mais, voyez-vous, quoique Paris soit une ruche bien grande, il n'y pas encore de place

pour toutes les mouches à miel! Dans ce pays la *gouape* est forcée; n'y a pas à dire, mon bel ami, c'est comme ça; un jour on gagne ses quatre francs comme un banquier, et puis le lendemain, vlan! le patron vous remercie, vous voilà sur le pavé, c'est très-bien...

— C'est dur! dit le capitaine.

— Le pavé? reprit File-ton-Nœud. Pas du tout! Il y a des trottoirs superbes, des bitumes de première qualité, où l'on dormirait très à son aise, n'était le sergent de ville qui vous embête considérablement!

Pour lors, quand j'étais dans cette situation gênée, comme j'ai pas mal de ficelles à mon arc, je me livrais à toute espèce d'exercices, il n'y a pas de sots métiers, comme dit l'autre, je cirais donc les bottes du bourgeois, j'abaissais le marche-pied des voitures; je plaçais un morceau de drap sur le tranchant des roues quand les duchesses descendaient de fiacre, et j'appelais les gardes nationaux mon général! ça les flattait, ces hommes! Tout ça me faisait bien vivoter pendant le chômage, mais jamais un sou devant moi. L'Ambigu absorbait tout. Crédié! comme Delaitre était beau dans le *Sonneur de Saint-Paul*, et Albert dans *Abeilard!* comme il disait à Théodorine, une bien belle femme aussi : *Votre oncle Fulbert est un monstre!* et il est de fait, entre nous, que ce Fulbert était une franche canaille; on ne se conduit pas comme ça en société... Enfin, c'est pour vous dire que j'étais malheureux comme les pierres, et

que quelquefois je n'avais pas un arlequin à me mettre sous la dent. Voilà qu'un jour, je rencontre David. Qu'est-ce que tu fais? que je lui dis. — Rien, qu'il me répond, l'ouvrage ne donne plus. — C'est les *aristos,* que je lui riposte, qui ne veulent pas faire travailler l'ouvrier. David me répond : Mon petit, les riches ont leur débine tout comme nous; d'ailleurs, ce qu'ils ont est à eux. Ainsi, à bas les pattes; la misère ne vient pas de là, elle vient de ce que la chose de la société est mal emmanchée pour le quart-d'heure, suite des tremblements qui se sont opérés dans la boutique. Il faut du temps, et beaucoup, pour faire aller le tourne-broche à la satisfaction de tout le monde; enfin, un tas de raisonnements tous plus philosophiques et plus embêtants les uns que les autres. — J'admets ta raison, que je lui réplique, mais c'est dur tout de même de crever de faim! — On ne meurt pas de faim, qu'il me dit, on s'associe; avec l'association, on peut faire de grandes choses! — L'association! que je m'écrie. Je connais ça, le phalanstère! des petites baraques bien alignées, où l'on mène une vie de satrape, avec un œil au bout de la queue! Ça me va! nous aurons une queue de six pieds; fichtre! dans notre état ça nous sera un peu utile pour toiser! — Tais ton bec! qu'il m'apostrophe, je pars demain pour l'Icarie; veux-tu venir avec moi? — C'est-y bien loin? — Dam! qu'il me répond, ça n'est pas ici, mais nous fonderons une ville de travailleurs! Société choisie! tenue soignée et de bon genre. — Ça va,

que je lui dis; moi, d'abord, je monte un théâtre icarien, phalanstérien, tout ce qu'on voudra, et j'engage Frédéric quand nous serons riches! Le lendemain, nous partions pour le Havre en chemin de fer, trajet direct!

Au Havre, on nous empile sur la *Belle-Amélie*, capitaine Mouton! un vieux marsouin, un dur-à-cuire, qui se fichait de nous depuis le matin jusqu'au soir, il nous traitait d'ânes, de crétins, d'imbécilles; il nous rabâchait que nous crèverions de faim dans le pays où nous allions, attendu que ce n'était pas même un pays, vu qu'il n'avait jamais aperçu son nom sur la carte. Moi, je ne comprenais pas trop ce que cela voulait dire, parce qu'à cette époque-là je ne connaissais que les cartes de restaurateurs pour en avoir entendu parler par des modernes pendant que j'astiquais leur chaussure, et je me demandais ce qu'il y avait d'étonnant que l'Icarie ne fût pas sur la carte du gargotier. Enfin, ce Mouton enragé me tannait énormément parce que je me faisais une idée de l'Icarie... Mais passons!

Nous arrivons à New-York. — Je demande à David qui est un savant, où l'on est quand on est à New-York, il me répond qu'on est en Amérique, ça me paraît un peu fort de café, mais enfin... Vive la France! Beau port! une forêt de mâts! des polissons de bateaux à vapeur qui sautent comme des carpes dans la poële à frile, c'est très-gentil! Nous visitons la ville... nous allons au Jardin-des-Plantes, figurez-vous qu'il n'y a pas une seule

bête féroce dans ce jardin-là! et ils appellent ça un Jardin-des-Plantes!... Enfin, c'est leur idée; mais voilà-t-il pas qu'au moment de partir pour l'Icarie, mon satané David ne veut plus démarrer? Le cœur était pris, un sentiment quoi! une bêtise. Nous sommes tous mortels...

A cet endroit de son récit, File-ton-Nœud reçut en forme d'interruption, un coup de pied que lui administra son ami David placé derrière lui.

— Oh! s'écria l'intrépide narrateur, comme j'aurais paré la botte si j'avais eu ma queue de six pieds et l'œil au bout! Nous nous embrassons en pleurant comme la fontaine des Innocents. Il reste, et moi je pars sur un gredin de vapeur où la tristesse m'empoigne, que j'en serais devenu idiot sans mon idée, le phalanstère que je croyais trouver en Icarie... Enfin, nous débarquons dans un pays, que les naturels appellent le Texas, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi. Un frère du père Cabet vient à nous, qui nous dit : Mes amours, l'Icarie est à deux pas, tournons à gauche, et toujours tout droit; nous marchons, nous marchons, que les jambes me rentraient dans l'estomac. Enfin, un beau matin, nous arrivons dans une grande plaine, le guide s'arrête et dit : La main aux dames, voilà l'Icarie! Je ne vois rien. Ah! c'est ça l'Icarie, très-bien. Arrive un vieux bonhomme, celui qui remplaçait le père Cabet. Comment que ça va? qu'il nous dit. — Pas mal, et vous-même? — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Vous devez avoir faim? —

Un peu. — Alors on nous sert un plat de pommade de pomme de terre. Je mange comme quatre, je bois de l'eau claire, et je vas trouver le chef de la communauté. — Vous n'y êtes pas, que je lui dis, vous vous êtes complétement blousé, mon vieux ; c'est pas ça le phalanstère, pas ça du tout.

— Le phalanstère, qu'il me répond en ouvrant de grands yeux, le phalanstère, petit malheureux, qui t'a jamais parlé d'un phalanstère?

— Vous ne connaissez pas ça? Travail attrayant! courtes séances! amours à la papillonne!

— Horreur!

— J'ai vu, moi, un phalanstérien de naissance, un phalanstérien sans le savoir, qui m'a converti sans s'en douter! Travail attrayant! courtes séances! et il les faisait bonnes! C'était un agent de change chez qui je remontais la charpente de l'écurie. Et tout en travaillant, je le contemplais dans son enfilade de chambres à coucher. Il se levait à huit heures, et tout de suite, sans se faire tirer l'oreille, il se mettait au travail : il se frisait, se bichonnait, se pommadait; il faisait travailler ses bras, quoi! A neuf heures, il lisait ses lettres, ses journaux, — travail de cabinet. A dix heures, c'étaient les mâchoires; un rude travail, il déjeunait. Après ça, il se promenait sur le boulevard; histoire de faire travailler ses jambes... Puis, il montait en tilbury et allait à la Bourse travailler à gagner de l'argent; en revenant, il recevait en catimini mademoi-

selle Carabine. Notez qu'il avait sa légitime, mais c'était pour occuper la *papillonne*. Le soir, il trouvait encore moyen d'aller travailler la musique à l'Opéra : un rude piocheur, celui-là! Mais, travail attrayant! courtes séances! de sorte que, converti par cet exemple, je m'écriai un jour : O honnête homme, je jure d'être phalanstérien!

A ce moment un éclair déchira la nue et fut suivi d'un coup de tonnerre dans le lointain.

— Abrége, mon garçon, dit le capitaine.

— Trois minutes, et c'est fini!... Je n'eus pas plutôt raconté la chose au bonhomme, que voilà qu'il se met à m'agonir; c'est fameux que je me dis; nous ne casserons pas longtemps nos croûtes ensemble. Ah! tu crois que je vais rester plus longtemps dans ta baraque de monastère! Merci! Je vends ma tocante, et, ni vu ni connu, je file mon nœud sans demander mon reste. Me voilà dans des pays où le diable n'y connaissait goutte; je me nourrissais de cricris, de glands de chêne. Pas un chat; je ne savais où j'étais, ma parole d'honneur. J'aurais donné dix sous pour rencontrer un sauvage; mais le sauvage est un animal très-rare qu'on ne voit plus qu'au Café des Aveugles. Je vas toujours de l'avant; un beau jour je tombe sur un être humain : c'était un serpent à sonnettes, ainsi nommé, comme dit l'autre, parce que ses piqûres font venir des cloches. Cré coquin! j'ai t'y eu peur! Enfin, pour achever la chose, je parviens à

joindre une caravane. Ah! il y a un Dieu! que je m'écrie. Je m'offre comme domestique, on m'accepte, et, insensiblement, j'arrive à Mazaltan, où je retrouve David qui m'emmène avec lui en Californie, à cette fin de ramasser des cailloux d'or pour enfoncer tous les Rothschild de la rue Laffitte. Et voilà!...

En ce moment, un craquement terrible se fit entendre au-dessus du navire.

— Place à la manœuvre! En bas les passagers! cria le capitaine, dont les yeux inquiets suivaient depuis quelques instants la marche des nuages.

Le ton du capitaine annonçait un danger prochain et avait glacé d'effroi l'équipage.

— Il paraît, dit File-ton-Nœud, que nous allons danser *la chaloupe orageuse*...

En un instant le pont fut vide; les matelots fermèrent les écoutilles.

La mer grossissait, les nuages s'amoncelaient en grondant, et roulaient si près des flots, qu'on eût dit deux océans prêts à lutter. Le vent qui soufflait du sud-ouest, tourna subitement au nord, et la *Mouette*, prise par le travers, faillit chavirer.

— Serrez les voiles! cria Jack aux matelots qui montaient aux vergues, et il s'élança lui-même à la barre.

Son ordre ne put être exécuté. Une horrible rafale prit une seconde fois la *Mouette* par le flanc, et brisa ses deux mâts qui tombèrent lourdement avec un bruit sourd, en

engloutissant dans les flots ou broyant sur le tillac les malheureux matelots occupés à serrer les voiles. Cette catastrophe avait été prompte comme la foudre. Désespéré, furieux et les joues inondées d'une sueur froide, le capitaine poussait des imprécations terribles et s'efforçait d'amarrer la barre pour saisir une hache et débarrasser le pont, lorsque, par toutes les écoutilles, surgirent, avec des cris effrayants, les passagers de la *Mouette*.

— Perdus! perdus! criaient-ils dans toutes les langues.

Les mâts, qui pendaient à babord et frappaient comme deux béliers la coque du bâtiment, venaient de déterminer une voie d'eau; le flot montait dans l'entrepont; mais les malheureux qui fuyaient la mort couraient d'un déluge à un autre. Toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir à la fois; la foudre éclatait; des éclairs précipités enveloppaient le brick d'un cercle de feu... Au milieu de cette foule, que la violence des secousses aussi bien que la foi, précipitait à genoux sur le plancher ruisselant et incliné du navire, Tom et David, armés de haches, s'efforçaient de déblayer le pont des débris de la mâture, quand tout-à-coup une lame énorme, une montagne d'eau soulevée par l'ouragan balaya le pont dans toute sa largeur!

A cette vue, une immense clameur avait surmonté un instant le bruit de l'ouragan; mais, un moment après, quand le brick se releva, toute voix humaine s'était

éteinte. Sur le tillac désert, deux hommes survivaient seuls : l'un tenait dans ses mains raidies le manche d'une hache dont le fer avait presque traversé d'outre en outre un des madriers du pont ; l'autre était, pour ainsi dire, enroulé autour du tronçon qui marquait encore la place du mât de misaine. Ils revinrent à eux, leurs yeux se rencontrèrent, et, avec un cri d'une expression indicible, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tom !

— David !...

— Nous sommes condamnés, dit Tom... Mais au moins je ne mourrai pas sans avoir serré la main d'un honnête homme !

— Et mon petit ! dit David en essuyant avec sa manche l'eau de mer et les larmes qui l'aveuglaient. Mon pauvre File-ton-Nœud !

A ce mot, une voix glapissante et bien connue répondit du fond de l'abîme :

— Présent !

David et Tom, malgré les mouvements du navire, se précipitèrent au bastingage et virent le jeune Parisien qui sortait de l'eau, et, jouant des pieds et des mains, se servait du mât brisé qui pendait dans les flots, comme d'une échelle. En un instant, il sauta sur le pont avec la prestesse d'un baigneur sortant du canal Saint-Martin.

Les trois amis se tinrent longtemps embrassés.

— J'ai bu un coup, dit File-ton-Nœud, et la limonade

n'est pas sucrée. Mais, me voilà!... Maintenant, cette vieille carcasse n'en a pas pour longtemps. Bon pied, bon œil, et tâchons de déguerpir.

— Par quel moyen?

— Un radeau! comme dans le *Naufrage de la Méduse!* Ah! saperlotte! nous avons la chaloupe!

L'eau remplissait déjà l'entre-pont. A mesure que le brick enfonçait, les mouvements devenaient moins sensibles. En un clin d'œil, la chaloupe fut à la mer. Les deux Parisiens s'y précipitèrent, et Tom, qui retenait l'amarre, allait les suivre, quand un dernier coup de mer arracha la corde de ses mains et entraîna la chaloupe loin du navire avec la rapidité d'une flèche.

ARRIVÉE ET RÉCEPTION A SAN-FRANCISCO.

Au moment où la violence de la tempête venait de séparer Tom de ses amis, leurs trois voix s'unirent dans un cri de détresse qui s'éleva en même temps du brick qui enfonçait et de l'embarcation que l'ouragan emportait au loin. David et File-ton-Nœud purent distinguer un moment à la lueur des éclairs les gestes de désespoir de l'Américain, qui, les bras levés au ciel, leur envoyait un

funèbre et suprême adieu. Puis, précipités dans le creux des flots et assourdis par la tempête, ils ne virent et n'entendirent plus rien.

Il fallut toute l'adresse, le sang-froid et la force des deux amis pour garantir la chaloupe contre l'immersion dont les menaçaient à tout instant des lames gigantesques. Ils ne savaient de quel côté était la terre ; l'eussent-ils su d'ailleurs, le flot était trop violent pour qu'aucune force humaine pût le dominer. Toute la nuit, l'aviron en main, ils s'épuisèrent en efforts et parvinrent à se maintenir à la surface des vagues, tantôt à leur crête, tantôt dans l'abîme. Enfin la mer se calma presque subitement. David pensa que la force des courants les avait entraînés dans une baie. En effet, on entendit bientôt dans l'obscurité, à une grande distance, le chant du coq, et peu après les premières gerbes de lumières sortant de l'Océan jetèrent un sourire vermeil sur le vaste amphithéâtre de verdure qui bornait partout l'horizon.

— Terre ! cria File-ton-Nœud.

Une ligne de maisons blanches pointait dans le lointain ; c'était San-Francisco.

Cette vue ranima nos aventuriers, qui firent force de rames et luttèrent si bien d'énergie qu'ils abordèrent enfin au port tant désiré. On était au dimanche 30 avril 1848.

Quoiqu'ils eussent été fortement éprouvés par les fatigues et les émotions de la nuit précédente, ils ne purent

rester insensibles au sublime tableau qui s'offrait à leur vue.

C'est qu'en effet le port de San-Francisco est peut-être le plus vaste et le plus beau du monde; une dizaine de gros vaisseaux, portant les pavillons de toutes les nations, mais surtout les pavillons anglais et américains se pavanaient fièrement dans cet immense espace ; ce port, encaissé entre deux baies, est si vaste qu'il pourrait abriter, avec la plus grande sécurité, plusieurs centaines de navires; la première baie à droite, située au nord, se nomme San-Raphaël; l'autre, au sud, est connue sous le nom de *Yerba-Buena* (bonne herbe), à cause des riches pâturages qui l'avoisinent, et qui présentent toutes les nuances diverses de la végétation. Du port, on aperçoit dans la campagne trois lignes parallèles aux reflets argentés, qui serpentent encaissées dans une nappe de prairies prolongée à perte de vue. Ce sont trois rivières : la première se nomme San-Joaquin, la deuxième Jesu-Maria; enfin, la plus éloignée est le très-vénéré *Rio-Sacramento*.

Les deux naufragés traversèrent le port. Sur le pont des bâtiments à l'ancre, aucun homme d'équipage n'apparaissait; les vaisseaux abandonnés se gardaient eux-mêmes.

— Ces gredins-là auront été pêcher de l'or, fit observer File-ton-Nœud.

— Cela doit être, répondit David; mais cela prouve

en même temps que tout ce que l'on a dit sur ce pays est vrai.

Ils amarrèrent leur barque à la jetée déserte comme les navires et pénétrèrent dans la ville.

San-Francisco présentait contrairement à leur attente l'aspect le plus animé ; les rues étaient pleines de monde, et la ville offrait en grand un spectacle bizarre assez semblable à celui que nous avons déjà vu sur le pont du brick la *Mouette ;* on apercevait surtout des Américains, des créoles espagnols donnant le bras à leurs femmes accompagnées de caméristes, choisies presque toujours parmi les plus belles filles indiennes. Au milieu des pâles *yankies,* qui se reconnaissaient à leurs pantalons blancs et à leurs chapeaux de paille, au milieu des Indiens à demi-nus, on remarquait le Californien au teint bronzé, à l'œil noir et brillant, avec sa petite veste ronde aux broderies éclatantes, sa culotte de velours, sa ceinture de soie, — le costume de Figaro dans le *Barbier de Séville.*

File-ton-Nœud faisait remarquer à David la grâce et la coquetterie des femmes ; leurs jupes de soie, coupées assez court pour faire voir des jambes rondes et fines, étaient couvertes de broderies écarlates ; leurs cheveux noirs tombaient en longues et luxuriantes tresses. Nous ne parlons pas des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, des mille colifichets étincelants qui rehaussaient encore leur beauté. Rien n'était charmant surtout comme la façon dont elles se drapaient dans le *reboso,* espèce d'é-

charpe bariolée qui remplace la mantille de la vieille Espagne ; elles le portaient de mille manières, et toutes gracieuses, celle-ci sur les épaules, celle-là serrée sur la taille, autour du visage et toujours avec cette vivacité d'allures et cette grâce agaçante qui font reconnaître en tout pays une Espagnole au seul maniement de son éventail.

Et partout l'or brillait, scintillait, éclatait comme un feu d'artifice, l'or sur les habits, sur les robes, dans les cheveux, aux bras, aux doigts, aux oreilles, l'or partout. Des caballeros portaient, en guise de boucles d'oreilles, des petits lingots de la grosseur d'une noisette. Les deux amis ne pouvaient ouvrir assez les yeux pour contempler ce splendide spectacle.

— En voilà-t-il de ce métal, dit File-ton-Nœud, qui ne revenait pas de son étonnement. Et le jeune Parisien, garçon enthousiaste, comme on sait, serait probablement resté jusqu'au soir en contemplation, s'il n'eût été rappelé à la réalité par de cruels tiraillements.

— Sapristi ! s'écria-t-il, j'ai mon serpent à sonnettes dans l'estomac. Si nous nous dirigions du côté de la marmite.

— Tu sais bien, répondit tristement David, que le peu d'argent qui me restait était dans ma valise, et la valise est dans ce moment avec le brick....

— Dans le troisième dessous, connu ! Mais moi qui n'ai jamais commis la légèreté d'avoir une valise, je porte mon argent dans ma poche... c'est plus sûr.

— Tu as de l'argent? s'écria David.

— Et la location et la vente du journal! J'ai trente-neuf piastres; ce qui fait, si je sais bien compter, cent quatre-vingt-quinze francs. Avec ça, on doit aller son petit bonhomme de chemin pendant quelques jours. Cherchons une auberge, nous avons le temps de voir les curiosités du pays, puisque nous sommes passés à l'état de Californiens!

Complétement rassurés sur leur avenir, nos deux aventuriers entrèrent dans une hôtellerie avec le sans-façon d'hommes à qui leur bourse bien garnie permettait de se montrer exigeants.

Ils portaient des vêtements qui, à la première inspection, n'inspiraient pas précisément la confiance; File-ton-Nœud surtout n'avait certes pas l'air d'un gentleman avec ses habits qui présentaient çà et là quelques interstices, en raison d'un raccommodage négligé, habits qui avaient fait le voyage de Paris à San-Francisco, en passant par l'Icarie.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? demanda l'hôte, Américain d'une trentaine d'années, qui tenait une espèce de *boarding house* et s'appelait John Marshall.

— Nous voulons dîner d'abord, répondit David en jetant son chapeau de paille sur une chaise et en s'asseyant, les deux coudes sur la table, pendant que File-ton-Nœud promenait agréablement ses regards sur l'étalage, garni de différentes pièces de gibier.

L'hôte avait regardé les deux étrangers avec un air de dédain qui n'annonçait pas une réception gracieuse... Le sans-gêne des nouveaux arrivants ne fit qu'ajouter à sa mauvaise humeur.

— Il ne me reste plus rien, répondit-il brutalement.

— De quoi ! s'écria File-ton-Nœud. Et ce quartier de chevreuil, et ce morceau de bœuf séché que j'aperçois ici; tout ça est donc en carton?

— Comme vous dites, répondit l'hôte.

— Je vois ce que c'est, continua File-ton-Nœud, notre accoutrement ne paie pas de mine. Vous dites : Voilà deux gaillards qui n'ont pas l'air cossu ; eh bien, détrompez-vous, mon brave homme, l'ouvrier charpentier n'est pas un mylord, mais il est honnête ; il ne demande à dîner que quand il peut faire honneur à son appétit.

Et en disant ces mots, File-ton-Nœud frappait énergiquement sur son gousset, de manière à faire sonner ses piastres.

A peine les mots d'ouvrier charpentier avaient-ils été prononcés, que la figure de l'hôte, complétement déridée, avait pris un air souriant.

— Vous êtes des ouvriers charpentiers, dit-il en regardant avec attention David, dont les formes pleines de force et d'élégance révélaient un rude travailleur.

— Oui, monsieur, répondit David.

— Et il n'y pas d'affront, dit File-ton-Nœud ; on n'est

que des charpentiers, mais je vous répète qu'il n'y a rien à craindre avec nous.

Et il recommença à tambouriner sur son gousset.

— Ces messieurs viennent sans doute des mines? demanda John Marshall avec inquiétude.

— Non, répondit David, nous débarquons à l'instant.

La figure de l'hôte s'illumina d'un éclair de satisfaction.

— Nous étions à bord d'un brick qui vient de faire naufrage presqu'en vue du port, dit File-ton-Nœud.

— Ces messieurs sont des naufragés! s'écria l'hôte, passant aussitôt de son ton bourru à une politesse presque obséquieuse, que n'avez-vous dit cela tout de suite? de braves charpentiers qui ont fait naufrage et qui me font l'honneur de descendre à mon modeste établissement. Que puis-je faire pour eux? Je suis à vos ordres.

— Nous voudrions dîner, dit David; donnez-nous la première chose venue... un morceau de bœuf...

— A des charpentiers! je veux dire à des naufragés malheureux!... non, messieurs, il ne sera pas que dit John Marshall, de la province de Maryland et pour le moment simple hôtelier à San-Francisco, aura donné la première chose venue à des naufragés, ouvriers français, si j'en juge par l'accent. Je vais vous préparer un petit dîner fin, et en attendant vous régaler d'un verre de vieux Madère qui vous fera prendre patience.

— Ohé, James! cria-t-il, du Madère et deux verres!

Trois verres, James! ajouta-t-il. Si ces messieurs me le permettent, nous trinquerons à l'union de la France et de la Californie.

James, vieillard, d'une soixantaine d'années et qui était le garçon du *boarding house*, apporta le plateau.

Les verres s'entrechoquèrent. Deux tostes furent portés.

— A la France! dit l'hôte.

— A la Californie! répondirent les deux ouvriers.

— Puisse-t-elle nous être hospitalière! ajouta David.

— Elle vous le sera, reprit l'hôte; John Marshall vous le promet. Maintenant, continua-t-il avec une volubilité extrême, en attendant le dîner, James vous conduira, si vous le voulez, à un combat de taureaux que le senor don Luiz de Cardonano offre aux dames de la ville.

— Notre accoutrement ne nous permet pas d'assister à ce spectacle, répondit David.

— Je comprends! Vos effets ont été engloutis dans les flots; il faut vous procurer d'autres vêtements.

— Des vêtements! s'écria File-ton-Nœud, dont le cœur bondit de joie.

— James, dit l'hôtelier avec un sourire perfide, courez chez le voisin Perkins, et dites-lui d'apporter deux habillements complets pour leurs seigneuries.

James sortit.

— Permettez, objecta David, nos ressources ne nous permettront peut-être pas...

— Laissez-moi donc faire, interrompit l'hôte, cela me regarde, croyez-vous donc que ce soit une grande affaire que deux méchants habits dans un pays où l'on remue l'or à la pelle?

Perkins arriva. En quelques minutes, les deux ouvriers furent métamorphosés en gentlemen.

— Très-bien, monsieur Perkins, dit l'hôte en renvoyant le confectionneur; vous m'enverrez la note. — A la bonne heure, voilà des hommes! s'écria-t-il en retenant une envie de rire à l'aspect de File-ton-Nœud qui avait l'air assez embarrassé dans son nouveau costume; toutes mes casseroles sont sur le feu pour le dîner. En attendant qu'il soit prêt, James va vous conduire au combat de taureaux.

Deux palanquins magnifiquement ornés venaient de s'arrêter à la porte de l'hôtellerie.

— Serait-ce pour nous? pensa File-ton-Nœud.

— Encore un verre de Madère! le coup de l'étrier, dit l'hôte.

Et l'on trinqua une dernière fois.

— Les équipages de leurs seigneuries sont prêts, dit James.

— C'était pour nous! dit File-ton-Nœud, et en un clin d'œil il sauta dans la rue et s'élança dans le premier palanquin.

Il ne faut pas demander si le jeune Parisien était heu-

reux et fier; dans le trajet il ne cessait de passer la tête hors de la portière.

— Quelle réception! disait-il à son ami. Qu'est-ce que l'hospitalité écossaise à côté de ça? Du fromage, du lait, du pain bis; parlez-moi de l'hospitalité californienne, de l'hospitalité au vin de Madère, aux habits neufs et aux palanquins dorés sur tranche!

— Je ne sais pas pourquoi, répondit David, la figure de notre hôte, d'abord si rébarbative, s'est adoucie tout-à-coup lorsque tu lui as dit que nous étions des ouvriers charpentiers; que diantre ça peut-il lui faire?

— C'est une si belle partie la charpente!

— Sans doute! mais c'est étonnant! à moins qu'il n'y ait eu des charpentiers dans sa famille, et que ça ne lui rappelle des souvenirs agréables.

— C'est égal, que ce soit ce que ça voudra, nous sommes un peu bien mis.

En devisant ainsi, ils étaient arrivés au Cirque. La foule s'y pressait déjà. James les fit placer sur les premiers gradins.

Là encore, c'était la même variété de costumes et de langages, c'était aussi le même éclat et la même profusion d'or. Tous les visages étaient animés par le plaisir que promettait le spectacle.

Nous ne raconterons pas dans ses moindres détails ce combat aujourd'hui si connu. A un signal donné, les *picadores* à pied et à cheval parurent dans l'arène et exci-

tèrent le taureau. Un des cavaliers agita un drapeau rouge devant les yeux de l'animal qui, devenu furieux, allait percer de part en part son adversaire, si un *piccador* n'avait attiré sur lui toute sa rage, en lui enfonçant dans l'épaule le fer de sa lance. Cet exercice se renouvela plusieurs fois aux applaudissements des spectateurs, jusqu'au moment où le taureau, blessé et fatigué, se retira triste et morne dans un coin de l'arène. File-ton-Nœud, qui assistait pour la première fois à ce cruel spectacle, ne pouvait comprendre qu'on trouvât plaisir à maltraiter ainsi un animal presque sans défense..

— Mais ces gens-là sont donc des sans-cœur finis? disait-il à David.

— Calme-toi, répondait celui-ci, c'est leurs mélodrames dans ce pays.

— J'ai une envie qui me démange d'aller faire le coup de poing avec les gredins qui tourmentent ainsi cette malheureuse bête.

— Tiens-toi tranquille, disait David, cela ne servirait à rien.

Cependant, le taureau était toujours acculé dans un coin, presque mourant. Alors, pour ranimer sa fureur, on lui passa au col une espèce de collier surmonté de fils de fer, au bout de chacun desquels se trouvait un immense pétard,puis on y mit le feu. Alors l'animal, brûlé par les pièces d'artifices, poussa un mugissement furieux, et s'élança de nouveau au milieu de l'arène pour tomber

au bout de quelques instants sous l'épée du tauréador.

A cette vue, File-ton-Nœud n'avait pu se contenir plus longtemps, prompt comme la pensée, il s'était précipité dans l'arène, et, courant droit au tauréador, occupé à saluer la foule, il lui avait passé la jambe avec l'agilité d'un praticien consommé dans l'art de la *savatte* parisienne, et l'avait étendu de tout son long dans la poussière.

Cette scène extraordinaire souleva aussitôt des hourras sur tous les gradins; les uns riaient, les autres applaudissaient, personne n'y comprenait rien.

Le tauréador, renversé d'une façon si inattendue, s'était relevé furieux; heureusement pour notre héros, que l'épée de son adversaire était restée fixée dans le front du taureau, car il aurait infailliblement tué le trop chevaleresque File-ton-Nœud. Celui-ci voyant le tauréador prendre son élan, lui appliqua dans l'estomac un coup de pied qui le renversa une seconde fois, aux grands éclats de rire des tribunes; tout cela s'était accompli dans l'espace d'une minute.

David, aussi étonné que tout le monde, et voyant le danger que courait File-ton-Nœud assailli par les piccadores, s'élança à son tour de son gradin dans l'arène, et, nouveau taureau, se précipita dans la mêlée, renversant celui-ci, culbutant celui-là, puis prenant dans ses bras son ami qui venait d'être terrassé, il s'élança en trois bonds hors du Cirque et déguerpit au plus vite au milieu de la confusion qu'avait excitée cet étrange intermède.

Les piccadores voulurent poursuivre les fugitifs, mais des spectateurs cosmopolites, que la scène improvisée de File-ton-Nœud avait considérablement réjouis, intervinrent, et s'opposèrent à ce que l'affaire allât plus loin.

— Que le diable t'emporte ! dit David à File-ton-Nœud, quand ils furent loin de tout danger, tu as manqué nous mettre dans un bel embarras. A quoi donc pensais-tu ?

— Comment ! s'écria celui-ci qui trouvait sa conduite toute simple. Tu crois que ces gens-là ne sont pas des lâches de supplicier ainsi un pauvre bonhomme de bœuf qui ne leur a rien fait.

David eut beau dire, ilneput jamais faire comprendre à son jeune ami que le spectacle auquel il venait d'assister était pour les Mexicains et les Espagnols ce qu'était pour lui, File-ton-Nœud, le spectacle du Cirque-Olympique.

Mais ce qu'il y avait de véritablement déplorable pour le jeune Parisien c'étaient les conséquences de cet incident dramatique ; son habit neuf dont il était si fier une heure auparavant était complétement déchiré.

Quand ils arrivèrent au *boarding-house*, la vue d'une table splendidement servie tempéra la tristesse que lui causaient les profondes blessures faites à son costume de gentleman.

Sur une nappe blanche comme la neige, entre deux rangées de flacons de diverses couleurs, au milieu de bateaux de hors-d'œuvre et d'assiettes de fruits, le vieux

James venait de poser un large plat duquel s'échappait une colonne de vapeurs succulentes.

— A table! s'écria John Marshall, la serviette sous le bras.

— A table! répétèrent en chœur les deux amis; et, sans plus songer à la mésaventure du Cirque, ils se jetèrent comme des loups affamés sur le festin de leur hôte.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Les deux amis absorbèrent en quelques instants un morceau d'élan (chevreuil de la grande espèce), arrosé d'un flacon de vin de Californie qu'ils firent disparaître de la même façon.

Un faisan à la broche eut le même sort et fut suivi d'un magnifique pudding de maïs en guise d'entremets.

— C'est un dîner qui nous coûtera les yeux de la tête, dit File-ton-Nœud, dans un moment où ils se trouvaient seuls, mais on ne fait pas naufrage tous les jours. Puis, levant son verre à la hauteur de l'œil, voilà un nectar vermeil qui a meilleur goût que l'eau de mer!

— Oui, dit David tristement, le vin est bon, et nous faisons une chère de princes! Mais il n'y a pas de plaisir

à rassasier son appétit, quand on laisse derrière soi un tas de pauvres diables, nos camarades de bord !... Que sont-ils devenus, grand Dieu !

— Mangés par les requins ! Le vieux juif qui vendait les pelles ! et le Mexicain avec ses breloques !... Et le pauvre capitaine !...

— Et Tom, l'Américaïn ! dit David en repoussant son assiette et laissant tomber sa tête entre ses mains, nous avions là un ami, qui voulait s'associer avec nous, qui m'avait confié son trésor ! Car cette carte dont il me parlait et qui devait nous guider ensemble vers les filons les plus riches... Elle est là, dit-il, en frappant sur sa poitrine.

— Il te l'avait remise ?

— Et penser que nous irons seuls nous enrichir... que nous n'avons pu le sauver... qu'il n'est pas là pour trinquer avec nous...

— Dieu sait que nous avons fait ce que nous avons pu...

— On ne se consōle pas d'un malheur en se disant qu'on n'a pas de reproches à se faire... Ah ! dieu de dieu ! s'il m'était possible de le retrouver... de me jeter dans ses deux bras qu'il nous tendait sur le tillac... s'il avait seulement un frère, une vieille mère.

— C'est ça ! une fois riches, nous chercherons sa famille ! et en attendant, une dernière santé à sa mémoire ! A notre ami l'Américain qui s'était associé avec deux ouvriers !

— Et à tous les bourgeois qui feront comme lui!

Les verres se choquaient, quand Marshall rentra portant sur un plateau d'argent le café et les liqueurs.

Après avoir versé le moka brûlant dans deux tasses de porcelaine de Chine, l'hôte s'assit à quelques pas d'eux.

— Ces messieurs viennent sans doute à San-Francisco pour tenter la fortune ? demanda-t-il d'une manière indifférente.

— Et pourquoi pas? répondit David, chacun pour soi, et Dieu pour tous.

— C'est juste, murmura John Marshall, mais on ne creuse pas le roc, on ne tamise pas le sable des ruisseaux avec ses mains!... Ces messieurs ont sans doute les outils indispensables à la grande expédition qu'ils vont entreprendre ?

— Flambés ! s'écria File-ton-Nœud, tout est à fond de cale !

— Vous aurez donc besoin de pioches, de pelles, de haches, de tamis. J'ai tout cela heureusement à votre service.

— Comme cela se rencontre ! touchez là ! mon brave homme, dit File-ton-Nœud en frappant bruyamment dans la main de l'aubergiste. Et quand nous reviendrons de la mine tout cousus d'or, c'est chez vous que nous ferons la noce ! Mais le vin qui est doux comme du cassis est capiteux en diable ! Il faut être sur pied de bonne heure. Je ne serais pas fâché de taper de l'œil.

— Vos lits sont préparés, dit l'hôte.

— Des lits! de vrais lits! quand depuis six mois on n'a pas eu l'agrément de s'étendre entre deux draps; quelle vie de cocagne! Allons, vieux! dit-il à David en le prenant à bras-le-corps, allons piquer une tête dans la paillasse.

L'hôte saisit un flambeau et conduisit lui-même nos voyageurs dans une chambre confortable à deux lits, où, comme on le pense bien, ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Quand l'hôte redescendit dans le *dining-room*, il se frotta les mains, et dit à James : Je les tiens.

Les songes les plus charmants vinrent visiter le sommeil de nos deux aventuriers, et les bercèrent agréablement jusqu'au matin. File-ton-Nœud rêva qu'il trouvait des rochers d'or et qu'il revenait à Paris où il faisait élever des phalanstères pour ses anciens camarades, et paver de marbre blanc la rue de la Lune qui l'avait vu naître; il se voyait éclaboussant son ancien bourgeois dans un carrosse à quatre chevaux; il dînait tous les soirs au *Veau-qui-tête,* et assistait aux premières représentations de l'Ambigu dans une loge de face. David ne fut pas moins heureux : il vit passer dans son sommeil une blonde jeune fille aux yeux noirs qui lui jetait un baiser dans un sourire. Nous verrons plus tard que ce rêve n'était que le souvenir d'une réalité.

Pendant que les deux amis sont tranquillement endor-

mis, nous allons dire quelques mots de cette merveilleuse Californie, où ils étaient enfin parvenus après tant de traverses et de difficultés.

Jusqu'au jour où le pavillon américain avait été arboré en Californie par le commodore Sloat (juillet 1846), toute industrie, tout esprit d'entreprise n'avait fait qu'y sommeiller. L'indolence héréditaire des habitants était merveilleusement favorisée par l'influence du climat. Un sol d'une fécondité admirable offrait à peine quelques essais de culture. On apercevait dans les plaines verdoyantes et sur le penchant des coteaux d'immenses troupeaux de bœufs, des milliers de vaches laitières, et cependant l'usage du lait, du beurre et du fromage était presque inconnu parmi les habitants. La viande fournie par les troupeaux formait le fonds de la nourriture commune à toutes les classes; un peu de froment et de seigle, le luxe de quelques fèves et de quelques citrouilles satisfaisaient aux besoins d'hommes qui ignoraient les raffinements ordinaires des civilisations plus avancées.

L'industrie du pays se renfermait à peu près exclusivement dans la vente des peaux et du suif que fournissaient les troupeaux dont les *Ranchos* étaient couverts. Mais le pavillon américain flottait à peine sur cette riche et sauvage contrée, qu'il s'opéra un changement profond dans les habitudes et les occupations de ses habitants.

La confiance devint générale; de toutes parts arrivèrent des masses d'émigrants : il en venait des montagnes,

des forêts, de l'Océan. Gens à l'écorce rude, aux manières incultes, et tous portant le cachet d'une incontestable origine anglo-américaine, tous venus pour chercher fortune dans un pays nouveau sous la protection du drapeau de l'Union. Les environs de San-Francisco prirent surtout alors une physionomie nouvelle; les forêts vierges disparurent, les prés naturels furent fauchés. Des familles de colons appliquèrent au sol de la Californie les procédés de l'agriculture et de l'horticulture américaines. Les ouvriers constructeurs et mécaniciens suivirent les pionniers à travers les forêts qui tombaient sous la hache. Le bruit continuel de la scie, du marteau retentit dans toutes les directions, et une foule de bourgades s'élevèrent comme par enchantement; San-Francisco, qui n'était qu'un petit village, se peupla en quelques mois de maisons et d'habitants, et, une année après, c'était une ville à laquelle on pouvait prédire les proportions d'une capitale. Mais dans les premiers jours de février 1848, un événement inattendu vint arrêter l'essor de ces améliorations et donner un cours tout nouveau à l'activité des colons et des habitants : un ouvrier employé par un gentleman à la construction d'une sucrerie sur la branche méridionale du *rio de los Americanos*, aperçut un jour au fond d'un nouvel aqueduc des morceaux d'or brillant au soleil. Le bruit de cette étrange découverte se répandit promptement, des recherches eurent lieu sur d'autres points de la rivière, et presque partout elles furent con-

ronnées d'un plein succès. Alors la fièvre de l'or (the gold fever) s'empara de toute la contrée et des pays environnants. Hommes de loi, médecins, membres du clergé, fermiers, ouvriers, marchands, matelots, soldats, abandonnèrent soudainement leurs travaux ou leur poste pour se rendre là où chacun pouvait faire sa fortune en peu de jours. Des villages, des cantons entiers où tout était travail, industrie, progrès, furent en peu de jours désertés par la population. Presque partout les moissons avaient la plus belle apparence, mais elles devaient être perdues faute de bras pour les rentrer. Tout le monde se portait vers les mines, tandis que les travaux essentiels, les vrais intérêts de l'industrie et de la culture, les professions, les services publics même étaient entièrement abandonnés.

Tel était l'état général de la Californie au moment où les deux Parisiens arrivaient à San-Francisco.

Un soleil splendide inondait de ses rayons la chambre où ils avaient passé la nuit, lorsque David ouvrit le premier les yeux; il rassembla ses souvenirs, et, se jetant en bas du lit, il alla réveiller File-ton-Nœud.

— Ah! quel beau rêve j'ai fait cette nuit! dit celui-ci en étendant les bras. Maintenant, je puis aller jusqu'au bout du monde! J'ai dormi pour six mois!

La toilette de deux ouvriers n'est pas longue. Nos amis furent bientôt dans le *dining-room*, demandant leur compte, et très-contrariés, quand James leur apprit que l'hôte s'était absenté pour un instant.

— Si nous allions faire un tour dans la ville en l'attendant, dit File-ton-Nœud, j'avoue que je ne serais pas fâché de revoir les belles dames et les beaux messieurs qui se promenaient hier.

David se laissa entraîner.

Mais San-Francisco présentait un aspect tout différent de celui qu'il offrait la veille : les rues étaient désertes, des maisons à moitié bâties étaient abandonnées ; c'est tout au plus si David et File-ton-Nœud rencontraient de loin en loin quelque vieillard ou quelque soldat américain.

— Il faut que tout le monde dorme encore, ou que le choléra ait tout d'un coup dépeuplé la ville, dit David.

— Ma foi ! répondit File-ton-Nœud, je n'y comprends plus rien ; hier, le bruit, le mouvement, les jolies femmes... la ville entière n'était qu'un bal Mabille... et aujourd'hui, c'est un cimetière... Qu'est-ce que ça veut dire?

Il aperçut quelques mots écrits à la craie sur les portes d'un grand nombre de maisons ; David s'approcha et lut une des inscriptions : *Parti pour la mine!* File-ton-Nœud courut à une autre, même indication : *Parti pour la mine!*

— Voilà ! voilà ! cria-t-il, pendant que nous flânons, les mains dans nos poches, ils ont pris les devants... toute la ville est déjà lancée dans les filons, et sans nous prévenir ! Ce n'est pas poli !

— Rentrons, payons l'hôte et partons, dit David.

Ils revinrent sur leurs pas, et trouvèrent devant l'hô-

tellerie John Marshall occupé à charger trois mules de pioches, de pelles et d'autres ustensiles dont on se sert aux *placers*, endroits où l'on trouve la poussière d'or. Du plus loin qu'il aperçut nos aventuriers, il vint à eux avec un air riant, et leur demanda comment ils trouvaient la ville.

— C'est un tombeau, répondit David.

— Dans la semaine, continua l'hôte, parce que tout le monde court aux mines, et vous voyez que je me dispose à en faire autant. Mais tous les dimanches on revient au logis, et San-Francisco reprend alors son aspect pittoresque.

— Vous allez à la mine? s'écria File-ton-Nœud, alors nous vous suivrons.

— Je l'espère bien, répondit l'hôte avec un sourire narquois.

— Commençons, dit David, par solder notre dépense.

— C'est peu de chose, j'ai votre note... Où diable l'ai-je mise? continua Marshall en fouillant dans ses poches. Ah ! la voici ! et il la présenta à David, qui demeura foudroyé à l'aspect du total.

Cette note était ainsi détaillée :

Quatre verres de vin de Madère. .	6 dollars.
Quartier d'élan.	3
Faisan.	3
Pudding de maïs	2
Deux tasses de café	3

Trois bouteilles de vin de Californie.	10
Demi-bouteille d'eau-de-vie. . .	15
Une chambre à deux lits. . . .	10
Palanquin pour la promenade de leurs seigneuries.	20
Deux habillements complets pour leurs seigneuries.	125
Total.	197 dollars.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! s'écria enfin David en sortant de sa stupeur.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! dit à son tour File-ton-Nœud, qui venait de jeter un rapide coup d'œil sur la carte. Cent quatre-vingt-dix-sept dollars, c'est-à-dire sept cents francs pour un dîner, un gîte et de méchants habits qui se déchirent comme de l'amadou !

— Je ferai remarquer à vos seigneuries que tout est tarifié au plus bas prix, reprit John d'un air digne ; si vos seigneuries doutent de la parole d'un pauvre aubergiste, elles n'ont qu'à se rendre chez le *magistrate*, et elles sauront alors si John Marshall, de la province de Maryland, est un honnête homme.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! répétait File-ton-Nœud abasourdi.

— C'est pourtant comme cela, votre honneur, dit l'hôte en se remettant à charger ses trois mules, que dira donc votre seigneurie quand elle sera aux *placers* où les prix sont cinq fois plus élevés qu'à San-Francisco ?

— Il n'y a pas de seigneurie ni de votre honneur, s'écria David impatienté ; je ne nie pas l'exactitude de vos prix, quoique je n'y comprenne rien, mais vous saviez que nous n'étions que des ouvriers, des naufragés étrangers au pays, et vous auriez dû nous avertir, et ne pas nous exciter par vos offres à une si grande dépense.

— Aussi, reprit l'hôte victorieusement, si vous vous rappelez bien, je ne voulais pas vous recevoir d'abord ; il n'y a que lorsque ce jeune homme (il désignait File-ton-Nœud) m'eut répété à satiété qu'il avait des piastres plein ses poches que j'ai supposé que vous pouviez payer. D'ailleurs, il n'est pas étonnant les dimanches de voir deux ouvriers faire une dépense pareille, ce n'est pas beaucoup par le temps qui court.

— C'est plus qu'il ne faut quand on n'a que trente-neuf piastres, dit File-ton-Nœud en frappant sur son gousset, mais cette fois d'un air piteux.

— Arrangez-vous comme vous pourrez ! quand on doit, il faut payer ! moi, je ne connais que ça.

— Eh bien, dit le jeune Parisien, voilà mes trente-neuf piastres ; prenez-les et que votre dîner m'étouffe si j'en fais jamais un pareil. Pour le reste, vous nous accorderez bien un crédit de quelques jours ; nous vous paierons avec le premier or que nous trouverons.

— Allons donc, reprit l'hôte tranquillement ; est-ce que nous savons si nous nous reverrons? Une fois en route, on peut s'égarer. Ici, quand on ne peut pas payer,

on va en prison; les étrangers un peu plus vite que les autres.

— Et comment vous payer? interrompit David que cette scène commençait à échauffer.

— Vieux juif! murmurait File-ton-Nœud, j'ai aussi envie de lui passer la jambe, à celui-là.

— Voyons, dit John Marshall en se grattant le menton, vous êtes charpentiers, l'affaire peut s'arranger. Pour vous être agréable et vous utiliser, je consens à élever un hangar; vous vous chargerez de sa construction. Et, la besogne achevée, nous serons quittes.

— Nous sommes pincés! se dit David. Voilà la cause de son amour pour les charpentiers.

Quant à File-ton-Nœud, qui ne soupçonnait pas malice, il fut enchanté de la tournure que prenait l'affaire.

— Ça va! s'écria-t-il; en quelques jours nous élevons la baraque, et nous nous séparons bons amis.

— Un instant, reprit David; combien nous donnerez-vous par jour?

— Je suis rond en affaires, répond John, dix dollars à vous, cinq au petit, et je vous nourris.

— Vous nous donnerez à chacun dix dollars, ou il n'y a rien de fait.

L'hôte sembla réfléchir un instant, puis il dit :

— Eh bien, va pour les dix dollars à chacun, quoique ce soit bien de l'argent. Maintenant, signez-moi tous les

deux ce morceau de papier, et puis nous allons déjeuner et partir.

David apposa tristement sa signature au bas de l'engagement ; quant à File-ton-Nœud, qui croyait avoir conclu un marché superbe, il écrivit son nom en *coulée* et dessina d'un trait de plume un magnifique paraphe, dont les capricieux arabesques illustraient la page entière.

Après quoi ils déjeunèrent sobrement et se mirent en route.

LE PLACER.

Au *placer!* au *placer!* c'est-à-dire au plaisir ! aux délices ! — Dans cette langue espagnole, langue galante et romanesque, le *placer,* c'est le lieu du rendez-vous, c'est la promenade où l'on cligne de l'œil entre belles et cavaliers, c'est le salon où l'on se réunit le soir, c'est partout où l'on aime, où l'on joue, où l'on chante, où l'on s'amuse. Le *placer* était donc alors et avant tout l'endroit où l'on trouvait l'or, où l'on passait de l'extrême pauvreté à l'extrême opulence ; étonnez-vous que de tous côtés on n'entendît que ce mot : *Au placer!*

Tel est le cri que répétait gaîment l'hôtelier lui-même, en surveillant les préparatifs du départ.

Le lecteur comprendra cette gaîté et l'importance du marché que venait de conclure John Marshall, quand il saura que le rusé Américain n'avait pu encore élever, faute d'ouvriers, un hangar portatif dont il avait le plus grand besoin pour mettre ses chercheurs et ses laveurs d'or à l'abri du soleil : il aurait payé vingt et même vingt-cinq dollars la journée d'un charpentier s'il avait pu en trouver un seul dans toute la contrée qui eût daigné se contenter d'un salaire aussi mince vu le renchérissement de toutes les denrées. Mais les ouvriers de San-Francisco avaient tous déserté leur profession, chacun travaillait aux mines pour son compte, et l'aubergiste dut considérer comme un secours du ciel l'arrivée de deux charpentiers étrangers, ignorant les usages du pays et les prix de toutes choses. Il suffisait de les entraîner dans une dépense supérieure à leurs ressources pour obtenir d'eux, comme équivalent du solde de leur compte, l'engagement de construire la charpente tant désirée; ainsi qu'on l'a vu, le plan avait réussi. Les deux nouveaux débarqués étaient tombés en plein dans le traquenard de l'hôtelier.

John Marshall, ses domestiques et les deux Parisiens étaient montés chacun sur une mule aux jambes fines, au poil court et lustré, la véritable mule de selle (*mula de silla*). L'hôte ne laissait à son *boarding-house* que le vieux James, chargé de garder l'établissement en son absence.

Quand les cavaliers furent affermis sur leurs étriers,

John poussa un petit cri sauvage, et les mules partirent comme un flèche, à la grande satisfaction de File-ton-Nœud, qui ne pouvait assez admirer la surprenante vélocité de ces intéressants quadrupèdes.

— C'est égal! pensait-il, la Californie est un pays très-amusant; nous n'avons pas encore trouvé beaucoup d'or, mais rien qu'à voir la manière dont l'argent se dépense, il doit être facile à gagner.

— Dites donc, patron, demanda-t-il à John, est-ce que c'est loin où nous allons?

— Êtes-vous déjà fatigué? dit John en riant.

— Moi! j'irais comme ça jusqu'au Pérou! Oh! les chevaux, ça me connaît; à Paris, quand j'en menais à l'abreuvoir, je les montais à poil, et j'entrais à l'eau à fond de train.

— Ne tourmentez pas trop votre mule, parce qu'elle est très-entêtée, comme ses pareilles.

— Entêtée! s'écria File-ton-Nœud, je voudrais bien voir ça!

Et il marcha au grand trot vers un buisson de cactus et de lianes qui longeait la route à quelques centaines de pas.

— Retenez votre ami, dit Marshall à David, il va se faire désarçonner.

— Ne craignez rien, répondit David.

File-ton-Nœud venait de lancer sa mule au galop; il lui parlait, la flattait, la caressait en poussant un cri semblable à celui que l'hôte avait fait entendre au départ; la

mule, arrivée près du buisson, s'arrêta tout court; mais File-ton-Nœud la mania de tant de façons, en lui passant la main sur le cou, en l'excitant et en jouant avec elle, qu'elle se décida enfin à franchir l'obstacle.

— Bravo! s'écria Marshall; plus d'un franc muletier n'aurait pu en faire autant. Mais ne nous amusons pas à ces bagatelles, ajouta-t-il, nous avons près de quarante milles à courir, il faut que dans cinq heures nous soyons sur les bords de San-Joaquin; c'est là où est situé mon *placer*.

— Houp! houp! cria File-ton-Nœud, qui venait de les rejoindre; des jambes, ma petite, et gagnons du terrain.

Les trois voyageurs couraient, emportés à travers un pays superbe, où s'épanouissait, sous une température tiède, une végétation luxuriante et pittoresquement accidentée; une chaîne de petites collines vertes et fraîches s'élevait à leur gauche; à droite se déroulait une immense nappe de prairies et de champs couverts de moissons, coupée par des bouquets d'arbres et des ruisseaux semblables aux rivières d'un jardin anglais. Le soleil brillait dans toute sa splendeur; mais une brise légère rendait supportable la chaleur de ses rayons. A voir les riches cultures de cette contrée bénie du ciel, on s'attendait à rencontrer à chaque pas une population nombreuse, aux mœurs patriarcales; mais dans les villages et les *haciendas* (fermes) régnait un silence de mort, et ce beau pays, malgré ses troupeaux, ses prairies et ses abondantes mois-

sons sur pied, semblait une terre maudite dont les habitants avaient fui, chassés par quelque terrible fléau.

— C'est gai comme un enterrement! fit observer Fileton-Nœud ; on se croirait au cimetière Montmartre.

— Chacun est aux mines, répondit John. Voulez-vous qu'on s'amuse à sarcler du blé ou à planter des citrouilles, quand à trois pas plus loin on remue l'or à la pelle ?

Vers quatre heures les mules hennirent et s'arrêtèrent tout court. On était au *placer* du San-Joaquin.

La vallée du San-Joaquin est assez triste ; la végétation en est riche, il est vrai ; mais elle est interrompue par de vastes langues d'un sable gris-noir. Quelques arbustes rachitiques, disséminés dans la vallée, rompent seuls la monotonie de cette perspective droite et plane. Le San-Joaquin roule ses eaux limpides et tranquilles entre deux rives tellement rapprochées à certains endroits, qu'elles lui donnent l'apparence d'un simple ruisseau. Les cavaliers aperçurent des points de toute couleur qui se détachaient en relief aux bords de la rivière : c'étaient des chercheurs d'or.

— Voici le placer, dit John Marshall en se jetant au bas de sa mule essoufflée.

Le plus singulier spectacle s'offrit alors à la vue des deux Parisiens ; ils virent un assemblage d'individus les plus étranges : ici, des Indiens se pavanant dans des chemises de calicot aux couleurs éclatantes, — les manières du sauvage sous les vêtements de l'homme civilisé. Là, des

figures bronzées, des corps maigres et musculeux dont les formes fines et le regard ardent annoncent la race espagnole, causaient avec des Yankees aux cheveux blonds, à la figure en lame de couteau, gens habiles à conclure un marché et toujours prêts pour les coups; plus loin, à sa chemise de laine rouge ou bleue on reconnaissait le matelot déserteur de quelque baleinier. Plus loin encore, c'étaient des Nègres marrons qui, en cherchant de l'or, causaient avec toute la volubilité particulière à leur race, balançaient leur tête laineuse, ou riaient aux éclats, en ouvrant jusqu'aux oreilles une bouche immense que garnissent toujours deux rangées de dents blanches comme l'ivoire.

John Marshall alla tranquillement attacher les mules à un pieu, après avoir jeté sur chacune d'elles une grosse couverture de laine, car aux *placers* tout le monde, hommes et animaux, vit dehors, même aux heures où l'on se repose. Les tentes dressées, le long de la rivière, sont tellement étouffantes en été, qu'il n'est possible d'y séjourner que pendant la nuit.

L'arrivée de deux étrangers avait produit une certaine émotion dans la colonie nomade; on craignait qu'ils ne vinssent pour leur compte au pays d'or (*gold district*), ce qui eût diminué d'autant les chances des premiers occupants; mais toute crainte cessa bientôt quand on entendit John Marshall leur dire, en leur présentant des haches, des vrilles, des scies et tous les outils nécessaires au tra

vail de la charpente, qu'ils eussent à se mettre au plus tôt à l'ouvrage pour la construction du hangar.

Les deux amis prirent les outils et se mirent immédiatement à l'œuvre.

Ils travaillaient tout au bord de la rivière; mais, plus malheureux encore que Tantale, il ne leur était pas permis de se plonger dans les flots où l'or nageait en paillettes; ils entendaient les cris de joie, les exclamations de surprise que soulevait de temps en temps une trouvaille merveilleuse; alors, ils se mettaient à l'ouvrage avec une sorte de fureur. File-ton-Nœud surtout avait peine à modérer sa mauvaise humeur, et il ne trouvait plus aussi favorable le marché qu'il avait conclu le matin.

Cependant, ils suivaient du regard tous les mouvements des chercheurs d'or, et prenaient en quelque sorte des leçons pour le jour où, devenus libres, ils pourraient, eux aussi, se livrer à la pêche miraculeuse.

Les moyens employés par les chercheurs d'or étaient des plus simples.

Le San-Joaquin, comme la plupart des ruisseaux où l'or est charrié en parcelles entremêlées au sable, est un torrent qui se précipite de la montagne à travers des rochers. Le sol qu'il traverse est d'un rouge jaunâtre. L'or fin ne se trouve que dans les parties les plus basses du lit du torrent.

L'explication de ce phénomène est facile à donner : presque tous les rochers de la haute Californie sont d'une

composition molle, friable et incapable de résister à l'action dissolvante des variations de l'atmosphère. A une époque reculée, ces montagnes se sont affaissées sur elles-mêmes et pulvérisées en maint endroit. L'or qui s'y trouvait a été par ce fait dégagé des autres matières adhérentes au granit des rochers. Les lingots d'un certain poids n'ont pu être arrachés des flancs des montagnes, mais l'or fin, réduit en imperceptibles parcelles, a été entraîné jusque dans les vallées par les pluies et les courants qu'elles formaient. C'est donc dans le gravier, et au milieu de cette terre rougeâtre qui formait le lit de la rivière, que l'or se trouvait en plus grande abondance. On le dégageait du sable, auquel il était mêlé, au moyen de lavages opérés avec des terrines d'étain ou des vases de terre.

File-ton-Nœud fit observer à David le mouvement de rotation que les laveurs faisaient opérer à leurs tamis au moment où ils séparaient les paillettes de la partie la plus grossière du sable. Il les voyait, quand le tamis ne contenait plus que l'or mêlé à un sable très-fin, exposer au soleil le tout sur des planches ou sur des fourreaux de drap; puis, quand l'humidité était absorbée, souffler, soit avec la bouche, soit avec un soufflet, pour enlever le sable, tandis que l'or restait, grâce à son poids spécifique plus considérable. Les deux amis remarquaient que, par ce procédé grossier, une assez grande partie de l'or le plus fin était emportée avec le sable.

Quelquefois on découvrait dans le sable étendu au soleil,

des grains aurifères de la grosseur d'une lentille, et même d'une noisette; ces petits lingots nommés en espagnol *pepitas,* pepins, noyaux, à cause de la ressemblance qu'ils offrent avec les noyaux de certains fruits, étaient de formes diverses, et contenaient encore dans leurs flancs quelques veines et fragments de quartz.

D'autres mineurs avaient aussi recours à des machines très-simples, et dont la forme ressemblait à des berceaux d'enfants. L'action de bercer répondait au mouvement circulaire que les premiers imprimaient à leurs écuelles. L'eau, la bourbe et le sable fin s'échappaient par le fond de la machine, sur une série de barres croisées qui opposaient un obstacle suffisant au passage des grosses parties de l'or. Au sommet du berceau, ils plaçaient un tamis composé de larges mailles sur lesquelles ils jetaient la terre sulfureuse. La machine étant mise en mouvement, l'eau qu'ils versaient dans le tamis entraînait au fond l'or et le sable fin, pendant que le gravier était retiré.

Mais toutes ces méthodes très-imparfaites condamnaient les travaux à une lenteur considérable, et faisaient perdre la moitié du précieux métal qu'on aurait pu recueillir.

Le soir venu, et les travaux terminés, le *placer* se transformait en un rendez-vous de plaisir, et méritait bien son nom. Tous les rangs étaient mêlés, confondus; c'était l'égalité devant l'or. Les magistrats, les médecins, les ouvriers, tous jouaient, causaient, mangeaient ensemble. Les dames espagnoles qui avaient suivi leurs maris orga-

nisaient chaque soir un fandango sur le gazon devant les tentes. Le fandango qui, dans le principe, désigne une espèce de danse, s'applique dans ce pays à une soirée dansante. Les sons joyeux de la guitare et du violon se mêlaient aux cris des danseurs et des danseuses. Une assemblée des plus pittoresques formée en cercle, où chacun fumait son cigare, applaudissait les danseurs qui fumaient comme les autres. Les danseuses, dont on ne pouvait trop admirer les brillants costumes et les gracieux mouvements, ne semblaient pas seulement danser des pieds et des jambes, mais de tout le corps. File-ton-Nœud avait la tête tournée par ces fandangos, et il y jouait son rôle avec une verve et un entrain qui le faisaient d'autant plus remarquer qu'il brodait admirablement sur le canevas de la danse espagnole les fioritures échevelées du *cancan* parisien.

A une heure assez avancée de la nuit, les danses cessaient; on allait chercher le sommeil sous les tentes pendant que les sentinelles placées autour du camp veillaient, le fusil au bras, sur les trésors de la communauté.

Les deux ouvriers qui voyaient leurs compagnons s'enrichir heure par heure, pendant qu'ils ne gagnaient, eux, que dix malheureux dollars par jour, ne supportaient leur position qu'avec une impatience bien facile à concevoir. File-ton-Nœud surtout nourrissait contre l'hôte une haine profonde depuis que David lui avait révélé le

machiavélisme dont celui-ci avait usé envers eux pour les forcer en quelque sorte à la construction de son hangar, et il proposait à son compagnon de fuir vers un autre *placer* pour faire fortune.

— Nous irons au Sacramento dont nous possédons la carte, disait-il, une rivière un peu plus poissonneuse en lingots que le San-Joaquin!

— Nous devons cent quatre-vingt-dix-sept dollars à ce juif américain, il faut le rembourser avec de l'argent ou avec de l'ouvrage, répondait David.

— Mais il s'est comporté avec nous comme un rien de rien! s'écriait File-ton-Nœud exaspéré.

— Ce n'est pas une raison pour l'imiter. Et l'honnête ouvrier se remettait à la besogne.

File-ton-Nœud, tourmenté par l'idée de rembourser John Marshall, résolut d'employer l'heure et demie de repos dont il pouvait disposer chaque jour après son déjeuner à chercher de l'or. Sans communiquer son projet à David, il fit semblant de se promener, remonta le cours de la rivière à un quart de lieue du *placer*, et rapporta un peu de poudre d'or, mais en si petite quantité, qu'il était presque désespéré.

Il recommença pourtant son excursion le lendemain. Cette fois, il revint triomphalement apporter à David un lingot qui pesait douze onces d'or.

— Où as-tu pris cela? demanda David.

— Pris! répondit File-ton-Nœud; c'est trouvé qu'il

faut dire, et il lui expliqua de quelle manière ce lingot était tombé en sa possession.

— Douze onces d'or à seize dollars l'once cela fait cent quatre-vingt-quatre dollars ; allons voir John Marshall, et qu'il fasse finir son hangar par qui il voudra. Dès ce moment, nous sommes libres.

— Vive la liberté ! s'écria File-ton-Nœud.

Mais les douze onces d'or ne faisaient pas l'affaire de John Marshall ; il exhiba le traité signé avec trop de précipitation par les deux ouvriers pour qu'ils en connussent les clauses. Par ce traité, David et File-ton-Nœud s'étaient engagés à payer l'hôte en travail, c'est-à-dire jusqu'à la parfaite construction du hangar ; l'*attorney general* de la reine des îles Sandwich, à qui la fièvre de l'or avait fait abandonner son poste et qui se trouvait au *placer*, ayant été consulté sur cette grave question, donna complétement raison à John Marshall.

File-ton-Nœud écumait. Quant à David, dont le parti était pris après ce qui venait de se passer, il fit semblant de se soumettre, mais, en revenant au chantier, il dit à son ami :

— Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour rembourser cet homme, notre conscience ne peut donc rien nous reprocher désormais ; nous décamperons à la première occasion.

— A la bonne heure ! répondit File-ton-Nœud. Mon plan de fuite est arrêté.

— Quel est-il ?

— Ce soir, c'est à mon tour de relever les sentinelles ; je suis le caporal de la chose ; à onze heures, quand tout dormira au camp, je viens te prendre, je dis le mot d'ordre et nous filons.

— C'est convenu, le reste à la grâce de Dieu.

Et ils se remirent au travail comme les jours précédents.

Le soir tout s'exécuta comme l'avait dit File-ton-Nœud. Les deux amis armés chacun d'un fusil dirent le mot d'ordre et passèrent. File-ton-Nœud, caporal, ce soir-là, allait relever la dernière sentinelle, c'était dans l'ordre ; mais, parvenus à cette dernière vedette, restait une difficulté à résoudre ; la sentinelle qui ne se voyait pas relevée laisserait-elle passer les deux fugitifs ? File-ton-Nœud paya d'audace: Camarade, dit-il au dernier factionnaire, on craint quelque attaque pour cette nuit ; on a vu tout le jour rôder autour du *placer* des figures sinistres ; j'ai reçu l'ordre d'aller poser une sentinelle perdue dans ce fourré là-bas (il désignait un bouquet d'arbres situé à deux cents pas environ) ; attendez quelques minutes, et je viens vous relever.

— *Muy bien* (très-bien), répondit l'homme en faction qui était mexicain.

Après avoir franchi le poste, les deux amis marchèrent d'abord en silence et sans presser le pas. Leurs cœurs battaient. Ils se croyaient arrivés au terme de leurs vœux ; ils étaient libres, ils foulaient le sol californien, il

ne s'agissait plus que de parvenir aux bords du Sacramento, et de retrouver, grâce à la carte qu'ils possédaient, les jalons des mines merveilleuses découvertes par l'ami de l'Américain.

Arrivés au cœur du fourré, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et passèrent rapidement leurs fusils en bandoulière.

— Maintenant, jouons des jambes, dit File-ton-Nœud, et bonsoir la compagnie !

A TRAVERS CHAMPS.

Les deux fugitifs se lancèrent dans l'obscurité, et coururent pendant près d'une heure sans autre but que de s'éloigner du *placer*.

Enfin, File-ton-Nœud s'arrêta essoufflé.

— Ouf ! je n'en puis plus, dit-il à David, dont les poumons jouaient comme un soufflet de forge.

— Nous sommes loin de toute atteinte, dit David ; délibérons.

— Le conseil est réuni ; mais, minute, il faut savoir si l'on ne nous poursuit pas.

Et File-ton-Nœud appliqua l'oreille contre terre.

— Rien, murmura t il.

— Il s'agit d'aller au *Sacramento*, où, avec l'aide de la carte de ce pauvre Tom, nous devons faire notre fortune en peu de temps. Mais la difficulté est de savoir le chemin.

— Dans cette obscurité, l'entreprise est difficile ; nous ne connaissons pas le pays, nous n'avons pas de boussole ; comment nous orienter ?

La lune venait de disparaître à l'horizon, les nuages commençaient à s'épaissir. On n'y voyait plus à quatre pas.

— Une idée ! s'écria File-ton-Nœud. Ce matin, le vent soufflait de l'est ; suivons le vent, et nous devons arriver dans la direction du *Sacramento* qui est à l'ouest.

— Mauvais moyen. J'ai remarqué que dans ce pays le vent change dix fois par jour.

— Alors, au petit bonheur !

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dit David ; c'est de remonter le cours de San-Joaquin ; de cette façon, d'abord, nous ne nous égarerons pas. Puis, comme le Joaquin est parallèle au Sacramento, nous franchirons au jour la distance qui nous sépare des deux rivières, en nous réglant sur notre point de départ.

— Arme à volonté ! En avant ! marche ! dit File-ton-Nœud en replaçant son fusil en bandoulière.

— Un instant ! nous avons couru sans savoir où nous allions. Où est le San-Joaquin ? Je crois qu'il doit être à notre gauche.

— Non, il est à droite.

— Il est à gauche.

— Je te dis qu'il est à droite ! Écoute, ajouta-t-il, le petit bruit qui vient de ce côté, c'est le murmure de la rivière.

— En route donc.

Les ténèbres étaient complètes. Les rares étoiles que l'on avait aperçues au ciel çà et là entre de grands nuages fouettés par un vent rapide, avaient disparu sous un manteau de vapeurs opaques qui descendirent bientôt jusqu'au sol et enveloppèrent tous les objets d'un épais brouillard. Les deux amis marchèrent intrépidement en se tenant toujours à une distance raisonnable de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver le Joaquin, car ils pensaient que s'il prenait fantaisie à John Marshall de les faire poursuivre, ce serait au bord de l'eau qu'il dirigerait son expédition.

File-ton-Nœud ne tarissait pas en lazzis sur l'étonnement qu'éprouverait l'hôte en apprenant la fugue de ses charpentiers.

— Ah ! tu donnes du Madère sec à tes hôtes, mon gaillard, disait-il. Ah ! tu leur fais cadeau de culottes neuves, tout ça pour la chose de te faire dresser un hangar portatif et pas cher. Eh bien ! cours après ton hangar, il a deux paires de jambes qui sont pour le quart d'heure sur le chemin du Sacramento.

Ils allèrent ainsi pendant plusieurs heures, n'interrom-

pant leur course que pour prêter l'oreille au murmure sauveur qui les guidait dans leur excursion, puis ils se remettaient en marche, gravissant des rochers, roulant dans des fossés et se heurtant contre des arbres que File-ton-Nœud était toujours disposé à prendre pour les gens du placer lui mettant la main sur le collet

— Ça ressemble plutôt à la route de l'enfer, disait-il, qu'à celle d'une rivière qui porte un nom si agréable, car tu sauras qu'en espagnol Sacramento veut dire Sacrement, ni plus, ni moins, ce qui est une manière honnête d'indiquer que l'or est le sacrement des gens qui n'ont pas le son.

— Tu jacasses comme une pie borgne, et tu n'avances pas.

File-ton-Nœud fit tous ses efforts pour garder le silence, et, afin d'éviter la fréquente accolade des arbres, il emboîta, en homme prudent, le pas derrière son ami.

Cependant, malgré son courage et sa vigueur, David était lui-même obligé de s'arrêter pour reprendre haleine ; depuis deux heures environ, ils s'apercevaient qu'ils ne marchaient plus sur une surface plane, le terrain présentait une côte rapide qu'ils ne gravissaient qu'avec une fatigue extrême et une grande difficulté en tournant d'énormes rochers et en s'accrochant à des racines d'arbustes.

— Nous aurons fait fausse route, dit David.

— J'entends toujours le murmure du Joaquin, répondait File-ton-Nœud.

David écouta : un léger bruissement semblable à celui d'un ruisseau qui coule sur un lit de cailloux, résonnait dans le lointain.

David se demanda un instant s'il continuerait son ascension ou s'il reviendrait sur ses pas, mais la crainte de retomber, après des marches et des contre-marches, dans les environs du placer, et le murmure moqueur qu'il entendait toujours à sa droite le déterminèrent à poursuivre sa route.

Ils s'armèrent d'un nouveau courage, et, pendant trois heures encore, ils montèrent sans prendre un moment de répit. File-ton-Nœud prétendait que ses jambes raccourcissaient considérablement.

— Si nous n'arrivons pas jusqu'à la lune, nous n'en serons pas loin, disait-il entre deux respirations.

Depuis quelques instants, ils sentaient que l'air devenait plus frais.

Après cinq heures de cette pénible ascension dans les nuages, ils furent tout-à-coup saisis d'un froid vif et pénétrant.

— Nous serons passés en Russie, c'est sûr, dit File-ton-Nœud, dont les dents claquaient par l'effet de la température.

Ils distinguèrent alors, à travers l'obscurité, une espèce de grande nappe blanchâtre s'étendant devant eux.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda David.

— N'avance pas, s'écria File-ton-Nœud, nous sommes

montés si haut que ça doit être un nuage qui est à nos pieds.

David fit quelques pas avec une certaine précaution ; puis, s'apercevant que la matière blanchâtre craquait sous ses pieds, il se baissa et y porta la main.

— De la neige ! s'écria-t-il étonné.

— De la neige, dit File-ton-Nœud ; au mois de mai, et sous les tropiques ! En voilà une chance !

Le phénomène qui émerveillait si fort les deux amis n'avait pourtant rien que de très-naturel dans ce climat où règne un été perpétuel au-dessous d'un éternel hiver. Dans la partie ouest de la Californie, les montagnes couvertes de neige regardent des vallées brillantes de verdure et parsemées de fleurs. Toutes les saisons se rencontrent à la fois dans cet étrange pays. Dans les basses vallées l'été, dans les vallées élevées le printemps, l'automne dans les plaines, et sur les montagnes l'hiver.

— Nous voici parvenus au sommet d'une montagne immense, dit David, car il y a bien des heures que nous montons : alors, nous sommes décidément égarés. Que le diable t'emporte, de t'être obstiné à prendre à droite !

— Bon ! répondit File-ton-Nœud, c'est la faute à Gringalet, à présent ; n'as-tu pas entendu comme moi le gazouillement du Joaquin ? Tiens, écoute, je l'entends encore : toujours dans la même direction.

— Une rivière à six mille pieds au-dessus du sol, ça serait drôle.

— Il ne faudrait pas t'en étonner, ce gueux de pays est fait à l'inverse des autres. Est-ce que tu as jamais vu de la neige en été sur la butte Montmartre?

Ce raisonnement ne convainquit pas David, qui, prêtant encore l'oreille au murmure lointain, reconnut enfin, grâce à la réverbération de la neige, d'où provenait la cause de leur erreur. Ils longeaient la lisière d'une forêt d'arbres séculaires.

— Imbéciles que nous sommes! s'écria-t-il, nous avons pris pour le murmure d'un ruisseau le bruissement du vent dans les feuilles!

File-ton-Nœud baissa la tête.

— Il faut pourtant prendre un parti, dit David.

— Comment faire? demanda File-ton-Nœud devenu tout-à-coup beaucoup plus modeste.

— Nous attendrons le jour ici. Le soleil se lève du côté de la mer, nous irons du côté du soleil, et nous parviendrons ainsi à l'embouchure du Sacramento.

— Ça me paraît juste; seulement, je gèle.

— Nous n'attendrons pas longtemps : vois ce petit point qui blanchit là-bas; c'est l'aube.

En effet, le plus magnifique spectacle qu'il soit donné à un homme de contempler ne tarda pas à se dérouler sous leurs yeux.

Le point blanchâtre que montrait David s'élargit peu à peu et répandit sur une partie du paysage une clarté vague et indécise, pendant que l'autre partie nageait en-

core dans les ténèbres. Puis, le soleil, ce dieu des tropiques, dont les peuples du Nord ne connaissent que la pâle contrefaçon, s'élança radieux de sa couche de vapeurs, et caressa de son sourire matinal la nature endormie. Tous les objets et tous les êtres, jusqu'alors immobiles, se réveillèrent au contact du fluide bienfaisant : les grands cèdres relevaient fièrement leur cime abattue, les fleurs des prairies resplendissaient comme des étoiles bariolées, une multitude d'oiseaux, des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés grimpaient en circulant au haut des cyprès et des pins qui peuplaient le versant de la montagne, pendant que les serpents oiseleurs sifflaient en s'entrelaçant dans les lianes ; puis, la brise, animant ces solitudes, balançait ces corps flottants, confondait ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, mêlait toutes les couleurs et réunissait tous les murmures qui semblaient l'hymne dont la nature entière saluait son étincelant souverain.

— C'est magnifique, c'est sublime ! murmura David.

— Ça enfonce un peu les décors de la Porte-Saint-Martin, dit File-ton-Nœud ; décidément, le bon Dieu est encore un autre artiste que M. Ciceri.

— Oui, c'est un fier ouvrier ; quand on voit ça, on se sent le cœur à l'ouvrage.

— Ah ! si le Sacramento était là, comme j'en taillerais de cette besogne !

Lorsque les deux amis eurent contemplé cette grande

scène, ils songèrent à descendre de l'autre côté de la montagne.

— Cré coquin, quelle montagne russe! dit File-ton-Nœud, je n'aurai pas tant de peine à la descendre que j'en ai eu à la monter.

Et, se couchant de tout son long sur le bord de la plate-forme, il se laissa glisser; mais il fut emporté avec une telle vitesse sur la pente rapide, qu'il aurait été broyé si un pin ne l'eût arrêté à une cinquantaine de pas dans sa course vagabonde.

— Où vas-tu donc? lui cria David effrayé.

— Je fais boule de neige, répondit-il en faisant allusion à l'énorme quantité de neige qu'il entraînait avec lui.

— Et ton fusil que tu allais oublier.

— Ah! c'est vrai, je l'avais placé tout amorcé contre un arbre pour tâcher de tuer un vautour.

File-ton-Nœud remit son fusil sur son dos, et, après deux heures de fatigues nouvelles et de glissades sur les reins, ils se trouvèrent au milieu d'une plaine immense bordée à droite et à gauche par des forêts qui semblaient s'étendre sur une vaste superficie.

— Ouf! s'écria File-ton-Nœud, nous voilà en rase campagne, j'aime mieux ça. Maintenant, il s'agit de déjeuner.

— Avec quoi? demanda David.

— File-ton-Nœud ne s'embarque pas sans biscuit:

voici de la galette de maïs, c'est pour le solide; quant au breuvage, je me suis approprié hier une gourde pleine d'eau-de-vie, qui doit appartenir à John Marshall. — Quinze dollars de plus à ajouter sur la carte.

— Nous lui paierons cela plus tard, répondit David, qui s'apprêtait à casser la galette en deux parties égales.

— Un instant, j'aperçois quelque chose qui se promène sur la lisière du bois. Laisse-moi faire.

Et, sans attendre les objections de son ami, il se glissa comme une couleuvre dans les herbes : au bout de cinq minutes, David entendit une détonation qui, répercutée dans les flancs de la montagne, éclata comme un coup de tonnerre dans cette solitude.

Des troupes d'oiseaux effrayés s'envolèrent en poussant des cris sauvages.

File-ton-Nœud rapporta triomphalement un coq de bruyère.

— Il ne manque que de l'amadou pour faire du feu, dit David.

— De l'amadou! s'écria File-ton-Nœud en fouillant dans sa poche, c'est bon pour les invalides; on a mieux que ça : allumettes chimiques allemandes fabriquées à Paris par un Espagnol, première qualité! Cette boîte-là ne m'a pas quitté depuis le boulevard Saint-Denis. Ménageons-la, vu que le marchand est loin.

Les deux amis ramassèrent des branches sèches et y mirent le feu : File-ton-Nœud planta en terre deux petits

morceaux de bois fourchus, sur lesquels il posa un troisième morceau de bois qui tenait embroché le coq de bruyère, fort délicatement plumé ; puis il se mit à tourner la broche avec toute la grâce d'un marmiton consommé.

— Ce que c'est que la civilisation, disait-il ; une allumette chimique dans le désert. Quel sujet de méditation !

Quand le coq fut rôti à point, File-ton-Nœud le découpa très-proprement, et, plaçant de grandes feuilles sèches sur une pierre, il s'improvisa, comme il disait, l'assiette de la nature.

Le repas terminé, ils replacèrent leurs fusils sur l'épaule.

— Toujours tout droit, dans la direction où le soleil s'est levé ce matin, dit David.

Et, réconfortés par le déjeuner, ils se lancèrent avec une nouvelle ardeur dans la clairière.

Ils marchèrent ainsi pendant une demi-journée sur un sol sablonneux et brûlant ; de temps en temps, ils voyaient passer au bout de l'horizon et rasant la terre des bandes d'animaux noirs, qu'ils prenaient pour des troupes de corbeaux. File-ton-Nœud n'était plus tout-à-fait aussi loquace, ses réflexions étaient empreintes d'une profonde mélancolie. David lui-même reconnut avec un certain effroi que la maudite clairière semblait se dérouler et s'étendre à mesure qu'ils s'efforçaient de la franchir.

Ils avaient à droite et à gauche des forêts profondes; devant et derrière eux, le sable et l'immensité du désert.

Après avoir encore tristement marché pendant quelques heures, File-ton-Nœud rompit enfin le silence.

— Ton soleil ressemble un peu à mon ruisseau.

David ne répondit pas.

— Nous sommes comme Robinson dans son île; pas une baraque en vue, rien de rien.

David déploya la carte de Tom, mais elle ne marquait que la topographie des points les plus rapprochés du Sacramento; il n'y découvrait aucune trace de la maudite clairière.

— Nous sommes complétement égarés, dit-il avec un soupir.

— C'est bien la peine de venir en Californie, pour rester empêtrés dans ce sable comme de vieilles chaloupes au rebut. Qu'est-ce qu'on pensera de nous à Paris, quand on saura que nous avons fait naufrage dans un désert!

— Il s'agit bien de ça, répondit David impatienté.

— Merci, continua File-ton-Nœud; et ma tante Cadiche qui croit que nous pêchons des poissons d'or, car elle aura bien pensé, la brave femme, que du moment que j'étais dans les environs du pays de l'or, j'aurais poussé jusque-là; elle s'attend à me voir revenir avec des millions de milliasses pour lui acheter une robe neuve;

elle est propre la robe! Et le petit Filochard, celui qui avait des parents concierges, et qui faisait tant sa tête par rapport à sa famille, va-t-il se ficher de nous! il est capable de faire mettre la chose dans le journal. Gredin, va ! moi qui aurais eu tant de plaisir à l'humilier.

C'est ainsi que le romanesque File-ton-Nœud laissait exhaler sa douleur avec ses soupirs.

Le soleil déclinait derrière eux, et ils ne voyaient pas sans une secrète horreur que la nuit les surprendrait au milieu de la plaine.

Ils résolurent de se rapprocher du bois qui longeait la clairière sur la gauche.

Quand ils y furent parvenus, File-ton-Nœud harassé déclara qu'il ne pouvait aller plus loin, et il s'étendit au pied d'un arbre.

— Allons, mon garçon, encore un peu de courage, dit David.

— C'est fini, je ne démarre plus : d'ailleurs, j'ai une faim de dromadaire, et nous n'avons plus de pain : il faut guetter un second coq.

Il avait à peine achevé de parler qu'un grognement saccadé sortit du fourré.

— Oh ! oh ! s'écria File-ton-Nœud, en se levant tout-à-coup, j'entends le chant harmonieux d'un porc.

— C'est un sanglier, dit David.

— Porc ou sanglier, sa voix enrouée me va à l'âme En chasse !

Les deux amis armèrent leurs fusils.

Ils suivirent la lisière du bois, prêts à faire feu.

— Attention ! disait File-ton-Nœud.

Le grognement retentit encore, mais plus éloigné ; il semblait s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt.

— Ah ! le gredin ! il bat en retraite ! s'écria File-ton-Nœud. Poursuivons-le.

Ils pénétrèrent dans le fourré, écartant avec leurs mains les branches touffues.

— Quel dîner nous allons faire ! pensait File-ton-Nœud, et déjà il rôtissait le porc en imagination.

Le grognement retentissait, tantôt à droite, tantôt à gauche; puis il se rapprochait et s'éloignait soudain.

Ils firent ainsi un mille à travers les broussailles.

— Voilà une chasse ! disait File-ton-Nœud, une vraie chasse ! c'est bien autre chose que celle de la plaine Saint-Denis.

—Notre dîner s'est sauvé, dit David, je n'entends plus rien.

— Les branches remuent par ici, répondit File-ton-Nœud. En avant !

— Diable de sanglier, murmurait David qui avait peine à suivre son compagnon.

— Je te dis que c'est un porc.

— Je te dis que c'est un sanglier.

— Tu verras plutôt, tiens, la broussaille s'agite par là. Silence !

Mais le grognement se fit entendre d'un autre côté.

— On dirait que le gredin joue à cache-cache.

— Il se moque de nous, c'est sûr, dit File-ton-Nœud.

— En ce moment, dix grognements semblables à celui qu'ils avaient entendu retentirent à droite et à gauche.

— Il y a tout un troupeau de porcs, s'écria File-ton-Nœud. Quelle noce !

Les broussailles s'agitèrent en plusieurs endroits. Nos deux chasseurs retenaient leur respiration.

— En joue ! dit David, et les deux coups de feu retentirent en même temps.

Tout-à-coup, des êtres hideux qui semblaient sortir de terre leur arrachèrent leurs fusils au moment où ils s'attendaient le moins à cette attaque, et leur lièrent les mains avec une corde à nœuds coulants après les avoir terrassés.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde, les deux amis étaient au pouvoir d'une horde de sauvages ! Le grognement perfide qu'ils avaient suivi jusque-là n'était qu'un stratagème pour les faire tomber dans l'embuscade.

Le premier mouvement des prisonniers surpris à l'improviste avait été de se défendre ; mais, privés de l'exercice de leurs bras et environnés d'hommes armés de lances, de flèches et des deux fusils dont les sauvages s'étaient emparés, David et File-ton-Nœud jugèrent que toute tentative de résistance était inutile.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'écriait ce dernier, des

Parisiens, des citoyens français vaincus par des Iroquois !

Un sauvage qui paraissait être le chef de l'expédition articula quelques sons gutturaux, et on fit signe aux prisonniers qu'ils eussent à se mettre en marche.

— Dire qu'il y a encore des sauvages, murmurait Fileton-Nœud, qui est-ce qui aurait pensé ça ? C'est honteux pour la civilisation. Au fait, à quoi pourront-ils nous utiliser ? car je suis sûr qu'il n'y a pas moyen de se faire comprendre de ces Chinois-là. Et, se tournant vers le sauvage qui le tenait en laisse :

— Habla vuste el Castellano, senor ?

Mais le sauvage ne répondit pas.

Ayons recours à l'anglais, pensa-t-il.

— Do you speak english, sir?

Cette fois-ci, le sauvage fit entendre le grognement perfide.

— Vieux sans cœur, il se fiche de nous. J'y suis, ajouta-t-il, ils vont nous faire couver des œufs ; car il paraît que chez ces peuples barbares, c'est l'emploi qui est réservé aux civilisés. J'ai lu ça dans un roman de M. Eugène Sue... Il est joli l'emploi, une place de poule mouillée. Je vous en ferai des omelettes, et des soignées encore... Des citoyens français ! Nom de nom ! Qu'est-ce qu'on dira à Paris ?

Ils arrivèrent ainsi dans une vallée couverte d'une centaine de petites huttes ; on les conduisit devant un

sauvage, d'une taille gigantesque et d'une force colossale. Ce sauvage qui paraissait être le roi de la tribu, était borgne ; des plumes de toutes couleurs ornaient son chef redoutable, et des colliers de cocos, roulés autour de son cou, tombaient négligemment sur sa poitrine huileuse. Il tenait à la main un énorme casse-tête qu'il maniait comme une badine.

David et File-ton-Nœud ne se doutaient pas qu'ils allaient rencontrer dans ce roi terrible une ancienne connaissance.

POLYPHÈME Ier, ROI DES SAUVAGES.

La tribu des Peaux-Rouges, au pouvoir de laquelle les deux Parisiens étaient tombés, dépendait de la grande horde des Apachès et en formait la partie la plus sauvage et la plus cruelle.

Campés au nord du haut Mexique, sur le Rio-Gila et le Rio-Colorado, les Apachès sont depuis longtemps la terreur des Mexicains. Que de fois les villes frontières d'Alamosa et de Chihuahua ont vu ces bandes de cavaliers sauvages, montés à cru sur les chevaux des savanes rocheuses, s'abattre dans leurs environs comme une nuée d'oiseaux de proie!

Alors, malheur au muletier attardé, malheur au laboureur matinal, malheur au mineur qui revient des mines d'argent, aux vendeuses de fruits et de volaille qui se rendent au marché. L'assassinat, le pillage désolent la contrée. Les caravanes retardent leur départ, les communications commerciales sont suspendues : on ferme les portes des villes ; les jeunes gens s'arment et ne se hasardent à faire des battues qu'en troupes nombreuses, trop heureux quand, au retour de leurs expéditions, ils ne retrouvent pas quelques-uns des leurs, victimes d'une embuscade, la tête scalpée et pendus aux *higueras*, arbres gigantesques aux feuilles lustrées qui bordent les chemins. Une fois leurs ceintures de peaux ornées de chevelures et leurs chevaux chargés de butin, ces espèces de centaures retournent dans leurs savanes, comme ils sont venus, ventre à terre, ne prenant, au lever et au coucher du soleil, que quelques heures de repos et faisant souvent trois ou quatre cents lieues en moins de dix jours.

Plus on s'avance au nord du Rio-Gila, plus les tribus de cette horde ont les traits hideux et les habitudes sanguinaires. Par exception avec la généralité de la race des Peaux-Rouges, il y a même sur l'extrême lisière de la Californie, non loin des montagnes Rocheuses, des groupes d'Apachès cannibales, qui sont tatoués et peints à la manière des sauvages de la mer du Sud, ce qui fait penser qu'ils tirent de là leur origine.

C'est au milieu d'une de ces tribus féroces que David et File-ton-Nœud étaient tombés.

Pendant le court trajet qu'ils avaient fait de la clairière jusqu'à l'endroit où étaient dressées les huttes, ils avaient eu le temps de se livrer à une multitude de réflexions et d'observations peu rassurantes.

Les armes des sauvages avaient attiré particulièrement leur attention.

Le dard des flèches était en acier trempé, la lame des lances, large et tranchánte, les faisait ressembler plutôt aux hallebardes des suisses qu'aux javelots ordinaires des Peaux-Rouges, leurs casse-têtes se dressaient armés de larges bandes de fer poli. Enfin, leur attirail de guerre annonçait qu'il existait dans cette tribu des procédés avancés dans l'art du forgeron. Ces êtres hideux n'en étaient que plus redoutables. La plupart portaient à leur ceinturon, à côté du couteau à scalper, des chevelures humaines, horribles dépouilles qui auraient inspiré aux plus braves la terreur et le dégoût. Leurs visages maigres et osseux, leurs dents blanches et effilées qu'ils frappaient de temps en temps les unes contre les autres en poussant des cris rauques et avec des grimaces démoniaques, tout cela n'annonçait pas chez cette peuplade, comme File-ton-Nœud le fit observer à son ami, des sentiments d'hospitalité fraternelle ; aussi commençait-il à regretter le séjour du placer de John Marshall.

Parvenus au village des Peaux-Rouges, les deux Pari-

siens sentirent redoubler l'horreur qu'ils éprouvaient quand ils se virent entraînés aux pieds du chef de la tribu, de ce colosse terrible que nous avons dépeint, monté sur un tertre et armé d'un énorme casse-tête, qu'à la vue des étrangers il fit rouler dans l'espace d'un air menaçant et avec des hurlements abominables.

Mais quels ne furent pas le saisissement, la stupéfaction, le délire de joie des deux amis, quand la bouche du géant, s'ouvrant comme une caverne, fit retentir dans une langue, et avec un accent bien connu, des paroles dont la tendresse formait un contraste touchant et grotesque avec les contorsions de cannibale de celui qui les proférait.

— Ah ! mes bons amis ! Troun de l'air ! chers petits Parisiens, criait le colosse avec un grasseyement marseillais prononcé, en se déhanchant comme un possédé, et en frappant l'air de son casse-tête avec l'expression de la plus grande fureur. C'est vous... c'est lui... J'étouffe !.. Quelle joie !... Je pleure comme un veau... Que je voudrais vous serrer dans mes bras.

Et en prononçant ces paroles amicales, le géant, l'œil étincelant, le poil hérissé, faisait mine de s'élancer comme une hyène sur les deux Parisiens en ouvrant ses mâchoires jusqu'aux oreilles, au grand applaudissement des Peaux-Rouges qui frappèrent sur leurs armes en signe de satisfaction.

— Nom de nom ! en voilà une accolade ! dit ile-ton-

Nœud en baissant involontairement la tête sous les moulinets du chef des Peaux-Rouges en qui il reconnaissait un vieil ami, absent depuis plus de deux années de Paris, mais dont il ne pouvait s'expliquer ni la présence parmi les sauvages ni la haute dignité dont il paraissait revêtu.

— C'est bien lui pourtant ! c'est le forgeron provençal !

— Polyphème ?

— Regarde son œil ! quelle satanée parade joue-t-il là? est-ce qu'il va nous assommer ?

Le géant, en effet, continuait ses contorsions et ses moulinets en affectant des poses, des froncements de sourcils et des éclats de voix de plus en plus redoutables, pendant que sa bouche contractée par une colère factice exprimait son contentement intérieur par des paroles de plus en plus douces.

— Ah ! mes chérubins !... mon petit File-ton-Nœud ! que la joie fait de bien ! Et les amis ? et la tante Cadiche ?

— Elle marronne toujours, hasarda File-ton-Nœud tout en évitant le casse-tête qui ne discontinuait pas de rouler en sifflant sur son front.

— Mais auras-tu bientôt fini tous ces moulinets ?

— C'est la danse du sacrifice ! c'est ce qui vous sauve !... je prends possession des prisonniers comme chef de tribu... Vous saurez tout ! mais cachons notre

joie ! et pour te désennuyer, écoute là-bas hurler Calicot... qui te flaire... ce bon chien que tu m'as donné.

File-ton-Nœud leva la tête et aperçut en effet dans le lointain, près d'une hutte plus grande que les autres, un boule-dogue attaché à un pieu et qui faisait d'incroyables efforts pour briser sa chaîne.

— C'est lui ! c'est Calicot ! s'écria File-ton-Nœud ; et, oubliant la pantomime féroce de Polyphème et son casse-tête, il se mit à siffler son chien.

— Pas de bêtises, mon petit ! cria d'une voix de tonnerre le chef des Peaux-Rouges, auquel nous rendrons désormais son vrai nom de Polyphème. Puis, redoublant de convulsions et de pirouettes : J'exécute la danse du festin, du festin qui suit les huit jours du grand jeûne ! Ces brigands de sauvages doivent attendre jusqu'au point du jour, mais ils ont le ventre creux ! Il s'agit pour le quart-d'heure d'empêcher que vous ne soyez mangés.

— Mangés ! dit File-ton-Nœud.

— Mangés ? répéta David.

— A plat ventre, et plus vite que ça ! Feignez la terreur ! implorez-moi en tremblant ! s'écria Polyphème qui continuait sa danse infernale en rapprochant de plus en plus les courbes que traçait dans l'air son casse-tête du front des deux captifs.

David s'était à peine incliné, mais File-ton-Nœud, prompt à entrer dans une situation et à saisir la réplique, se roulait déjà sur la poussière, et imprimant à tout son

corps un tremblement convulsif ; il joignit les mains, et, faisant claquer ses dents, il s'écria d'un ton suppliant et avec des signes de la plus grande consternation :

— Gredin de Polyphème ! V'là le régal que tu offres à tes hôtes ? Tyran de cyclope ! Vieil aristo ! C'est quand il n'y a plus de rois que tu te fais monarque !

— Qu'est-ce qu'il chante?... Il n'y a plus de rois?...

— La France est en république ! dit David.

— Nous sommes tous républicains ! Toi aussi, malgré ton diadème de plumes de cacatoës !

— Vont-ils m'en conter !... Mais ne bougez pas ! c'est le moment du scalp. Ce n'est qu'une frime ! ça ne fait pas de mal ; et Polyphème, hurlant et dansant toujours, tirait de sa gaîne et brandissait en l'air un couteau à scaper.

— Une frime ! Qu'est-ce qu'il entend par là ? dit File-ton-Nœud.

Polyphème venait de tracer sur leurs têtes, mais sans les toucher, l'horrible tonsure des Peaux-Rouges ; et il acheva sa pantomime infernale par un trépignement de pieds, des renversements de tête et des grincements de dents qui firent courir sur tout le corps de File-ton-Nœud une sueur froide, bien que Polyphème, pendant ces dernières convulsions cadencées, ajoutât : Je vous sauverai ! mes bons amis ! on va vous saisir... laissez-vous faire... vous portez sur vous votre salut. Et si tu as un bout de chique, File-ton-Nœud, laisse-le tomber ! il y a

plus de deux ans que je n'ai mis du tabac sous ma dent !

Cette dernière partie du dialogue avait été articulée par Polyphème avec des éclats de voix formidables et des gestes de plus en plus menaçants. David qui, plus d'une fois pendant cette scène, avait été tenté de rire, se sentit lui-même un moment troublé en voyant avec quelle vérité son vieil ami Polyphème, la peau huilée, affublé de plumes et d'oripeaux, exprimait l'extase d'une ivresse de cannibale. Le malaise des deux amis s'accrut quand ils virent Polyphème disparaître en courant, et à sa danse succéder les cris et les contorsions de tous les guerriers de la tribu.

Tous s'ébranlèrent confusément en brandissant leurs armes, et enfermèrent les captifs dans un cercle de plus en plus étroit, en tournant autour d'eux avec une telle rapidité que le vertige saisit les deux Parisiens.

Ils ne virent plus rien. Ils se sentirent enlevés de terre et emportés rapidement. Quand ils revinrent à eux, ils étaient dans une hutte, dont la porte massive venait de se refermer bruyamment en les privant de toute lumière, et ils entendaient à l'extérieur grincer dans leurs gonds deux verrous, qui leur rappelaient d'une manière peu agréable la présence, au milieu des Peaux-Rouges, de leur ancien ami le forgeron.

———

LA HUTTE.

Quand ils se sentirent enfermés dans la hutte étroite où les avaient déposés les Peaux-Rouges, privés de toute lumière, menacés d'une mort prochaine, et n'ayant d'autre chance de salut que la promesse énigmatique de leur ami le forgeron, le premier soin des deux Parisiens fut de se rapprocher l'un de l'autre.

File-ton-Nœud rompit le premier le silence.

— Quelle aventure! dit-il. Si nous n'avions pas rencontré le Marseillais, nous ne serions pas à la noce! Mais qui aurait pu jamais penser ça! Retrouver Calicot et Polyphème dans le pays des Iroquois! et dans quel état! lui qu'on appelait *le Pacifique!* Quelles contorsions! quelle danse de Saint-Guy!... J'en ai le tremblement rien que d'y penser.

— Il faut hurler avec les loups! c'est ce qui lui donnera le pouvoir de nous sauver...

— S'il nous sauve. Je ne suis pas encore trop rassuré. Tout roi qu'il est, il n'a pas l'air d'un maître chez lui. As-tu vu comme ces gredins de sauvages ont des dents pointues? Quels crocs! Et ces têtes de morts clouées aux arbres! Tas de brigands! C'est ça la Cali-

fornie ? Ça n'est pas possible ! Nous en sommes à dix millions de lieues !

— Espérons, dit David.

— Non ! répondit File-ton-Nœud qui se rongeait les poings de colère, il n'y a que moi pour avoir des chances pareilles ; on vient en Californie s'enrichir , on y est, il n'y a pas à dire, on foule le sol californien, et, au lieu de ramasser de l'or à la pelle, comme le dernier des derniers du pays peut le faire, on sert de beefteaks à des canailles de Peaux-Rouges : voilà qui est humiliant !

— Allons, dit David, ça ne sert à rien de s'agiter, calme-toi.

— Je ne veux pas me calmer, nom de nom ! continua File-ton-Nœud en donnant des coups de pied contre la porte de la hutte. Oui, je veux être mangé tout de suite, j'aime mieux ça que de passer pour un oison ! Dire que nous touchions à la toison d'or, et qu'au point du jour, c'est peut-être nous qui serons plumés et dorés... à petit feu... comme de vrais dindons que nous sommes, pendant qu'ils s'imaginent, au faubourg du Temple, que nous roulons sur des lingots. Comme ils se ficheront de nous, et que ça sera bien fait.

— Attendons Polyphème ! Il l'a dit... avant le jour... il nous tirera de là.

— Polyphème ! c'est un gueux !... un tyran qui s'est abruti au milieu des sauvages ! J'ai vu ça tout de suite : c'est un rien de rien ! Voilà mon opinion.

Et File-ton-Nœud, qui se sentait froissé surtout dans sa vanité de faubourien, se démenait en tous sens en proie à une agitation fébrile.

Les deux amis restèrent ainsi pendant plusieurs heures dans la plus cruelle anxiété.

— Tu vois bien qu'il ne vient pas ton Polyphème de malheur, s'écriait File-ton-Nœud ; j'avais raison de dire que ce n'était qu'un pas grand'chose : la nuit se passe ! le carême de ces orangs-outangs tire à sa fin.

— J'entends des pas, dit David.

File-ton-Nœud prêta l'oreille.

— Oui, on vient, s'écria-t-il, en reprenant toute sa gaîté. Allons, mettons que je n'ai rien dit. Polyphème est un bon enfant, il tient parole !

Un bruit de ferraille se fit entendre ; on tirait les verrous. Les deux amis s'avancèrent vers l'entrée, prêts à se jeter dans les bras de leur sauveur. Mais quand la porte s'ouvrit, à la place de Polyphème, ils aperçurent, éclairées par la lueur noirâtre de branches de cèdre enflammées, quatre figures de Peaux-Rouges.

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire ? murmura File-ton-Nœud.

— Nous verrons bien ! répondit David. La résistance est impossible. Tâche de te contenir.

Les quatre sauvages se mirent à entonner des chants funèbres. Leurs yeux brillaient d'un éclat sinistre. La contraction des muscles de leurs visages, donnait un ca-

ractère d'horrible convoitise à la mélopée traînarde et rauque qui sortait de leurs gosiers affamés.

Après cette espèce de *requiem* anticipé, les sauvages s'approchèrent des prisonniers et tâtèrent avec un sourire de satisfaction les parties charnues de leurs corps ; puis ils se mirent en devoir de les dépouiller.

— Adieu, mon pauvre David ! dit tristement File-ton-Nœud. Polyphème est une canaille ! c'est mon dernier mot.

Les Peaux-Rouges leur enlevèrent successivement ce qu'ils avaient dans leurs poches, leurs couteaux, leur argent, la boîte d'allumettes chimiques; mais à la vue de ces objets, leur figure si expressive n'indiquait que le désappointement. Tout-à-coup, un sauvage aperçut la gourde que File-ton-Nœud portait en sautoir ; il s'en empara, la flaira et l'agita pour savoir si elle était pleine. Comme les deux amis n'avaient avalé chacun qu'une gorgée d'eau-de-vie, elle en contenait encore une certaine quantité. Les quatre sauvages s'en étant assurés poussèrent des cris de joie et sortirent de la hutte en se livrant à mille contorsions grotesques.

— Le sacrifice est différé, dit David.

— Ouf ! encore une alerte de ce numéro-là, et je bats la breloque, dit File-ton-Nœud.

— Polyphème a promis de venir, il viendra !

— Polyphème ! ah ! je voudrais le voir. Je voudrais le tenir... vieux brigand de cyclope !

— De quoi, de quoi? on se fâche! on marronne! on fait de l'opposition dans mes états!... dit une voix bien connue. Et Polyphème se montra à l'entrée de la hutte, non plus en chef de tribu, avec ses colliers de noix de cocos et son diadème de plumes de perroquet, mais la tête et la poitrine nues, avec son grand tablier de cuir dont le ceinturon était armé d'un marteau, d'une pince, d'une scie à manche, d'une lime et d'un sac à clous, enfin dans l'attirail complet du forgeron, et tenant dans ses puissantes mains les deux fusils, les couteaux et tous les menus objets qui venaient d'être ravis aux deux Parisiens.

Le lecteur se figurera sans peine la joie des captifs. Ils se jetèrent silencieusement dans les bras du Marseillais, et File-ton-Nœud put enfin se laisser aller à son épanchement de tendresse pour Calicot, qui venait d'entrer dans la hutte et qui l'embrassait, le léchait et lui témoignait, par l'agitation de sa queue, tout le plaisir qu'il éprouvait à retrouver son ancien maître.

— Mes bons amis, mes chers camarades, leur disait Polyphème en leur serrant la main, j'espère bien que vous ne m'en voulez pas de la scène de tantôt. C'est la frime... le tremblement obligé... Si j'avais bronché, c'en était fait de vous et de moi. Ah! les gueux!... ils m'en ont fait avaler des couleuvres!... Il fallait bien dissimuler... attendre une occasion!... Maintenant ils peuvent courir après le forgeron!...

— Tu pars avec nous? A la bonne heure! s'écria File-ton-Nœud. Je retrouve mon vieux Polyphème.

— Eh bien! détalons! dit David.

— Un instant, interrompit le Marseillais, qui regardait de temps en temps par la porte entrebâillée, il n'est pas l'heure encore.

— Tu dois connaître le pays, dit File-ton-Nœud; tu nous indiqueras le chemin. Le chemin du Sacramento! car c'est là où nous voulons aller à l'effet de nous régaler d'une petite friture de goujons d'or.

— De quelle friture veux-tu parler? dit tranquillement Polyphème qui observait toujours l'extérieur de la hutte. Il n'y a pas dans toute la contrée de rivière où l'on pêche des goujons.

— Le Sacramento!... Tu ne connais pas le Sacramento, et tu es à côté! Une rivière sacrée, mon vieux, un fleuve béni du ciel où l'or se ramasse avec le creux de la main. C'est une découverte qu'on vient de faire.

— De l'or! des paillettes d'or?

— Oui! On accourt déjà de tous les pays pour ça; on fait des fortunes de banquier en trois jours. C'est là où nous voulons nous rendre.

— Bon! dit Polyphème en se grattant le front; c'est la rivière où les Peaux-Rouges vont chercher la parure de leurs femmes. Je puis vous y conduire.

— Tu y a été?

— Non.

— Mais tu sais où c'est ?

— Je n'en sais rien.

— Et comment trouveras-tu le chemin ?..

— Ah ! voilà !... Il y a un moyen, un moyen sûr d'y arriver, vu la saison... S'il est de votre goût... on l'emploiera... Répondez-moi d'abord : Avez-vous remarqué quelque chose en traversant la clairière ?

— Rien.

— Rien, dit File-ton-Nœud.

— Diable ! murmura Polyphème, l'été approche pourtant ! Comment, vous n'avez pas vu près de vous ou dans le lointain des bandes d'animaux...

— Attends ! dit File-ton-Nœud qui suivait l'œil inquiet, bouche béante et sans comprendre les raisonnements du forgeron... oui... j'ai distingué à perte de vue des troupes de volatiles qui rasaient le sol !... c'étaient des corbeaux.

— Eh bien ! si le cœur vous en dit... nous pouvons parvenir au fleuve d'or.

— En ballon, tiré par des corbeaux ! en guise de colombes !

— Nous recauserons de cela, dit Polyphème qui se tenait toujours près de la porte, l'œil et l'oreille au guet : Enfin voilà les grands juges du royaume, *Courre-Toujours* et *Petit-Buffle* sur le dos ! *Étoile-qui-Scintille*, n'y voit plus que d'un œil et *Pieds-Percés* ne peut plus marcher ! Gueux de pochards ! j'avais trouvé bien des ma-

manigances pour filer ! mais l'âme du complot me manquait ! quand j'ai vu la gourde, j'ai dit l'heure de la délivrance a sonné. Ils ronflent comme des tuyaux d'orgues !... vite ! les fusils en bandoulière ! pas de bruit !... Calicot, le nez au vent ! et filons !

Les trois amis sortirent de la hutte à pas de loup. Le boule-dogue, qui semblait deviner leurs pensées, les précédait en retenant son souffle et trottinant avec précaution. Les huttes étaient silencieuses ; on n'entendait d'autre bruit que le frémissement de la brise dans les hautes herbes, déjà desséchées, qui garnissaient tout le plateau calcaire sur lequel était situé le village des Peaux-Rouges.

En franchissant la palissade qui protégeait la tribu contre une surprise de l'extérieur, Polyphème dit à ses amis : — Nous avons encore deux heures de nuit ; mais la lune brille, il faut se presser ! Emboîtez le pas derrière moi.

— Qu'est-ce que tu crains maintenant ; ils ne pourraient pas retrouver nos traces !

— Ils ont plus de nez que Calicot !... et ils voient la nuit comme des chats-huants. Si l'un d'eux donnait l'alarme !...

Il achevait à peine ces mots qu'un cri perçant se fit entendre derrière eux.

David se retourna vivement, et File-ton-Nœud arma son fusil.

— Pas de ça, dit Polyphème en étouffant sa voix. Tournons ce rocher au pas de course, et gagnons le marais, ou nous sommes perdus.

L'INCENDIE.

Le cri perçant qui avait retenti dans la solitude comme le son du beffroi avait glacé d'horreur les trois amis. Polyphéme prêta l'oreille en se dirigeant vers les marais.

— C'est Courre-Toujours qui ne s'est pas endormi, dit-il, je reconnais son cri de guerre ; il a vu la hutte vide. Dans un instant toute la tribu sera à nos trousses. Ici, Calicot ; attention, mon vieux... au rocher Blanc... de la voix... de la voix... à pleine gueule, et ventre à terre dans la grande clairière.

— Comment veux-tu qu'il comprenne tout ça ? demanda File-ton-Nœud.

— Il me comprend, puisqu'il est parti.

— Tu en as donc fait un chien savant ?

— Je lui ai fait répéter deux cents fois un manége que j'avais imaginé pour mon évasion et qui va nous servir à dépister les Peaux-Rouges... mais pressons le pas et taisons-nous.

Les trois amis suivaient une direction opposée à celle que venait de prendre Calicot. En quelques minutes, ils furent près d'un immense marais qui s'étendait devant eux et derrière eux. Ce marais situé du côté opposé à celui par lequel étaient arrivés les deux Parisiens, était coupé au milieu par une espèce de chaussée naturelle, qui aboutissait à la plate-forme sur laquelle était construit le village des Peaux-Rouges. Sa position avait été admirablement choisie en cas d'attaque, car de ce côté le village n'était abordable que par l'étroite chaussée, que dix hommes pouvaient défendre contre toute une tribu.

Cet immense marais était entouré de toutes parts de collines calcaires, semées d'herbes sèches, et d'arbres rabougris brûlés par le soleil; dans le bas-fond, seulement, se dressait une végétation compacte et plus verte, qui formait un contraste frappant avec cette nature aride et calcinée.

Calicot, par ses aboiements réitérés, avait attiré vers le rocher Blanc la tribu des Peaux-Rouges qui poussaient d'horribles rugissements. Tous ces êtres hideux, excités par la crainte de voir leur proie leur échapper, s'étaient précipités du côté où se faisaient entendre les aboiements du chien, persuadés qu'il était lui-même sur la piste des fugitifs.

— Ils donnent en plein dans le traquenard, dit Polyphème, le manége a complétement réussi; et déjà il se

disposait, suivi de ses compagnons, à couper horizontalement la plate-forme, en laissant à sa droite les huttes abandonnées, pendant que les Peaux-Rouges se répandaient à gauche dans la direction du rocher Blanc, lorsqu'ils entendirent les aboiements de Calicot se rapprocher de leur côté.

— Perdus ! s'écria Polyphème ; Calicot a oublié sa leçon.

En effet, soit que la joie de revoir File-ton-Nœud eût troublé la mémoire de Calicot, soit qu'il fût ahuri par les cris des Peaux-Rouges, au lieu de se jeter dans le fourré en courant vers la clairière, il se dirigea en aboyant vers le marais.

Polyphème fit entendre un épouvantable juron ; puis reprenant aussitôt son sang-froid.

— Vite dans le marais, s'écria-t-il, l'eau est le seul chemin qui ne laisse pas de trace.

Et ils traversèrent le marais à gué, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Calicot les avait rejoints.

Quand ils furent arrivés à l'autre bord et qu'ils se furent cachés dans les herbes, les sauvages arrivèrent en flairant les traces sur la rive qu'ils avaient quittée.

— Maintenant, dit Polyphème, un dernier moyen qui mettra en défaut le flaire de ces gredins-là. Le feu aux herbes, le feu partout !

Et prenant chacun une allumette, ils mirent le feu aux

herbes sèches qui s'enflammèrent aussitôt, en vomissant des tourbillons de fumée ; le vent, propageant l'incendie, la lame de flamme s'élança dans toutes les directions comme une traînée de salpêtre. En un instant, toute la colline fut en feu.

Puis les trois amis, suivant le marais dans la direction de la chaussée, la traversèrent en courant et parvinrent aux huttes.

Là encore, ils semèrent partout l'incendie et la destruction.

C'eût été un spectacle terrible que de voir ces trois hommes armés de branches enflammées, mettant le feu aux buissons, aux ajoncs, qui pétillaient comme du bois mort ; aux huttes construites avec des branchages résineux, et qui flambaient comme des torches ; de tous les côtés, la flamme s'élançait avec des sifflements horribles et courait de hutte en hutte, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, poussée par un vent d'ouest : ce n'était plus seulement la pensée d'échapper à leurs ennemis qui semblait les faire agir, c'était de la fureur, de la rage ; ils ne se voyaient plus qu'à travers les flammes comme trois ombres infernales ; ils lançaient à droite et à gauche des débris de branches incendiées, comme s'ils eussent craint qu'un seul brin d'herbe n'échappât à la destruction générale ; et ils ne s'apercevaient pas que le feu avait gagné jusqu'au fourré qui devait être leur chemin de retraite.

— Assez, dit enfin Polyphème ; les Peaux-Rouges ne

sont plus à craindre ; mais il nous reste un autre ennemi à combattre, et ce n'est pas le moins terrible.

— Lequel ? demanda File-ton-Nœud tout entier à l'ivresse de l'incendie.

— Le feu ! ne vois-tu pas que d'ici à quelques minutes le fourré va flamber comme une allumette ! le vent souffle à droite, s'écriait-il ; prenons à gauche, c'est par là que l'embrasement est le moins à craindre.

Les trois amis s'élancèrent à travers les flammes dans la direction indiquée par Polyphème, et se jetèrent dans la partie du fourré qui n'était pas encore la proie de l'incendie.

— A présent, si nous ne voulons pas être brûlés ou étouffés par la fumée, courons jusqu'à demain sans reprendre haleine.

Ils prirent leurs jambes à leur cou, gravissant les rochers à la course, franchissant les ravins comme une troupe d'élans, se heurtant, tombant, se relevant, et courant toujours sans prendre le temps de tourner la tête ; ils entendaient à quelques pas le craquement des lianes et des hautes herbes pendant que la flamme léchait, en grimpant, les pins et les grands arbres qui faisaient entendre de temps en temps d'effrayantes détonations. Les branches pétillaient comme de la résine, et le vent apportait jusqu'à leur visage des bouffées de fumée noirâtre qui les aveuglaient ; les oiseaux de proie tourbillonnaient dans l'air, effarouchés et poussant des cris sinistres ; les

fugitifs entendaient les rugissements des bêtes fauves qui fuyaient, chassées de leurs repaires devant la flamme sans cesse envahissante. Ils allaient, ils allaient, toujours poursuivis par cet ennemi indomptable, qui lançait quelquefois jusque sur eux une de ses lames enflammées, le danger doublait leurs forces; haletants, épuisés, ils reprenaient, dans le sentiment de la conservation une ardeur nouvelle, et ils parvinrent ainsi avant le point du jour au sommet d'un mamelon pierreux et désert qui semblait un immense rocher isolé au milieu de la forêt; ils s'arrêtèrent essoufflés pour reprendre haleine, et de là ils purent contempler dans toute son horreur l'affreux spectacle qui s'offrait à leur vue.

Toute la partie du plateau où était situé le village des Peaux-Rouges, ainsi que les collines qui environnaient le marais n'étaient plus qu'un immense brasier qui apparaissait de loin comme un lac de feu; les pins, les cèdres, les cyprès, tordus par la flamme, se balançaient dans l'air et tombaient engloutis dans la lave, le vent balayait dans les airs des nuages d'étincelles qui allaient semer ailleurs l'incendie et la mort; ce gigantesque bûcher où les arbres s'amoncelaient sur les arbres, et sur lequel la flamme serpentait comme une fusée, projetait sur une étendue de plusieurs milles une lueur rouge qui donnait aux objets une teinte de sang : on eût dit d'un de ces pays maudits dont parle la Bible, et dévastés par le feu du ciel.

Mais un spectacle des plus étrange encore frappa les

trois amis; du point culminant où ils étaient placés, leurs regards embrassaient toute l'étendue du pays qu'ils venaient d'abandonner; ils virent à la lueur de cette effrayante illumination, dont chaque arbre était une torche, des points noirs se détacher sur le fond rouge du marais.. Ces points étaient mobiles, et apparaissaient dans le lointain comme une fourmilière d'êtres humains.

— Vois-tu ces points noirs là-bas? dit Polyphème en étendant sa main dans la direction des marais.

— Ce sont des canards! s'écria File-ton-Nœud.

— Ce sont nos ennemis, dit Polyphème; ils sont pris dans un cercle de feu.

En effet, les malheureux sauvages, refoulés de tous les côtés par l'incendie, n'avaient trouvé pour dernier refuge que les eaux du marais, et ils assistaient, impuissants et en proie à toutes les convulsions de la rage et du désespoir, à cette scène de ruine et de mort.

Le forgeron et David contemplaient leurs ennemis avec un sentiment de compassion; quant à File-ton-Nœud qui était toujours poursuivi par le souvenir des dents pointues des cannibales, il s'écria :

— Ah! les Sybarites! ils vont prendre un bain chaud.

— Assez, dit Polyphème, ils ne sont plus à craindre, ayons pour eux la pitié qu'on ne refuserait pas à des brutes. Puis il ajouta avec une certaine mélancolie :

— Dire qu'il a fallu faire tant de ruines pour sauver la vie de trois hommes!

Les trois amis assistèrent jusqu'au jour à ce spectacle à la fois terrible et grandiose, puis ils se remirent en marche.

DANS LA CLAIRIÈRE.

Ils marchèrent pendant une grande partie de la journée, sans quitter le fourré pour être à l'abri des rayons du soleil; et vers deux heures à peu près ils parvinrent à un endroit où la clairière s'élargissait et où diverses sources tombaient en cascades des rochers.

— Oh! oh! dit File-ton-Nœud, il faut que nous ayons crânement joué des jambes; je n'aperçois même plus la montagne par laquelle David et moi nous sommes descendus dans ce maudit désert.

En effet, ils avaient devant eux et derrière eux une immense plaine couverte d'un tapis de verdure composé de mousses et de gazons émaillés de fleurs, et coupés çà et là par des bouquets d'arbres séculaires.

— Nous en sortirons si nous voulons, répondit Polyphème; mais d'abord reposons-nous.

— Nous venons de te raconter notre histoire en mar-

chant, dit File-ton-Nœud, c'est à toi à nous raconter la tienne.

— Ça va, mes enfants, répondit le Marseillais, et ça ne sera pas long.

Ils s'étendirent à l'ombre de mélèzes gigantesques, et Polyphème commença son récit :

— Vous savez comment j'ai quitté Paris, il y a de ça bientôt quatre ans : je partis pour la Belgique ; j'allais travailler à une grande fabrique d'Anvers ; les amis me firent la conduite jusqu'à Chantilly. Au moment de nous séparer, nous avions le cœur gros : quand on se quitte, on ne sait pas si on se reverra ; cette idée-là vous chagrine. Pour lors, ce brave garçon de File-ton-Nœud me dit : — Tu ne peux pas t'en aller comme ça tout seul ! emmène Calicot, il te tiendra compagnie. On trinqua une dernière fois, on s'embrassa, et j'emmenai Calicot.

Le pauvre animal était bien triste les premiers jours : le long de la route, il se retournait à chaque instant, comme s'il pouvait apercevoir encore son ancien maître ; il hurlait, il se lamentait, et je me disais, moi : Voilà une bête que File-ton-Nœud a bien tourmentée quelquefois quand il lui attachait des poëles à frire au bout de la queue ; mais c'est égal, elle a oublié ses farces, et elle ne se souvient que de ses caresses ; elle est reconnaissante du morceau de pain qu'ils partageaient ensemble. Pourquoi faut-il que les hommes ne tiennent pas un peu du chien sous ce rapport-là !

Je ne restai à Anvers qu'un petit bout de temps ; faut vous dire que je n'étais pas content de tout ce qui se passait par là-bas. Toujours la même rengaine ! Les uns qui flânent toute la sainte journée les mains dans leurs poches, sans songer que chacun a sa tâche en ce monde, et que si le bon Dieu nous a donné à tous deux bras, c'est pour nous en servir ; les autres, des casse-cous, des cerveaux brûlés qui veulent chauffer la machine à triple vitesse, au risque de la faire sauter. Ça n'est pas ça, que je me disais : tout le monde s'en veut, tout le monde se regarde de travers, et pourtant on est tous frères; si on voulait s'entendre, tout serait bientôt dit, ça n'est pas bien malin ! Et quand je leur parlais comme ça, ce n'était pas pour nous ; nous autres, nous avons de bonnes poignes, et pour peu que l'ouvrage donne, on trouve toujours moyen de se retourner.

Mais je pensais à ces pauvres enfants qui meurent de froid au coin des rues, chères créatures du bon Dieu qu'il serait si facile de réchauffer, et dont on ferait des hommes solides ou des femmes honnêtes. Je pensais à ces pauvres vieux abandonnés, et qui ne peuvent remuer ni pieds ni pattes, tout ça me fendait le cœur, et je me disais : Misère du bon Dieu ! il y a pourtant de braves gens dans le monde ! Et ce n'est pas les savants qui manquent ni le blé non plus ! Un peu d'instruction pour ceux-ci, un peu de pain pour ceux-là, des soins et de l'amour à ceux qui n'ont pas encore la force, des secours et de l'amitié à

ceux qui ne l'ont plus ! Ça ne serait pas encore le paradis, mais on boulotterait... Passons. Il y avait donc au chantier un tas de ravageurs, des brandons finis ; ils me dirent un jour : Demain, on se réunit au petit village de Risquons-Tout.

— Pourquoi faire ? que je leur dis

— Tu le sauras.

Je vas au rendez-vous, n'augurant rien de bon. Là, on parle de cogner par-ci, de cogner par-là, et de mettre tout les jambes en l'air.

— Qu'est-ce que tu en penses ? qu'il me disent.

— Ça n'est pas ça : vous voulez faire avaler aux gens des dragées de plomb qui ne réjouissent personne ; un vieux moyen qui ne prendra plus. Votre association de coups de fusils ne me va pas.

— Tu n'es qu'un mérinos, qu'ils me répondent.

— Va pour mouton, j'aime mieux être tondu que tondeur.

Tout ça, c'est donc pour vous dire que ça n'allait pas à mon idée ; je vivais seul, tout seul avec Calicot. Oh ! celui-là, je n'avais pas besoin de lui en dire long, il me comprenait. S'il voyait dans la rue un petit enfant, assis au coin d'une borne et tremblant de froid, il remuait la queue comme un éventail, il tournait autour de lui, le léchait et le caressait. — Bon camarade, va !

Et le narrateur s'interrompit pour frapper amicale-

ment sur la tête de l'animal couché à ses pieds ; le chien se redressa, frotta son museau contre les mains de Polyphème, et se rendormit.

— Sur ces entrefaites, continua le Marseillais, une colonie d'émigrants belges se disposait à partir pour le Nouveau-Monde ; il s'agissait d'aller chercher sa vie dans les déserts, et de transformer en plaines fertiles des terres incultes, de peupler d'êtres humains des solitudes qui n'avaient connu jusque-là que le reptile et la bête fauve ; on me proposa d'en faire partie.

— Des reptiles ? dit File-ton-Nœud.

— Eh non, moutard ! de l'expédition.

Je m'embarquai. Au moment de lever l'ancre, je jetai un regard d'adieu à cette terre qui m'avait hébergé pendant trente ans. Adieu, que je lui disais en moi-même ; vieille mère nourrice, tous tes enfants ne peuvent pas encore vivre heureux suspendus à ta mamelle, je vais demander à une mère plus jeune cette nourriture dont tu as été quelquefois avare envers un pauvre travailleur, mais, en échange, je lui porte les dons que je tiens de toi, le travail et l'industrie. Adieu, les anciens, car je pensais aussi à vous, Polyphème ne vous oubliera pas dans sa nouvelle patrie ! Les dernières maisons avaient disparu, nous étions en pleine mer.

A bord, j'étais heureux : des masses d'enfants sur le pont, des hommes, des femmes, des outils, et puis les

espérances que chacun bâtissait. Ah ! la crâne vie que nous allons mener là-bas, que je pensais ; comme nous changerons la face de ce morceau de l'univers ; j'établirai le labourage et le pâturage, ces deux grands magasins de l'homme et de la bête ! Le sol palpitera sous le soc de mes charrues, car, selon la parole du grand Isaïe, un savant et un bien brave homme qui vivait autrefois, *je transformerai les fers de lance en socs de charrue ;* c'était mon idée. Nous nous aimerons tous comme d'honnêtes gens, me disais-je; et puisque je n'ai plus que Calicot au monde, je serai père de toute cette marmaille d'enfants, Calicot ne sera pas jaloux.

Nous arrivons à la Nouvelle-Orléans : là, nous ne nous amusons pas à entendre ce qui se dit ni à regarder ce qui passe, nous nous lançons en avant ; nous parcourons une étendue de pays inimaginable, nous traversons des forêts, nous arpentons des plaines, nous franchissons des montagnes ; mais nous n'allions pas vite par rapport aux jupons et aux moutards. Il y avait là des pauvres chérubins qui mangeaient de la fatigue comme des petits hommes ; j'en portais deux, trois sur mes épaules, j'aurais voulu les porter tous, pour leur éviter de la peine à ces petits anges, et je leur disais : Polyphème n'est pas beau, il n'a qu'un œil, mais il vous aime bien, il vous fera des petites charrues bien gentilles pour ne pas vous fatiguer quand nous serons arrivés où nous allons; et tout ça riait, gigotait et jouait à saute-mouton sur mon dos, que

c'était une bénédiction ! les mères me criaient : Vous allez vous tuer, monsieur Polyphème ! Ah bien oui ! me tuer, est-ce qu'une vieille bête de somme comme moi peut mourir à la peine? et je doublais la charge, nom d'un nom ! ça me faisait oublier la fatigue et trouver la route moins longue.

Quel pays, mes amis ! et comme Dieu est grand dans tout ce qu'il a fait ! des terres où les arbres fruitiers poussent comme des champignons ; des pâturages magnifiques, des oiseaux de toutes couleurs ! ah ! tout ça est bien beau, bien fertile, bien réjouissant à l'œil. Mais ça sera bien autre chose, que je pensais, quand la terre se sentira aidée par des mains vigoureuses ; ça me ravigotait le cœur rien que d'y songer, et je me voyais déjà à mon enclume, soufflant la forge, faisant jaillir les étincelles, et travaillant jour et nuit comme un vieux cyclope que je suis.

Après trois mois de marches, de fatigues et de tourments, nous voilà arrivés : aussitôt on dresse les tentes, on coupe le bois, on remue la terre, et j'établis une forge superbe ; oh ! mais une forge, comme il y en a peu, même dans les usines de par là-bas. Pour lors, je me mets à l'ouvrage, je souffle, je cogne, je bats le fer, que c'était un plaisir à me voir m'essouffler ; je fais une charrue à celui-ci, une charrue à celui-là ; je couvre la terre de charrues : c'était superbe.

Tout allait à merveille dans la colonie, la terre pre-

nait un aspect magnifique; la forêt vaincue faisait place à une plaine fertile; moi j'étais comme un poisson dans l'eau au milieu de ma petite famille de bambins; mais nous n'avions pas compté sur les Peaux-Rouges; et ces gredins-là étaient nos voisins: fichu voisinage! Figurez-vous que tantôt c'était une pioche qui disparaissait, tantôt une charrue; on avait beau faire bonne garde, rien n'y faisait: ces êtres-là sont malins comme des singes. Jusque-là, ça va encore; mais voilà qu'un jour un petit manque à l'appel; je ne peux pas vous dire le mal que ça m'a fait, les mères jetaient les hauts cris, les pères se désolaient, et moi, je pleurais comme une bête, parce que c'était précisément un pauvre enfant malingre et souffreteux que j'aimais encore plus que les autres à cause de sa faiblesse, et je ne pouvais me faire à l'idée qu'il avait servi de pâture à ces oiseaux de proie de sauvages.

Pour lors, aussitôt que j'apprends la nouvelle, je quitte mon enclume, et je me lance avec Calicot à la recherche du petit; dans mon ardeur, j'avais oublié de détacher mon tablier de cuir et je tenais mon marteau à la main. Je cours, je cours dans tous les sens; je bats les buissons, je vais toujours; j'arrive dans cette gueuse de clairière.

Ce jour-là, il faisait un soleil comme on n'en voit qu'ici. Tout-à-coup, j'entends partir du côté du fourré comme le cri d'un enfant: c'est le petit, que je me dis,

et en deux bonds je suis dans les broussailles ; mais, va te promener, ça n'était pas le moutard, c'étaient les Peaux-Rouges qui m'avaient tendu un piége en contrefaisant le cri de l'innocent.

— Aye ! s'écria File-ton-Nœud, qui tremblait encore au souvenir de la veille.

— Je fus pris et entraîné comme vous dans la vallée des huttes ; on allait me tuer, lorsque, dans un mouvement de rage, je levai mon marteau pour casser la tête au premier qui s'avancerait. Ce geste désespéré me sauva, et par des imaginations de ces gredins-là que personne n'aurait pu prévoir, voilà qu'aussitôt ils font trente-six salamalecs, qu'ils lèvent les bras en l'air, qu'ils sautent comme des cabris, et qu'ils m'emmènent en continuant leurs exercices. Je voyais bien qu'il ne s'agissait plus de me tuer, mais je ne savais pas encore de quoi il retournait. On me conduit devant une grande pierre, et puis on me fait signe de frapper dessus avec mon marteau ; il faut vous dire que cette pierre était leur enclume. Il y avait là des cailloux emmanchés en manière d'outils, ça faisait pitié. Commençant à comprendre l'idée des sauvages, j'allume du feu ; je prends le fer, je le fais rougir, ce qui leur cause des ébahissements ; je frappe, je cogne, je tambourine sur l'enclume, que c'en était effrayant ; plus je frappais fort, plus ces canailles-là étaient satisfaites ; je voyais pourtant un vieil Iroquois qui me regardait de travers, c'était le forgeron de la tribu. A la façon dont je

manœuvrais, il se doutait bien qu'il allait être dégommé, ce qui arriva effectivement : je fus installé forgeron en chef au grand désespoir de cette Peau-Rouge.

Je ne me doutais guère du chien de métier que j'allais être obligé de faire. Voilà-t-il pas que je vois un beau jour ces Belzébut m'apporter une charrue, la mettre au feu et me passer tenailles et marteau en me montrant leurs piques, qui n'avaient en guise de fer que des arrêtes de poisson. Ce qu'ils voulaient, les gredins ! c'était facile à comprendre. Nom de nom ! et c'était une charrue qu'ils avaient volée à la colonie. Une de mes charrues ! marquée de mon chiffre P. P., Polyphème Pacifique ! Et moi qui n'avais qu'un rêve, qu'un paradis, moi qui me faisais une douceur, comme dit l'ancien déjà cité, de transformer les fers de lance en socs de charrue, voilà six mois, mes vieux, que je ne suis occupé qu'à transformer mes propres charrues en fers de lance ! Coquin de sort !

A cet endroit de son récit un soupir de cachalot s'échappa de la poitrine de Polyphème. Les deux amis lui serrèrent la main, et il continua :

Quand ils eurent tous leurs hallebardes bien trempées et damasquinées... parce qu'une fois à l'ouvrage on n'aime pas à faire de la camelotte, mes coquins d'Iroquois remportèrent une victoire sur une tribu ennemie, grâce à la supériorité des armes. Pour reconnaître le service que je leur avais rendu, ils me nommèrent chef : je crus

7.

alors que je trouverais l'occasion de m'échapper !... Ah bien oui ! j'avais une garde d'honneur qui ne me quittait plus. Toujours des factionnaires à ma porte; et puis d'ailleurs, où serais-je allé ? seul dans l'immensité ! sans boussole, sans jalons. Je me contentais donc de marronner dans ma barbe et je n'espérais plus que dans la Providence. Et j'avais raison d'y compter, puisqu'elle vous a envoyés à mon aide.

— Oui, c'est la Providence qui nous a réunis, dit David.

— Pour ne plus nous quitter, ajouta File-ton-Nœud.

— Non, jamais ! répétèrent en chœur les trois amis; et leurs mains se serrèrent dans une commune étreinte.

En ce moment, un hennissement se fit entendre à leur gauche, à cinq ou six cents pas. Ils tournèrent les regards du côté d'où venait le bruit et aperçurent une quarantaine de chevaux qui accouraient se désaltérer aux sources.

— Eh bien ! dit Polyphème à File-ton-Nœud, prendras-tu encore ces animaux-là pour des corbeaux ?

— Ce sont des chevaux ! s'écria celui-ci émerveillé.

— Oui, des chevaux sauvages ; mais le soleil baisse, il va en arriver d'autres, et le moment est venu de vous dire comment il est possible de se diriger à coup sûr et sans boussole vers le Sacramento.

— Vers le Sacramento ! s'écrièrent les deux Parisiens dans un transport de joie.

— Minute ! il n'y a pas de quoi se réjouir. Le moyen est périlleux ; on ne peut l'employer sans risquer sa peau !

— Nous avons déjà bravé bien des dangers, dit David.

— Et nous ne reculerons pas devant celui-là, ajouta File-ton-Nœud.

— Ainsi, vous êtes décidés ? Je vous avertis d'avance qu'il y a des chances terribles à courir, il sera impossible de se porter mutuellement secours : si l'un de nous reste broyé sur la route, il n'y aura pas de reproches ?

— Jamais ! répondirent ensemble File-ton-Nœud et David.

— Courageux enfants ! reprit Polyphème. Écoutez-moi donc.

LA COURSE FANTASTIQUE.

David et son compagnon ne pouvaient comprendre de quel danger les menaçait le seul moyen de parvenir au Sacramento que le forgeron allait leur révéler. Frappés

des précautions oratoires qu'il avait cru devoir prendre, ils le regardèrent avec étonnement et prêtèrent à ses paroles la plus vive attention.

— Les chevaux sauvages qui arrivent à cette heure, dit Polyphème, ne sont ordinairement que l'avant-garde de troupes beaucoup plus nombreuses qui s'abattent dans la clairière au soleil couchant. On nomme ces troupeaux sauvages les chevaux du Sacramento, parce que, chaque année, quand viennent les chaleurs de l'été, ils accourent de plus de deux cents milles à la ronde pour aller camper sur les bords plus frais de cette rivière. Ces chevaux, mes amis, seront notre salut ou notre perte, il n'y a pas de milieu. Le seul moyen de nous diriger à travers ces déserts inconnus, c'est d'en saisir trois au moment de leur passage, de les enfourcher et de nous laisser emporter par la caravane à la grâce de Dieu.

— Tiens! tiens! tiens! ce sera très-amusant, interrompit File-ton-Nœud.

— Un jour, continua tranquillement Polyphème, ceux de la tribu dont j'étais le chef eurent la barbarie de lier sur le dos d'un de ces chevaux une pauvre femme que son mari avait surprise en adultère. Le cheval partit comme un éclair emportant son fardeau et disparut dans les profondeurs des prairies... Le lendemain, c'était la grande chasse des buffles : nous nous éloignâmes des huttes d'une journée de marche, et, sur le soir, j'aperçus

du haut d'un ravin le cheval et la femme qu'on avait liée dessus...

— Et que leur était-il arrivé ? demanda File-ton-Nœud.

— Tués, tous deux ! répondit Polyphème. Ainsi, mes amis, si pendant la course nous ne sommes pas broyés contre les arbres, écrasés le long des rochers ou précipités dans les abîmes, nous sommes certains d'arriver au Sacramento ; car c'est là le but de ces animaux indomptés, dont la course est d'autant plus folle que, voyageant en masse compacte, ils s'excitent les uns les autres.

— Eh bien ! êtes-vous toujours décidés ? ajouta Polyphème en regardand File-ton-Nœud et David.

— Toujours, dit tranquillement David.

— Plus que jamais ! s'écria File-ton-Nœud avec exaltation.

— Alors, touchez là ! et que Dieu fasse le reste !

Le courage de ces trois hommes était égal, leur résolution inébranlable. Néanmoins, après quelques moments de réflexion, le moyen que venait d'indiquer le forgeron avait quelque peu rembruni la physionomie des deux Parisiens ; s'ils n'étaient point hommes à reculer devant l'expédient aventureux de leur ami, ils ne pouvaient s'empêcher de mesurer le dernier obstacle qu'ils avaient encore à vaincre avant d'arriver à cet introuvable Rio-Sacramento.

Polyphème affecta, au contraire, à partir de ce moment, de l'assurance et de la gaîté.

— Le voyage sera rude, dit-il, mais, comme dit l'autre, qui ne risque rien n'a rien.

— C'est vrai ! s'écria File-ton-Nœud. Les millions du Sacramento valent bien la peine de risquer le paquet. Aussi, soyez calmes, je ne serai pas le dernier à enfourcher le poulet d'Inde.

— Nous l'enfourcherons tous, dit David, qui craignait qu'on n'attribuât son silence à un sentiment de crainte.

— Il faut te dire, ajouta File-ton-Nœud en s'adressant à Polyphème, que David a dans sa poche de quoi enfoncer les richesses de tous les banquiers de l'univers; une carte, mon petit, qui indique les gîtes où est le magot : nous n'aurons que la peine de nous baisser et de mettre les louis d'or dans nos poches. Ça sera très-fatigant, n'est-ce pas?

— Oui, dit David, j'ai là une exploration qui m'a été remise à bord par un brave Américain que nous avons vu disparaître dans la tempête; mais pas moyen de lui porter secours, des vagues grosses comme des maisons, notre barque entraînée loin du navire... tout le tremblement... Cette carte, vois-tu, c'est en effet notre fortune.

— On sera cousu d'or comme des notaires, ajouta File-ton-Nœud, ce qui permettra à David qui est amoureux comme un sanglier ...

— Passons, interrompit Polyphème.

— Eh bien, de quoi! il épousera sa passion, le gueux! une de la haute... une princesse, une carrossière... quelque chose comme ça!...

— Et toi, que feras-tu quand tu seras riche?

— Table ouverte à tous les amis! des bombances à faire trembler la nature! un phalanstère de noceurs, et du cachet rouge à discrétion.

— Tu aimes la noce, mon garçon, c'est fort bien; toi, David, tu es amoureux, c'est encore mieux! Moi, j'ai aussi mon idée, et je ne serai pas le dernier à l'ouvrage, parce que, voyez-vous, l'or ça vaut mieux que les belles paroles qui ne convertissent personne. Avec de l'or, on peut faire bien des choses... Enfin, suffit... je m'entends... qui vivra verra. Pour le quart-d'heure, il s'agit de se lester, je commence à avoir faim.

— Laisse-moi faire, dit File-ton-Nœud qui s'empressa d'armer son fusil. La volaille est encore plus nombreuse ici qu'au marché; si je n'ai pas écrasé cette nuit, dans notre fuite, dix coqs de bruyère et dix lapereaux, je veux être condamné à ne voir jamais le Sacramento qu'en rêve.

— Ne jetons pas notre poudre aux moineaux, elle est trop rare, interrompit Polyphème; Calicot n'a pas besoin de fusil.... Allons, mon garçon, en chasse! ajouta-t-il en regardant fixement le chien

Calicot ne se le fit pas dire deux fois ; en trois bonds il disparut dans les broussailles.

— Ce gueux de Calicot fait donc tous les métiers, dit File-ton-Nœud ?

— C'était le plus grand chasseur de la tribu. Figurez-vous qu'un jour ce gredin-là ne s'est-il pas mis dans l'idée de poursuivre une vache sauvage ; il l'a, ma foi, étranglée tout net. Depuis un an, il ne fait que chasser du matin au soir.

En ce moment le chien donna de la voix.

— Oh ! oh ! dit Polyphème, c'est un gaillard qui n'aboie pas pour peu de chose... Il chasse la grosse bête.

Au bout d'un quart-d'heure, Calicot sortit du fourré traînant un chevreuil.

— Le tour est fait, dit File-ton-Nœud, allumons du feu et retroussons nos manches. Voici une allumette ; justement, il m'en reste deux.

— L'allumette pourra servir plus tard, répondit Poliphème ; ici, nous sommes à la campagne, il n'y a pas besoin de faire de façons.

Et se dirigeant vers un arbre, il en arracha une espèce de mousse sèche, résineuse, et la plaça sur un caillou qu'il frappa du dos de son couteau en s'en servant comme d'un briquet. En un instant la matière résineuse s'enflamma.

— Voilà ! dit-il.

Les deux cuisses de chevreuil furent bientôt dépouillées

et rôties, et, une demi-heure après, les trois amis avaient achevé un repas sauvage et succulent.

Quand ils eurent mangé, File-ton-Nœud qui n'avait cessé de diriger ses regards du côté où piaffaient les chevaux sauvages, se glissa sans rien dire le long du fourré, et parvint ainsi jusqu'aux sources.

— Qu'est-ce qu'il va faire par là? dit Polyphème; il va effrayer les chevaux. Ohé! File-ton-Nœud! cria-t-il.

Mais File-ton-Nœud ne l'entendait pas.

Aussitôt que ces animaux eurent aperçu à quelques pas d'eux le jeune Parisien, ils se sauvèrent à la débandade en caracolant dans la prairie.

— Il s'imagine, dit le forgeron, qu'on prend ces chevaux-là comme des oiseaux, en leur mettant un grain de sel sur la queue! Va-t'en voir s'ils viennent. Heureusement que j'ai des lacets, et quand il sera temps, nous aviserons.

Cependant, les chevaux effrayés, après avoir effectué leurs évolutions, revenaient au petit trot à l'endroit de leur rendez-vous aux sources....

File-ton-Nœud, au lieu de quitter la place, se mit à sauter et à se rouler sur la pelouse.

Les chevaux se tenaient immobiles, le col allongé en avant, leurs grands yeux ronds arrêtés sur File-ton-Nœud, qui commença à faire la roue devant eux, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant de la troupe.

Les chevaux se débandèrent encore, s'élancèrent au galop en sautant les uns sur les autres, revinrent, repartirent, et recommencèrent dix fois ce manége en se rapprochant chaque fois davantage du jeune Parisien.

File-ton-Nœud, qui, on se le rappelle, contrefaisait avec le plus grand succès le cri de tous les animaux, se mit à imiter en sautant et en gambadant, le hennissement de ces quadrupèdes.

L'imitation était si complète qu'une jeune pouliche noire, marquée de taches blanches, et moins sauvage que les autres, s'approcha de lui, comme si elle eût voulu le flairer; puis, d'un bond, elle lui passa par-dessus la tête.

File-ton-Nœud, encouragé par ce premier succès, recommença à tourner autour de la pouliche, en poussant son hennissement, en cabriolant et faisant la roue devant elle... si bien qu'au bout d'un quart-d'heure, la pouliche, de moins en moins effarouchée, répondait à ses gambades et jouait avec lui.

— Le diable m'emporte, si ce moutard-là ne l'apprivoise pas ! dit Polyphème, qui, depuis quelques instants, suivait ce manége avec attention.

Cependant la pouliche se tenait toujours à une certaine distance de File-ton-Nœud ; elle le poursuivait, sautait par-dessus lui, courait follement la tête au vent et les crins dressés; mais aussitôt qu'il faisait mine de la

saisir, elle frappait la terre de ses sabots, et d'un bond s'élançait à trente pas.

File-ton-Nœud, désespérant de s'emparer de l'animal, s'était étendu essoufflé sur le gazon. Bientôt il vit venir au pas la pouliche qui se rapprochait de lui en tournant. Il fit le mort; la bête, la tête tendue, le corps en arrêt, le flaira, et s'approcha si bien cette fois, que File-ton-Nœud eut le temps de la prendre par le col, et, en un tour de reins, il fut à califourchon.

— Bravo! s'écrièrent à la fois David et Polyphème, qui suivaient tous ses mouvements.

Mais File-ton-Nœud ne put entendre les applaudissements de ses amis. La pouliche, étonnée, avait fait vainement trois bonds pour désarçonner le cavalier cramponné à sa crinière; puis, elle était partie à fond de train, suivie de tous les autres chevaux, qui n'apparurent bientôt que comme une ligne noire au bout de l'horizon.

Dans le premier saisissement, David et Polyphème s'étaient regardés épouvantés; mais ce dernier vit Calicot se lancer en chasse aux trousses des chevaux, et rassura son compagnon.

— Il n'y a pas de gibier que mon chien ne rabatte quand il tient la piste. Un peu de patience, nous allons les voir revenir.

Au bout d'une demi-heure, la ligne noire reparut dans le lointain.

C'étaient les mêmes chevaux; la pouliche tenait la tête

de la bande, et File-ton-Nœud, lancé en flèche, semblait un général d'armée. Soit lassitude, soit que son cavalier l'eût domptée, la pouliche arrivait au petit galop de chasse.

Quand les chevaux parvinrent aux sources, la pouliche, désespérant sans doute de se débarrasser de File-ton-Nœud qui semblait rivé et chevillé à son dos, se mit à paître tranquillement, en continuant de temps en temps ses sauts de mouton.

— Comment diable as-tu fait ? lui cria David.

— Domptée, mon cher, ça n'est pas plus difficile que ça ; quand j'ai vu qu'elle m'emportait, je lui ai mis les talons dans le ventre. Comme elle s'est aperçue que je ne bondais pas, elle est devenue plus sage....

Et il frappait le col de l'animal, le caressait et l'embrassait.

— Ne t'y fie pas, lui dit Polyphème. Tiens, voilà un lacet, passe-le autour du col de la bête, et attachons-la à un arbre.

Cette opération fut bientôt terminée.

— Maintenant, dit Polyphème, notre affaire est sûre ; avec cette pouliche nous pouvons prendre toute la troupe si nous voulons. Cachons-nous derrière ce massif et faisons silence.

En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que trois ou quatre beaux chevaux fringants vinrent, les

oreilles dressées et le poil hérissé, tourner autour de la jument.

Polyphème, caché derrière le bouquet d'arbres, lança un de ces longs lacets à l'aide desquels les Peaux-Rouges prennent les chevaux sauvages, et s'empara ainsi de l'un de ces animaux : le second fut pris de la même manière; puis, il coupa une branche d'arbre, et façonna trois mors. Quand tous ces préparatifs furent exécutés, les trois amis sautèrent sur le dos de leurs montures.

— Et Calicot, dit File-ton-Nœud.

— Ah diable ! s'écria Polyphème, je n'avais pas pensé à lui.

— Est-ce qu'il ne pourra pas nous suivre? demanda David.

— Nous suivre, oui, si le Sacramento n'est qu'à une trentaine de milles; mais si nous voyageons toute la nuit, nous courons risque de le perdre.

— J'ai trouvé le joint, dit File-ton-Nœud... Ici, Calicot... Et plaçant le chien devant lui sur le dos de la pouliche, il l'attacha avec des cordes, en forme de valise. Maintenant, dit-il, rien ne nous empêche plus de filer.

— Ça ne se fait pas comme ça, répondit Polyphème; attendez, et au moment où je vous le dirai, coupez les lacets qui retiennent vos montures.

Le soleil avait tout-à-fait disparu derrière les arbres; la clairière était encore éclairée çà et là par une lueur

vague et crépusculaire; le silence n'était troublé que par le piétinement des chevaux. Bientôt, un roulement sourd et confus, qui ressemblait au bruit lointain du tonnerre, se fit entendre.

— Attention ! s'écria Polyphème.

Le bruit se rapprochait à chaque seconde. Il devint formidable. Tout-à-coup, un nuage noir sembla s'abattre sur la clairière. Les chevaux poussèrent des hennissements terribles.

— Coupez les lacets, cria Polyphème, et vogue la galère !

Il achevait à peine ces mots que les trois chevaux partirent comme une flèche dans la direction d'où venait le bruit : bientôt ils se trouvèrent au milieu de douze à quinze cents chevaux qui semblaient raser le sol. Les trois amis, couchés sur leurs montures, ne voyaient plus rien, n'entendaient plus rien ; la terre fuyait sous le sabot sonore de ces animaux sauvages; les arbres, les rochers disparaissaient à leur approche, emportés bien loin derrière eux ; c'était une fantasmagorie qui tenait du cauchemar. Hurra ! hurra ! Le vent sifflait aux oreilles des cavaliers, qui respiraient à peine ; dans les cieux roulaient des flots d'étoiles qui semblaient s'entre-choquer ; tout s'élançait, bondissait et disparaissait ; la nature entière avait le mors aux dents.

Ils se tenaient aux crins de leurs chevaux, emportés dans l'espace, avec une espèce de contraction fébrile, les

cheveux hérissés, les yeux hagards, la bouche ouverte, semblables à ces pâles fantômes dont parlent les ballades allemandes; assourdis par les cris des chevaux, qui s'animaient, se mêlaient, se croisaient, se heurtaient et bondissaient les uns par dessus les autres, ils n'avaient plus le sentiment de leur position, leurs oreilles tintaient comme un glas, et la course devenait toujours plus précipitée. Hurra! hurra! le désert est franchi, les vallées, les collines, les précipices, tout fuit, tout disparaît, tout s'abîme dans l'espace. Hurra! depuis quatre heures ils roulent dans des flots de poussière. Polyphème, plus maître de lui-même que ses deux compagnons, les cherche au milieu des chevaux noirs; il ne les voit plus, il est seul... il est seul, et c'est lui qui a conseillé la fuite. Tout-à-coup, un cavalier passe à sa droite; c'est David... il a la force de lui crier : Courage!... A sa gauche, un autre cavalier bondit sur la pouliche noire marquée de taches blanches!

Hurra! les chevaux vont vite, mais la nuit va plus vite que les chevaux! Voici le soleil, voici les fleurs, voici les arbres aux branches vertes, voici la nature qui sourit! Ils sont tout au haut d'une colline, et l'espace s'étend sans limite devant eux. La course se précipite encore, les chevaux couverts d'écume rasent le sol avec une ardeur nouvelle; les trois centaures vont succomber à la fatigue; File-ton-Nœud pâlit, ses forces l'abandonnent, il ne tient plus que d'une main convulsive les crins de sa monture,

quand, tout-à-coup, tout disparaît, au milieu du bruit, aux regards des cavaliers qui sentent la terre manquer sous les pieds de leurs chevaux.

— Adieu! s'écrient-ils en même temps, c'est l'abîme!...

Et ils ne reprennent leurs sens que dans la rivière débordée par le reflux de la mer, et où les quinze cents chevaux s'étaient précipités dans un dernier bond.

Ils étaient au Sacramento.

AU SACRAMENTO.

La vallée du Sacramento présente au premier coup d'œil un aspect assez triste. Cependant la nature y est riche et puissante : une végétation couleur vert-sombre s'étend comme une nappe sur un terrain uni jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Le sol est dénué d'accidents; des massifs plantés çà et là, au hasard, et une chaîne de petites collines qui domine un des côtés de la vallée, tempèrent seuls la monotonie du paysage. Le Sacramento, ce Pactole si vanté, roule ses eaux limpides entre deux rives assez distantes l'une de l'autre et ombragées en de certains endroits d'un rideau de saules. A mesure qu'on se rapproche vers la mer, les bords du fleuve

deviennent de plus en plus secs et arides; de vastes langues d'un sable gris noir, parsemées d'arbres rares et rabougris, s'étendent à perte de vue. De ce côté, le voyageur ne rencontrerait pas le moindre bouquet d'arbres verts pour se mettre à l'abri du soleil. C'est vers cette partie basse du fleuve que sont généralement établis les *placeres,* parce que c'est surtout près de l'embouchure du Sacramento que la précieuse poussière se trouve en plus grande quantité. Les chercheurs d'or, qui n'ont d'autre abri que l'ombre de leurs tentes, sont exposés tout le jour à une chaleur insupportable, et les fièvres déciment ces populations nomades recrutées incessamment de nouveaux aventuriers.

A l'endroit où le Sacramento prend sa source, la nature présente un spectacle tout opposé. Là, le voyageur foule sous ses pieds des prés fleuris et verdoyants, il respire un air frais et pur. Des collines étagées les unes sur les autres en amphithéâtre et couronnées de pins gigantesques, des rochers noirs et difformes au sommet desquels bondit l'élan effarouché, des massifs profonds que le soleil n'a jamais percés de ses flèches, quelque chose de grand et d'abrupte, tel est le haut pays du Sacramento, nature sauvage et vigoureuse qui vous étonne sans vous effrayer, car on sent que la vie circule dans ces grands arbres peuplés d'oiseaux, dans ces collines aux flancs touffus, et jusque dans ces blocs de rochers couverts de mousse et ombragés de rameaux verts.

Les intrépides amis qui s'étaient crus perdus au moment où ils avaient senti le sol manquer sous les pieds de leurs chevaux, ne furent pas médiocrement surpris quand ils se retrouvèrent tous trois étourdis par leur longue course, et nageant machinalement après leur plongeon dans le Sacramento. L'impression subite causée par la fraîcheur de l'eau et la suffocation les rappelant au sentiment de la vie, ils s'étaient laissés glisser sur le dos de leurs montures dans les flots de la rivière. Après s'être débattus parmi tous ces animaux qui nageaient dans tous les sens, ils parvinrent sur l'autre bord, haletants et épuisés. Ils demeurèrent pendant quelques instants silencieux, puis, mesurant rapidement dans leur esprit l'étendue du péril auquel ils venaient d'échapper, ils se précipitèrent en même temps, mus par la même pensée, dans les bras les uns des autres.

— Quel voyage! dit File-ton-Nœud, qui rompit le premier le silence.

— Mes amis, s'écria Polyphème en prenant la main des deux Parisiens, rendons d'abord grâce à Dieu qui nous a sauvés si miraculeusement!

— C'est vrai, s'écria File-ton-Nœud, j'oublie souvent de le prier, mais aujourd'hui c'est de bon cœur que je le remercie... Brrr! quelle course! mes oreilles tintent comme une cloche... Aye! quelle compote! je suis écorché pour toute ma vie.

— Nous sommes au Sacramento, dit David, dont les yeux resplendissaient, tout est oublié.

Et il dépliait au soleil la carte d'exploration de Tom l'Américain.

— Au Sacramento! répétait File-ton-Nœud; dire qu'on est arrivé, et que la voilà enfin, cette satanée rivière que nous sommes venus chercher de l'autre bout de l'univers!. . C'est fini, mon vieux, ajoutait-il en frappant sur l'épaule de Polyphème. Voilà la pêche aux goujons que j'aime. Nous n'avons plus qu'à amorcer nos lignes!... Allons-nous en prendre de ces poissons jaunes! quelle friture de monnaie!

Et déjà il se disposait dans son ravissement à exécuter un entrechat, lorsque la souffrance que lui faisait éprouver chaque mouvement un peu vif le rappela au souvenir de sa course à fond de train.

— Oh! les reins! s'écria-t-il, les jambes, les bras, la tête, tout cela ne tient plus qu'à un fil.

— Il y a un moyen de nous remettre de nos fatigues, interrompit Polyphème; c'est d'établir tout de suite notre domicile et de confectionner nos outils. Qu'en dis-tu, David?

David avait toujours les yeux arrêtés sur la carte.

— Allons, continua Polyphème, retroussons nos manches.

— Un instant, dit David, avant de rien entreprendre,

il faut nous orienter vers l'endroit où sont fichés les jalons.

— De quel côté sont-ils ? demanda Polyphème.

— Vers la partie du fleuve qui avoisine sa source.

— J'avais cru, au contraire, dit File-ton-Nœud, que la poussière d'or se trouvait dans la partie basse du pays, à l'embouchure de la rivière.

— Oui, la poussière d'or, répondit David, mais les lingots, mais les pepites, mais les gisements aurifères d'un volume considérable se rencontrent dans les fissures des rochers d'où le Sacramento s'élance en cascade; l'Américain m'a bien expliqué la chose. Si nous allons établir un placer comme tout le monde sur la partie basse du fleuve, dans trois mois nous aurons tout au plus ramassé pour cent mille francs de poudre d'or.

— Gueux de David ? s'écria File-ton-Nœud ébloui par cette perspective, a-t-il des moyens, cet être-là ! dire que si nous avions été seuls, Polyphème et moi, nous nous serions contentés de récolter des centaines de mille francs... des bêtises... une occupation de meure-de-faim.

Le sérieux grotesque avec lequel File-ton-Nœud avait prononcé ces derniers mots arracha un sourire à ses deux amis.

— Si c'est comme ça, reprit Polyphème, décampons.

— Droit aux rochers, dit File-ton-Nœud, qui cette fois n'y tint plus et risqua une gambade malgré la douleur qu'il ressentait de sa courbature.

— Aie, les reins! Et Calicot lui-même, qui ne va plus que de trois pattes. Il a été secoué aussi, à ce qu'il paraît.

En effet, le malheureux boule-dogue avait été ficelé avec précipitation, et File-ton-Nœud n'avait pu remarquer qu'une de ses pattes était pliée en deux. Cette position gênée devait priver l'intéressant animal de l'exercice de sa quatrième patte pendant quelques jours.

Les quatre amis, y compris Calicot, se mirent en marche clopin clopant, et parvinrent, au bout de quelques heures, en remontant le fleuve, à l'endroit où le Sacramento prend sa source, et dont nous avons donné la description au commencement de ce chapitre.

— Nous y voilà! dit File-ton-Nœud.

— Oui, répondit David, voici les rochers, voici la cascade : c'est dans les flancs de cette colline que sont renfermés nos trésors; il ne s'agit plus que d'éventrer ces rochers, et notre but est atteint.

— S'il ne faut que du travail, répondit Polyphème, ce sera bientôt fait.

— Le plus pressé, continua David, c'est de trouver les jalons. Consultons notre carte.

La carte, grâce aux immersions qu'elle avait subies, ne présentait plus que des caractères à moitié effacés; elle fut étendue sur l'herbe, et les trois amis cherchèrent le point vers lequel devaient être dirigées leurs investigations.

— Rendons-nous compte des localités, dit David; je vois sur la carte deux vallées séparées par une chaîne de collines, et voilà la marque des jalons! Son doigt indiquait des croix noires tracées perpendiculairement du bord du fleuve à la colline.

— Un instant, dit File-ton-Nœud, il y a des croix de l'autre côté de la colline.

— C'est signe, répliqua David, que le filon règne sous cette masse de roches, et s'étend jusque dans l'autre vallée qui est derrière. Nous avons le choix de l'attaquer par un bout ou par l'autre.

— Commençons par ce côté-ci, dit Polyphème, s'il ne rend rien, nous aurons la ressource de tourner la colline.

— Bravo! dit File-ton-Nœud. Il s'agit maintenant de reconnaître les lieux et de trouver les jalons.

Les trois amis jetèrent un coup d'œil scrutateur sur les objets qui les environnaient.

— Voilà les collines devant nous, dit David, d'après la carte, les jalons ont été plantés dans l'endroit où le fleuve est serré de plus près par les rochers : c'est à deux pas. Et se relevant aussitôt, il marcha dans la direction qu'il indiquait, suivi de File-ton-Nœud et de Polyphème.

Ils fouillèrent dans tous les sens, piétinant sur l'herbe, écartant les buissons et se déchirant aux épines, sans découvrir l'objet de leurs recherches.

— C'est singulier, murmurait David.

— Est-ce que les oiseaux sont dénichés? dit Polyphème.

La plus vive anxiété était peinte sur le visage des trois amis.

— C'est bien là pourtant, disait David en frappant du pied le sol.

Pendant que Polyphème et David fouillaient tous les endroits où ils supposaient que devaient être cachés les jalons, File-ton-Nœud s'était penché vers la carte étendue sur l'herbe.

Une note écrite dans un des coins, en anglais et en caractères très-fins presque entièrement effacés par l'action de l'eau, attira son attention. Il épela chaque mot, se rendit compte, à l'aide des lettres qui n'étaient pas effacées, de celles qui manquaient, et parvint à compléter le sens général de l'hiéroglyphe. C'était une note explicative qui simplifiait singulièrement la difficulté de la découverte des jalons.

File-ton-Nœud se leva aussitôt, et se dirigea vers un pin isolé, situé en face de la colline; puis, mesurant des pas, il en compta cent cinquante-deux, et se baissa en fouillant l'herbe.

— Je tiens un jalon! s'écria-t-il.

David et Polyphème bondirent jusqu'à l'endroit où était File-ton-Nœud, et se convainquirent que leur jeune ami ne s'était pas trompé.

— Comment as-tu fait? demanda Polyphème émerveillé.

— Belle malice! répondit File-ton-Nœud; je vais trouver tous les autres par le même procédé. David n'a pas aperçu une petite note écrite en pattes de mouche, effacée par l'effet du bain de ce matin, et qui explique que le premier jalon est planté à cent cinquante-deux pas de ce pin dans la direction de la colline. La note ajoute que les autres sont fixés de quarante pas en quarante pas, toujours dans la même direction.

— Allons, mon garçon, dit David, tu as bien gagné ta journée; mais ne perdons pas de temps.

File-ton-Nœud recommença à compter les pas, et trouva successivement cinq jalons.

—Pauvre Tom, murmurait David, comme il serait heureux s'il était là avec nous!

— Attention! dit File-ton-Nœud, les pattes de mouche disent qu'il n'y a que six jalons; nous brûlons, mes amis, nous brûlons. Le sixième et dernier doit être ici.

Ils se trouvaient devant un rocher situé à mi-côte de la colline, et environné à sa base d'un immense buisson, dont les épines menaçantes en défendaient l'approche.

— J'ai lu, dit Polyphème, dans de beaux livres, qu'il y avait dans l'ancien temps une toison tout en or, qui était gardée par une canaille de dragon qui ne

plaisantait pas. Eh bien! mes amis, il y a pour sûr une toison dans ce rocher : le dragon, c'est ce gueux de buisson.

— Si nous y mettions le feu? dit File-ton-Nœud.

— Pas besoin, répondit Polyphème; et, prenant sa hache suspendue à sa ceinture, il se fraya un passage jusqu'au rocher.

Le dernier jalon apparut fixé dans une crevasse du rocher.

Les trois amis poussèrent en même temps une exclamation de joie.

— La *Marseillaise!* s'écria File-ton-Nœud.

Calicot lui-même, mis en belle humeur par les contorsions joyeuses de son premier maître, salua de ses aboiements la découverte de l'endroit où gisait le trésor.

Polyphème, plus grand que ses amis, put examiner de près la crevasse du rocher, à travers laquelle l'eau suintait goutte à goutte; il remarqua avec étonnement qu'un orifice avait été pratiqué, et qu'on l'avait rebouché à l'aide d'une pierre cimentée dans le rocher.

Il fit part de sa découverte à ses deux compagnons.

— C'est l'ami de Tom, répondit David, qui a dû faire ce travail.

— En deux jours, reprit Polyphème, nous aurons fait une ouverture assez grande pour que File-ton-Nœud se glisse dans l'intérieur du rocher comme une couleuvre.

— Et on s'y glissera, dit celui-ci. L'embarras, ce sera

de faire passer les pavés d'or par un si petit trou. Nom de nom ! quels richards nous allons faire ! Je ne veux plus toucher de ma vie à une pièce de cent sous. L'argent ! c'est bon pour les bourgeois ! Vivent la joie et les poléons !

— Maintenant, dit David, il s'agit d'établir notre baraque au pied de cette colline; car il ne faut pas nous dissimuler que l'extraction de l'or ne se fait pas facilement : ça nous demandera du temps et de la peine. Préparons donc d'abord notre établissement : nous lutterons après avec le rocher; mais, quelques difficultés que nous ayons à vaincre, jurons que nous ne quitterons la source du Sacramento que lorsque nous aurons des millions.

En parlant ainsi, la figure de l'ouvrier resplendissait.

— Ça va ! s'était écrié File-ton-Nœud.

— Eh bien ! répondit froidement Polyphème, jurons de rester ici ensemble, et de travailler les uns pour les autres jusqu'à ce que nous ayons assez de richesses pour faire trois heureux. C'est David qui a apporté la carte, il est juste qu'il passe le premier. Je piocherai pour son compte jusqu'à ce qu'il dise : Assez ! et quand il tiendra son magot...

— Il ne quittera la mine qu'après avoir fait le tien ! Je le jure ! s'écria David.

Ils replacèrent les broussailles autour du rocher, et redescendirent dans la vallée pour commencer la construction de leur charpente.

La forêt retentit bientôt sous les coups de la cognée. Ces trois hommes animés par une même pensée, mais dans un but différent, n'ayant que des outils imparfaits, travaillaient avec une ardeur merveilleuse. Polyphème avait établi sa forge dans l'anfractuosité d'un rocher, et là le silencieux cyclope aidait au travail des charpentiers en transformant les deux seuls outils dont ils étaient en possession en autant d'instruments que le travail de la charpente en nécessitait. Sur son enclume, le marteau se changeait en hachette, et une masse de gros clous qu'il portait dans la poche de son tablier en cognée, puis la cognée devenait une herminette. A voir l'air calme et serein de Polyphème attisant, à défaut de soufflet, son fourneau avec son large tablier de cuir, tournant et battant le fer sur une pierre du rocher qui lui servait d'enclume, suppléant par toutes sortes de moyens ingénieux aux ustensiles qui lui manquaient, et redoublant de courage en raison même de la difficulté, on eût dit un géant des époques mythologiques.

Jamais un mot d'impatience, jamais une plainte ne s'échappait des lèvres de cet homme éminemment bon ; il ne se contentait pas de courber le fer et de façonner les outils selon le besoin du moment, il aidait ses amis dans l'œuvre de la charpente, portait les fardeaux les plus lourds, donnait les deux outils qui méritaient véritablement ce nom à File-ton-Nœud et à David, et s'en fabriquait de grossiers pour lui-même, à l'aide de cailloux

aiguisés sur la pierre, à la façon des sauvages, ses anciens sujets.

David, lui, travaillait avec une ardeur fébrile : à son gré, la besogne n'avançait jamais assez ; il ne prenait pas un seul instant de repos, chaque minute perdue lui semblait un vol fait à son impatience, et il gourmandait Fileton-Nœud qui oubliait quelquefois, dans ses jeux avec Calicot, l'engagement mutuel qui avait servi de base à l'association.

C'est que David poursuivait un autre but que la possession de l'or. Pour lui, l'or était le moyen qui devait réaliser sa plus opiniâtre pensée. David était amoureux ; et, bien que chez l'ouvrier l'amour ne soit pas généralement une préoccupation persévérante, nous verrons dans le chapitre suivant par quelle singulière circonstance une passion vive et sérieuse s'était glissée dans le cœur de David et s'y était enracinée.

LE MODÈLE.

David était une nature modeste et laborieuse : en dehors des travaux de la journée, il avait trouvé le moyen de s'instruire aux heures de repos par quelques lectures substantielles ; sans se croire à l'étroit dans la sphère où

le sort l'avait placé, il avait eu quelques inspirations vers un idéal vague et confus. Il lui semblait que la tâche manuelle qui lui était imposée n'excluait pas les plaisirs de l'intelligence et les tendres émotions qu'ils procurent. Il était, en un mot, la personnification sérieuse de cette classe de travailleurs honnêtes et intelligents dont File-ton-Nœud, lui, était l'expression joyeuse et insouciante.

S'il avait quitté Paris pour se lancer dans la carrière aventureuse des voyages, c'était moitié par désir de voir du pays, moitié par l'espérance de trouver en Amérique un travail que l'ancien monde ne lui donnait pas toujours, mais il n'avait aucun but déterminé, et il s'était embarqué sur la *Belle-Amélie,* qui transportait les premiers émigrants en Icarie, moins pour aller directement dans cette petite colonie du Texas que pour se fixer dans le premier endroit où il trouverait de l'ouvrage et où il serait bien.

Arrivé à New-York, l'hôtelier chez lequel il était descendu, appréciant en peu de jours les bonnes qualités de David, lui avait demandé s'il se chargerait volontiers d'un travail à exécuter à la maison de campagne d'un riche négociant, nommé M. William Hamilton. David s'était empressé d'accepter avec reconnaissance, et le jour même il était parti avec une lettre de l'hôtelier pour l'habitation du négociant.

Lorsqu'il se présenta au *cottage*, M. Hamilton ne s'y trouvait pas : il était en visite chez un de ses voisins; le

jeune homme, sans expliquer le but de son arrivée, avait répondu à l'homme de confiance auquel il s'était adressé, qu'il demandait la permission d'attendre M. Hamilton. Sur la réponse affirmative de l'intendant, il s'était assis dans le coin d'une chambre basse qui servait de salle d'attente.

David était là depuis un quart-d'heure environ, lorsqu'une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, s'élança en chantant et en sautant du parloir dans la salle d'attente.

A la vue d'un étranger, la jeune fille qui se croyait seule resta un moment interdite. David se leva avec une gaucherie qui n'était pas sans grâce parce qu'elle pouvait passer pour de la timidité.

La jeune fille avait traversé la salle en laissant la porte entr'ouverte, et David avait pu saisir le dialogue suivant qui avait lieu dans le vestibule entre la jeune miss et l'intendant :

— Quel est ce gentleman? avait-elle demandé à celui-ci.

— Je ne le connais pas; il attend l'arrivée de l'oncle de mademoiselle.

L'épithète de gentleman qui venait de lui être appliquée par la jeune fille avait fait sourire David en même temps qu'elle lui avait causé une certaine satisfaction, car en Amérique comme en Angleterre la qualification de gent-

leman ne s'accorde jamais qu'à un homme de bonne compagnie.

Le jeune ouvrier jeta un coup-d'œil sur son costume et parut assez satisfait du résultat de sa rapide investigation. Il avait un pantalon noir et une redingote noire boutonnée à moitié, qui laissait voir une chemise de toile d'une blancheur irréprochable.

Quelques instants après, une voiture roula dans la cour; c'était la voiture de M. Hamilton.

David avait vu par la fenêtre la jeune fille courir au-devant du négociant et l'embrasser. En arrivant dans la salle d'attente, M. Hamilton, qui donnait le bras à sa nièce, ouvrit le parloir, et, après avoir salué David, lui fit signe d'entrer et de passer devant.

David, embarrassé de toutes ces formalités auxquelles il savait qu'il n'avait pas droit, était désolé de n'avoir pas révélé tout de suite à l'intendant le motif qui l'amenait. Il craignait que le négociant ne lui fît payer par quelque parole bien dure sa méprise d'un instant, lorsqu'il saurait qu'il n'avait qu'un ouvrier devant lui.

M. Hamilton approcha un fauteuil, et engagea David à s'asseoir.

Cette fois, le charpentier tint bon, malgré la présence de la jeune fille qui lui causait un trouble dont il ne pouvait se rendre compte; et, tirant la lettre d'introduction de sa poche, il la présenta au négociant en se tenant debout.

— Ah ! ah ! dit M. Hamilton, c'est vous, mon brave ; vous m'avez été fortement recommandé par l'honnête hôtelier Peterson. Je suis enchanté de votre arrivée. Quand vous mettrez-vous à l'ouvrage ?

— Quand vous voudrez, monsieur, répondit David qui crut remarquer une espèce de désappointement sur la physionomie de la jeune miss. Je suis tout prêt.

— Eh bien ! mon garçon, Sampson mon intendant va vous conduire à l'atelier ; vous trouverez là tous les outils nécessaires. Faites-nous de la bonne besogne, et vous serez content de moi.

David s'inclina et sortit.

Quand il fut dans l'atelier, il se disait en lui-même en ôtant sa redingote pour passer son costume de travail, c'est étonnant comme je me sens bête aujourd'hui, et comme la vue de cette jeune fille m'a interloqué ; et tout le reste de la journée, il songea malgré lui à l'erreur de la jeune miss, qui au premier abord l'avait pris pour un gentleman.

Le lendemain, il vit arriver au cottage, sur un cheval fringant, un élégant jeune homme qui jeta sa cravache aux domestiques et leur abandonna sa monture, avec le sans-gêne d'un habitué de la maison.

David se hasarda à demander à M. Sampson l'intendant, qui le regardait travailler, quel était le nouvel arrivant

— C'est M. Edward Parker, répondit celui-ci, le cousin de miss Anna et son prétendu.

— Ah ! avait dit David en se relevant, elle va se marier ?

— Oui et non, reprit Sampson, parce que, entre nous, le mariage n'est pas encore fait ; la jeune miss est capricieuse en diable, et elle n'a pas l'air d'aimer beaucoup M. Edward. Un brave garçon, pourtant, et très-riche ; son père est gouverneur d'une province très-éloignée dans l'ouest, la Californie.

— Le pays de l'or, dit David.

— Oui, répondit l'intendant, si les dernières nouvelles des journaux ne sont pas un canard (*a puff*).

David s'était remis à son travail, et, sans savoir pourquoi, il était enchanté d'apprendre que miss Anna n'aimait pas M. Edward.

Le soir, quand M. Edward fut reparti pour la ville, M. Hamilton et sa nièce vinrent voir où en étaient les travaux de la charpente. Le négociant parut enchanté de l'ouvrage de David et lui en fit compliment.

— On fait ce qu'on peut, répondit modestement le jeune ouvrier.

— Vous êtes Français, monsieur ? lui demanda miss Anna.

— Oui, mademoiselle.

— Vous connaissez Paris?

— C'est le lieu de ma naissance.

— Que vous êtes heureux d'avoir vu Paris ! s'écria la jeune miss ; comment avez-vous pu le quitter !

— Ah ! répondit David, Paris est une belle ville pour ceux qui sont riches ; mais une grande partie de ses enfants est obligée de l'abandonner et d'aller chercher fortune ailleurs, dans votre Amérique, par exemple, qui est hospitalière et généreuse.

— Oui, interrompit M. Hamilton, l'Amérique est un bon pays : ici le travail mène à tout. Voyez, moi, il y a trente ans, j'étais ouvrier comme vous.

— Vous avez été ouvrier, vous, monsieur ! s'écria David étonné.

— Sans doute, et je ne suis pas le seul qui se soit élevé par l'amour du travail, l'ordre et la probité. Le frère de ma femme, le père de ma nièce, qui est là devant vous, est un des plus riches commerçants de Mexico, eh bien, il a été mon camarade d'atelier ; nous avons commencé ensemble, et nous avons fait fortune ensemble. Vous aussi, mon garçon, vous serez peut-être riche un jour.

Ils causèrent encore pendant quelques instants. Quand M. Hamilton se fut éloigné avec sa nièce, David se disait : Oui, je comprends le bonheur d'être riche, car il n'y a que les riches à qui il soit permis d'aimer des femmes comme miss Anna.

Miss Anna était en effet une jeune fille d'une remarquable beauté. Des grappes de cheveux châtains tombant en boucles jusque sur ses épaules, encadraient son visage

d'une pureté de lignes qui eût fait le désespoir et l'admiration d'un peintre. Son teint avait des reflets bistrés et des tons orangés qui révélaient une origine tropicale (sa mère était Mexicaine) ; la gracieuse nonchalance de toute sa personne contrastait singulièrement avec l'animation expressive de ses yeux qui brillaient comme deux diamants noirs ; grande, svelte, élancée, elle avait des mains de marquise et des pieds de créole ; jamais un partisan du système des races n'eût pu admettre que la jeune miss était la fille d'un commerçant qui avait commencé par être ouvrier.

Deux ou trois jours après la conversation qui avait eu lieu au chantier, M. Hamilton fit demander David dans son cabinet.

— Mon ami, lui dit-il, il paraît que vous êtes décidément un très-beau garçon, car voici quelques jours déjà que ma nièce qui s'occupe de peinture, me tourmente pour que je vous demande si vous ne consentiriez pas à poser devant elle : une idée de jeune fille ; elle a commencé à Mexico un tableau des neuf muses, et elle prétend que vous avez les traits du dieu du soleil. Elle veut prendre une esquisse... Les traits de la figure seulement... C'est l'affaire de deux ou trois séances. Cela vous va-t-il ?

David était loin de s'attendre à une pareille proposition. Il contint le plaisir qu'elle lui faisait éprouver, et répondit au négociant :

— Je suis à vos ordres, monsieur; je ferai ce que vous voudrez.

— Oh ! si cela vous déplaît, en quoi que ce soit, il n'en sera plus question, dit M. Hamilton, qui craignait de blesser la susceptibilité du jeune ouvrier.

— Si mademoiselle votre nièce désire que je lui rende ce petit service, dit David pour bien faire comprendre qu'il n'accepterait en échange aucune rémunération, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

— Eh bien! mon garçon, je vais vous conduire à l'atelier de ma nièce. Puis il ajouta avec bonhomie : Je ne suis pas fâché que cette fantaisie lui ait passé par la tête; vous parlerez français, cela perfectionnera son accent.

— Ma chère enfant, dit le négociant en ouvrant la porte du boudoir de miss Anna, qui était occupée à montrer à broder à sa petite cousine âgée de neuf à dix ans; je t'amène ton Apollon, qui a accédé de la meilleure grâce au désir que tu m'exprimais hier.

David salua la jeune fille, qui s'empressa de le remercier.

Quand son oncle fut sorti, miss Anna fit placer David à quelques pas devant elle, et alla s'asseoir à son chevalet.

David alors put admirer à son aise pendant une heure cette gracieuse jeune fille tout entière à son travail, et qui ne se doutait pas des sentiments qui agitaient le cœur de l'ouvrier; le regard du jeune homme glissait amou-

reusement sur cette tête penchée, sur ce corps jeune et charmant. Miss Anna, qui était précisément occupée à esquisser les yeux de son modèle, trouvait dans le regard de David une animation qui répandait sur toute sa physionomie une expression rêveuse et fière qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là.

— Cela vient très-bien, dit miss Anna; vous posez mieux qu'un modèle de profession. Je n'ai plus qu'à vous remercier pour aujourd'hui, car je ne veux pas prolonger la séance. Si vous voulez venir demain à la même heure, nous reprendrons notre travail; et elle le congédia avec un sourire.

David avait salué en balbutiant quelques mots, et était sorti.

Toute la nuit il ne rêva que de miss Anna.

Le lendemain, il se présenta à l'heure exacte; cette fois, il avait revêtu sa redingote et son pantalon noir: il portait, en un mot, son costume de gentleman.

Il reprit la position qu'il avait la veille, et la jeune fille travaillait depuis un quart-d'heure en causant avec lui, lorsqu'un domestique vint annoncer que M. Edward Parker était au parloir.

— Que c'est ennuyeux! murmura la jeune miss; puis elle ajouta résolument: Priez-le d'attendre quelques instants, je suis occupée.

Et, se remettant à son chevalet, elle leva les yeux vers son modèle; mais en ce moment elle surprit dans le re-

gard de David une expression si étrange, qu'elle les rebaissa sur-le-champ et se sentit rougir.

IL Y AVAIT UNE FOIS UNE PRINCESSE.

En voyant les regards de miss Anna se détourner des siens, et un léger incarnat couvrir ses joues, David éprouva un trouble extraordinaire. Ce trouble était mêlé d'un bien-être qu'il n'avait pas connu jusque-là. Il restait immobile, tremblant, silencieux, le regard toujours attaché sur la jeune fille qui, sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, jouait machinalement avec ses crayons. Pendant un moment, l'artiste, non plus que le modèle, ne savait trop quelle contenance tenir.

Pour mettre fin à cet embarras réciproque, la jeune fille prétexta un violent mal de tête et leva la séance.

Quand David fut de retour au chantier, il se mit à gambader comme un fou, il chantait, il riait tout seul, il était heureux; mais ce premier mouvement d'ivresse fit bientôt place à de tristes réflexions.

—A quoi ai-je pensé? disait-il, en se parlant à lui-même. Me voilà amoureux d'une jeune fille riche qui va bientôt retourner dans son pays où elle finira par épouser son cousin; d'ailleurs, ne suis-je pas séparé d'elle par une

barrière plus infranchissable encore? La fortune. Ah! David, mon ami, tu t'es préparé bien des tourments, il vaudrait mieux pour toi que tu n'eusses jamais mis le pied dans le cottage de M. Hamilton.

Puis, à un autre moment, il se laissait aller à des pensées plus consolantes; le père de miss Anna n'avait-il pas commencé par être ouvrier comme lui? Ne pouvait-il pas, lui aussi, devenir riche comme le négociant de Mexico? En Amérique, on ne regarde pas à la naissance; la fortune égalise tous les rangs. Oui, disait-il, en proie à son exaltation amoureuse, je veux conquérir miss Anna par mon travail, je veux combler de pièces d'or l'abîme qui me sépare d'elle; on parle en ce moment de gens qui font en quelques mois des fortunes considérables aux mines de la Californie, eh bien! j'irai en Californie; d'ailleurs ça me rapprochera toujours du pays de miss Anna. Et, pour calmer un peu l'agitation de son âme, il redoublait d'ardeur au travail, mais il avait beau faire, l'image de la jeune fille était toujours présente à sa pensée.

Le lendemain matin, miss Anna partit pour New-York, où elle allait passer quelques jours.

Pendant cette absence, David put mesurer toute l'étendue de son amour; il était triste, ennuyé, malheureux, il ne pensait qu'à miss Anna, son image, comme une ombre charmante, le poursuivait partout et toujours, il se surprenait à prononcer son nom, il songeait à sa subite apparition dans la salle d'attente le jour de son arri-

vée, il la voyait à son chevalet levant sur lui ses grands yeux noirs, et à ce souvenir un frémissement involontaire s'emparait de tout son être, il maudissait l'instant où il l'avait vue, et pourtant il ne se sentait pas le courage de résister au désir de la voir encore.

Miss Anna revint; mais au lieu d'apporter l'espérance au cœur de David, son retour devait y jeter le désespoir. Le jeune ouvrier apprit par l'intendant que la nièce de M. Hamilton allait retourner au Mexique auprès de sa famille.

— Elle va partir, pensait-il, et je ne la verrai plus, sa vue me rendait si heureux! Je ne suis qu'un ouvrier, mais pour conquérir cette femme je me sentirais la force de soulever le monde.

Après la première explosion de douleur, il devint plus calme : son parti était pris.

Sur ces entrefaites, la jeune fille le fit appeler. David quitta aussitôt son travail.

— Monsieur David, lui dit la jeune fille en souriant, je n'ai plus qu'une séance à vous demander, je quitte demain le cottage.

— Je le savais, interrompit David.

Ces mots avaient été accentués avec un ton si significatif, que miss Anna regarda le jeune ouvrier avec étonnement. A partir de ce moment, elle comprit ce qui se passait dans le cœur de David; mais cet amour, dont elle aurait ri peut-être si elle l'avait découvert dans un

homme de sa condition, lui parut une chose si nouvelle, si étrange, et si peu dangereuse pour elle, que bien loin de s'en formaliser elle l'accepta en quelque sorte comme un naïf hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté.

— Puisque j'ai commencé cette étude, reprit-elle, pour faire cesser un silence embarrassant, il faut que je l'achève aujourd'hui même.

Au bout d'une heure environ l'étude était entièrement terminée.

— Monsieur David, dit la jeune fille en se levant, il ne me reste plus qu'à vous remercier. Maintenant, ajouta-t-elle en agitant dans sa main une petite bourse dans laquelle sonnaient des pièces d'or, il faut vous montrer raisonnable : je sais que l'ouvrier français est fier, mais cette fierté doit être généreuse ; en souvenir des moments agréables que j'ai passés avec vous et des leçons de français que vous m'avez données, acceptez ce petit cadeau.

— De l'or ? dit David; oh ! non, mademoiselle ne pense pas que je puisse prendre de l'or de sa main.

Miss Anna parut vivement contrariée de ce refus.

— Si je vous en priais bien cependant, ajouta-t-elle.

— Non, dit David en rougissant. Mais, tout-à-coup, il pâlit et ajouta en hésitant et en baissant les yeux : Je ne l'accepterai qu'à une condition.

— Une condition, et laquelle ?

— Il se fit un moment de silence, pendant lequel David cherchait évidemment à ses pieds une grande résolu-

tion et des paroles convenables pour exprimer sa pensée... Il commença plusieurs phrases en tournant son chapeau de paille dans ses mains; puis, ses regards se portant sur cette fraîche et belle créature, dont la vue lui donnait l'envie de tomber à deux genoux, la hardiesse lui vint au cœur et il dit :

— Est-ce que mademoiselle tient beaucoup à se marier avant la fin de l'année?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit miss Anna.

— C'est que... c'est que je prendrais la bourse, si vous me promettiez de ne pas vous marier avant un an.

Miss Anna étouffa un petit cri de surprise, et regarda fixement David.

— Et pourquoi cette condition! dit-elle, en prenant le parti de rire de cette singulière sortie.

— C'est une idée, répondit David en tournant toujours son chapeau entre ses doigts.

— Eh bien ! s'il ne faut que cette condition pour vous faire accepter mon cadeau, prenez-le, dit la jeune fille en souriant, je ne me marierai pas avant un an.

David prit la bourse, salua miss Anna en silence, et sortit. Son cœur bondissait de joie, deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Le soir même, il quittait le cottage de M. Hamilton. La charpente qui lui avait été commandée était terminée.

Ordinairement le repas de famille était égayé par la vi-

vacité de miss Anna et les malices gracieuses qu'elle dirigeait contre son cousin et futur, M. Edward Parker.

Mais ce jour-là, miss Anna mangea et parla peu.

M. Hamilton, tout entier au souvenir des opérations de la journée, ne faisait aucun effort pour soutenir la conversation, et bientôt un silence prolongé vint rompre les habitudes du logis

Le jeune dandy américain, qui en était déjà à son sixième verre de porto, le rompit par une observation qui devait amener un orage sentimental dans le petit Eden domestique.

—Ah çà, mon cher oncle, dit-il, vous avez donc donné des rouleaux de pièces d'or à ce charpentier qui travaillait ici? En partant, ne s'est-il pas avisé de distribuer des dollars à tous les domestiques; il n'y a pas jusqu'à mon groom qui n'en ait reçu sa part. Un duc et pair des trois royaumes n'agirait pas avec plus de magnificence que cet ouvrier français : c'est héroïque!

— Moi! répondit M. Hamilton, je ne lui ai donné que ce qui lui revenait; mais ma nièce, ajouta-t-il, t'en dira peut-être plus long que moi à ce sujet.

— Oui, dit miss Anna d'un air qui jouait l'indifférence, je lui ai remis dix pièces d'or pour le remercier d'avoir posé comme modèle. J'ai eu assez de peine à les lui faire accepter.

— L'ouvrier ne voulait pas les prendre, dit la petite cousine de dix ans, qui avait assisté à la scène du matin,

et qui pour le moment remplissait le rôle d'enfant terrible, il ne les a prises que parce que cousine Anna lui a promis de ne pas se marier cette année.

M. Hamilton partit d'un grand éclat de rire.

— Serait-ce vrai, ce que dit cette enfant, miss Anna? demanda M. Edward d'un ton visiblement inquiet et blessé.

— Qu'y aurait-il d'étonnant? répondit la jeune fille.

— Mais il me semble, reprit Edward, que cette parole serait doublement inconvenante.

— En quoi donc, s'il vous plaît? dit miss Anna tranquillement.

— En quoi? vous me demandez en quoi, miss? D'abord, parce que c'est une de ces confidences qu'une jeune fille de votre condition ne fait pas à un ouvrier; ensuite, parce que vous n'avez plus le droit de faire une pareille promesse... puisque nous allons nous marier.

— Vous vous trompez, Edward, il n'a jamais été convenu que nous nous marierions avant un an.

— Il a été convenu, reprit M. Parker, que le mariage aura lieu, et je vous demande depuis quinze jours d'en fixer l'époque à votre retour à Mexico: c'est donc une manière indirecte de me signifier un refus.

— C'est tout ce qui vous plaira.

— Allons, mes enfants, parlons d'autre chose, s'écria M. Hamilton qui voyait avec peine le ton d'aigreur que prenait la conversation.

Mais M. Edward Parker était trop profondément ému

de la manière inattendue et inexplicable dont l'indifférence de sa cousine à son sujet venait de se trahir pour en rester là. Il se promit d'avoir avec elle une explication, et reçut de ses mains la tasse de thé habituelle en conservant une physionomie refrognée, et sans lui adresser un mot de remercîment.

De son côté, miss Anna était piquée au vif. Son mécontentement tenait moins peut-être aux prétentions, à la suffisance un peu cavalière de son cousin qu'au sentiment du trouble secret qu'il avait réveillé en elle. Elle s'assit à l'écart, en prenant sur ses genoux sa petite cousine Sophie qu'elle avait l'habitude d'endormir chaque soir avec des contes improvisés, et se promettant bien, à la première occasion, de donner une leçon à son prétendu.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. La petite Sophie réclama de sa bonne cousine l'histoire de chaque jour.

— Oui, oui, une histoire, dit le jeune Parker d'un air fat et moqueur. Cette chère Anna a tant d'imagination ! J'aime beaucoup ses histoires.

Et il acheva d'un trait sa tasse de thé.

— Ah ! vous aimez mes histoires, dit Anna. Eh bien ! je vais raconter la plus jolie de toutes.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la petite Sophie.

— Attention ! dit l'oncle Hamilton, qui s'apprêtait à s'assoupir dans son grand fauteuil, et miss Anna commença ainsi :

— Il y avait une fois une belle princesse, bien belle, bien belle, qui avait un papa qui était roi du pays et qu'elle aimait beaucoup. Un jour comme elle courait dans les bois après les papillons, elle alla bien loin, bien loin, si loin qu'elle s'égara tout-à-fait. Ne pouvant plus reconnaître son chemin pour revenir au palais du roi, elle s'assit sur une pierre et se mit à pleurer.

Un jeune soldat vint à passer et demanda à la princesse la cause de son chagrin.

— Je ne peux plus trouver la route qui conduit au palais de mon père, dit-elle.

— Je veux bien vous l'indiquer, répondit le soldat, mais à une condition ; c'est que vous ne vous marierez pas de l'année.

M. Edward, qui avait écouté jusque-là le récit avec indifférence, se tourna vers sa cousine, qui continua sans faire semblant de rien.

— La princesse qui craignait de ne jamais revoir le palais de son père, promit qu'elle ne se marierait pas de l'année ; d'autant plus qu'elle avait un prétendu qui l'ennuyait toute la journée par les remontrances qu'il ne cessait de lui adresser, et le jeune soldat, qui connaissait le chemin, guida la princesse, et, pendant toute la route, il eut bien soin d'elle. Il la faisait passer dans les sentiers où elle ne pouvait pas se blesser les pieds, et il était prêt à la défendre si quelque animal eût voulu l'attaquer;

mais il n'y en eut pas, et il la conduisit sans accident, jusqu'à la porte du palais du roi.

— Et qu'est-ce qui est arrivé après? demanda la petite Sophie.

— Le soldat salua la princesse et retourna à l'armée.

— Et après? dit l'enfant.

— Il arriva, dit M. Edward qui perdait patience, que le roi fit bâtonner le soldat qui avait été assez hardi pour parler ainsi à sa fille.

— Non, monsieur, répondit miss Anna, vous ne savez pas l'histoire ; puis, se tournant vers sa cousine, elle lui dit à demi voix, mais assez haut pour être entendue par l'interrupteur : le soldat devint général et, au retour de la guerre, il épousa la princesse.

— Miss Anna, dit M. Edward avec une colère concentrée, on voit clair à travers vos histoires romanesques. Vous voulez me pousser à bout. Eh bien, ajouta-t-il en frappant du pied, je ne sais qui me tient...

— Qu'est-ce que c'est? s'écria l'oncle en se réveillant en sursaut... encore une dispute... Allons! vous êtes deux enfants!.. Qu'on se donne la main, et qu'il ne soit plus question de toutes ces niaiseries.

Puis, prenant Edward à part, il lui dit : Es-tu fou? tu sais bien que c'est tout le caractère de ta mère. Elle parlera de cet ouvrier français qui est un beau garçon, ma foi, tant que tu la tourmenteras à ce sujet, et elle n'y pensera plus dès que tu n'en diras rien.

Cette observation calma le jeune prétendu qui, ainsi que tout prétendu doit faire, avoua ses torts et demanda grâce. Le pardon fut accordé, et Edward Parker quitta le cottage sans insister sur l'époque du mariage, jugeant, d'après l'observation de son oncle, qu'il était plus prudent de se reposer sur le temps pour faire justice d'une résolution exorbitante, choquante, impossible, et dont la malice habituelle de sa cousine et l'esprit de contradiction avaient sans doute fait tous les frais.

A quelques jours de là, miss Anna s'embarquait à New-York, avec sa gouvernante et son cousin, pour Mexico; David qui avait appris en faisant causer l'intendant le nom du bâtiment qui devait emmener la jeune fille, la suivit caché dans la foule, jusqu'à la chaloupe du navire. Il put la voir du quai s'établir sur le pont pour jouir de la brise molle et tiède du soir. Il resta immobile et suivit du regard le navire jusqu'à ce qu'il disparut à l'horizon.

— C'est mon bonheur qui s'en va, dit-il; maintenant, c'est à moi de l'aller chercher.

David quitta les États-Unis peu de temps après. Nous avons dit comment il retrouva son camarade File-ton-Nœud et comment ils se rendirent en Californie. Le lecteur comprendra l'ardeur extraordinaire et l'excès de travail qu'il apportait dans la recherche de l'or au milieu de ses deux compagnons.

LE DOCTEUR FILE-TON-NŒUD.

Malgré la bonne volonté et l'ardeur des trois amis, les travaux marchaient lentement à cause du manque d'outils. Cette charpente dont ils avaient tant besoin pour reposer pendant la nuit, eux qui depuis si longtemps couchaient à la belle étoile, ils l'auraient élevée en huit jours dans des conditions ordinaires, mais ils voyaient avec peine qu'il leur faudrait plus du double de temps pour l'achever. David, toujours le premir levé, ne quittait l'ouvrage que lorsque la nuit ne lui permettait plus de distinguer les objets. Alors on étendait un lit de feuilles sèches sous les massifs, on allumait du feu pour éloigner les bêtes fauves, et chacun s'endormait à quelques pas de ce trésor qu'on allait attaquer aussitôt la charpente terminée, pendant que Calicot, qui avait tout le temps de se reposer le jour, se tenait debout, l'oreille au guet, protégeant le sommeil de ses trois maîtres, et prêt à donner l'alarme au premier signal du danger.

Un matin, à leur réveil, David et Polyphème ne trouvèrent plus, comme à l'ordinaire, File-ton-Nœud et Calicot. En voyant qu'un des deux fusils de la communauté n'était pas à sa place, ils pensèrent qu'une velléité de chasse avait passé par la tête de File-ton-Nœud, et qu'il ne tarderait pas à revenir. Mais plusieurs heures s'écou-

lèrent dans cette attente. David murmurait entre ses dents, et se plaignait de la négligence de son ami, qui oubliait le travail pour courir le chevreuil.

— Que diable veux-tu? lui disait Polyphème, c'est jeune, il faut bien que ça s'amuse, ça ne poursuit pas comme toi et moi une idée sérieuse. Quand le petit trouve une occasion de prendre du bon temps, il ne faut pas lui en faire de reproche; que je travaille comme un bœuf, moi, c'est mon lot, que tu t'épuises à l'ouvrage, ça se conçoit encore, mais lui...

— C'est vrai, répondit David, mon impatience me rend injuste envers mes camarades.

— Ça n'est pas ça que je veux dire, mais les amoureux, ça ne raisonne pas, et tu es amoureux; quand bien même File-ton-Nœud ne m'aurait pas dit la chose, je me serais bien vite aperçu que tu as le cœur piqué.

— Je ne nie pas le fait, dit David que la solitude avait rendu communicatif; je suis poursuivi à toute heure, à tout instant par une même pensée, et ce qu'il y a de plus malheureux, vois-tu, c'est que cet amour-là est une folie.

— Je ne te demande pas ton secret, mon garçon; seulement je comprends ton infirmité, j'ai passé par là.

— Tu as été amoureux aussi? demanda David en se rapprochant du forgeron.

— Pourquoi pas? continua celui-ci; je n'ai pas toujours fait peur aux jolies femmes. Avant d'avoir, par

suite d'un éclat de fer rouge, attrapé cette balafre à la figure et perdu un œil, ce qui m'a valu l'avantage d'être surnommé Polyphème, je passais parmi les jolies filles de Marseille pour un garçon assez bien tourné. Tu ne t'en douterais pas, mais c'est pourtant la vérité.

— Et cet amour, qu'est-il devenu ?

— Ah ! voilà, répondit Polyphème avec un soupir ; l'accident dont je te parlais tout-à-l'heure m'est arrivé juste la veille du jour où j'allais me marier. En me voyant si changé, ma promise n'a plus voulu de moi. J'étais bien triste, et j'ai eu un rude moment à passer. Je me tâtais pour savoir si je ne me ferais pas sauter le caisson. J'étais comme un boule-dogue en colère ; je tournais à la méchanceté. Enfin, grâce à Dieu, j'ai pris le dessus. Polyphème, que je me suis dit, faut oublier les jupons, mon vieux, tu n'auras jamais de chance de ce côté-là. Et alors cet amour que j'avais pour une femme, je l'ai reporté ailleurs ; ne pouvant avoir de famille à moi, je résolus de me faire une famille de tout ce qui souffre ; je sais bien que ce n'est pas tout-à-fait la même chose, mais ça console toujours un peu.

Après ces paroles, David avait serré les mains du forgeron, et ils s'étaient remis silencieusement à l'ouvrage.

Pendant qu'ils sont occupés à travailler, nous allons suivre File-ton-Nœud dans sa course aventureuse.

File-ton-Nœud s'était aperçu que les fatigues qu'ils avaient endurées depuis leur fuite du placer de John

Marshall, jointe à la mauvaise nourriture avaient considérablement affaibli David. Dans ce pays chaud, où l'homme a besoin d'être reconforté par les toniques, les trois amis ne buvaient que de l'eau du Sacramento. Polyphème, habitué à la frugalité et à la manière de vivre des Peaux-Rouges, ne se préoccupait même pas de l'insuffisance de cette hygiène. Quant à File-ton-Nœud, qui n'avait jamais été malade, la fatigue glissait sur lui, suivant son expression, comme de l'eau sur du caoutchouc. Mais l'état de faiblesse de son ami David l'inquiétait; de plus, il trouvait que l'ouvrage n'avançait pas assez faute d'instruments; en conséquence, il avait résolu de tenter une expédition le long du Sacramento, où il savait que des placers étaient établis à une certaine distance, afin de se procurer, à l'aide des trente-sept dollars qui lui étaient restés à travers toutes ses aventures, une bouteille de rhum et quelques outils. Un beau matin donc il était parti ; voici de quelle manière.

Sur un signe, Calicot l'avait suivi, et il s'était rendu dans une prairie voisine de leur campement. Là, File-ton-Nœud avait fait entendre un hennissement, aussitôt un autre hennissement lui avait répondu, et la pouliche qui l'avait amené au Sacramento était accourue vers lui.

Nous dirons au lecteur pour l'intelligence de ce fait que le lendemain de son arrivée à la source, File-ton-Nœud étant occupé à abattre un arbre sur la lisière du

bois, avait été très-étonné de se sentir tiré par la partie postérieure de ce vêtement indispensable que les Anglaises appellent un *inexpressible* et que les gamins de Paris nomment tout simplement une culotte, il s'était retourné pensant que David ou Polyphème lui faisait une farce, mais il s'était trouvé nez à nez avec la pouliche de la clairière.

File-ton-Nœud, enchanté de continuer la connaissance, s'était mis à jouer avec elle, et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Le jeune Parisien, en souvenir d'un sentiment que la rue de la Lune avait vu naître, avait donné à sa pouliche le nom de Paméla. Cette appellation faisait le plus grand honneur à la mémoire amoureuse de File-ton-Nœud.

Ce matin donc, il passa un mors dans la bouche de Paméla, sauta dessus et descendit le cours du Sacramento.

Il n'avait pas fait vingt milles qu'il aperçut dans le lointain des points rouges et blancs qui se détachaient sur l'eau jaunâtre du fleuve. C'étaient les chercheurs d'or.

— Bon ! voici un placer, se dit File-ton-Nœud, modérons l'ardeur de Paméla, et avançons au petit trot.

Il était tout au plus à trois cents pas du lavage, lorsqu'il vit qu'il se faisait un grand mouvement parmi les mineurs, tous les regards étaient tournés vers lui. File-

ton-Nœud ne pouvait comprendre le motif de la sensation que causait son arrivée.

Deux chercheurs d'or se détachèrent du groupe, s'avancèrent vers lui et lui demandèrent en anglais, après avoir ôté leurs chapeaux jusqu'à terre, s'il n'était pas le très-honorable docteur Templeton.

— Templeton ? répéta File-ton-Nœud, connais pas.

Les deux chercheurs d'or remirent leurs chapeaux d'un air désappointé et revinrent sur leurs pas.

La façon dont on lui avait demandé s'il était le docteur Templeton, fit faire quelques réflexions à File-ton-Nœud.

— Il y a des malades dans la colonie, se dit-il; puisqu'ils sont assez californiens pour croire encore aux médecins, je vais leur en procurer un, moi, de vétérinaire.

Après cette improvisation mentale, il donna un coup de talon à Paméla, et rejoignit ses deux interlocuteurs.

— Mes gentlemen, leur dit-il, est-ce quo vous avez une confiance particulière dans le docteur Templeton ?

— Non, répondit un des mineurs, on nous a assuré que M. Templeton était à chercher de l'or à un des placers du Sacramento, et comme nous avons beaucoup de malades ici, nous avons dépêché vers lui un exprès.

— Menez-moi vers vos malades, leur dit résolument File-ton-Nœud.

— Est-ce que vous seriez médecin, monsieur?

— Un peu : le docteur File-ton-Nœud, de la Faculté de Paris.

Il avait à peine achevé ces mots que les mineurs se confondirent en salutations et supplièrent le docteur improvisé de vouloir bien les suivre au placer.

File-ton-Nœud descendit de cheval et fut bientôt entouré d'une population souffreteuse. Tous ces hommes aux traits amaigris par la fièvre et la fatigue lui tendaient les bras pour qu'il leur tâtât le pouls, lui montraient leur langue et se plaignaient tous en même temps ; File-ton-Nœud répondait à chacun avec un sang-froid magnifique. Cependant, ahuri par les mille questions qui lui étaient adressées de toutes parts, il engagea les malades à rentrer dans leurs tentes, en leur promettant qu'il irait les visiter chacun à son tour.

Il faudrait ne pas connaître le caractère de File-ton-Nœud et douter des connaissances encyclopédiques du jeune Parisien, pour supposer qu'il fut un seul instant embarrassé de son rôle ; File-ton-Nœud avait la foi la plus robuste dans un certain remède pratiqué par sa tante Cadiche, qui, suivant lui, en savait beaucoup plus long que toute la Faculté. La recette du remède n'était pas difficile à retenir. Faire tremper du pain rôti dans du vin chaud très-sucré, et boire le vin quand le pain en avait

en quelque sorte absorbé l'âcreté. Le jeune docteur commença donc sa tournée, préparant lui-même sa médecine, la faisant avaler aux malades et leur recommandant de se coucher immédiatement entre deux couvertures. Il avait déjà vu une quinzaine de fiévreux, lorsqu'il arriva dans la tente d'un mineur qui semblait beaucoup plus malade que les autres.

File-ton-Nœud s'approcha de lui pour lui tâter le pouls, comme doit faire tout médecin qui a passé cinq ans sur les bancs de l'école ; mais, tout-à-coup, il reconnut dans le malade le gros Mexicain aux breloques d'or, qui était resté avec Tom sur le bâtiment, au moment où le flot avait entraîné la barque loin de *la Mouette*.

File-ton-Nœud fit alors cette réflexion que Tom aussi devait être sauvé. Il parla au Mexicain, le remua, le secoua pour l'interroger, mais il ne put en tirer aucune parole.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, ça va mal ; employons vite le remède de ma tante Cadiche, sinon il est perdu.

Par malheur, le Mexicain râlait effroyablement, et il fut impossible au jeune Esculape de lui introduire une seule goutte du précieux liquide dans le gosier.

— Allons, il est dit que je ne saurai rien, il va mourir sans vouloir desserrer les dents. Cet homme-là a toujours été entêté.

En effet, au bout de quelques heures, le Mexicain avait rendu le dernier soupir.

File-ton-Nœud s'informa auprès des gens du placer si le Mexicain ne s'était pas présenté au placer avec un compagnon; mais on lui répondit qu'il était venu seul et dans le plus profond dénûment.

— Sacrebleu ! disait File-ton-Nœud, quel malheur que je sois arrivé si tard !

Le lendemain, le remède avait si bien agi que tous les malades étaient sur pied et avouaient qu'ils ne s'étaient jamais mieux portés. File-ton-Nœud était salué par tous comme un sauveur.

Ah ! si le Mexicain avait pu avaler le vin chaud, pensait File-ton-Nœud, il m'aurait dit si Tom est encore de ce monde.

Quand le triomphant docteur vit qu'on n'avait plus besoin de lui, il se disposa à partir malgré les supplications intéressées de sa clientèle qui voulait le conserver au placer; il résista à toutes les prières. Lorsqu'on reconnut que son parti était irrévocablement pris, on lui offrit de la poudre d'or en assez grande quantité pour la rémunération de ses soins; File-ton-Nœud refusa obstinément et finit par déclarer qu'il accepterait seulement, pour emporter un souvenir de ses malades, une bouteille de rhum et quelques outils.

— Ah ! vous voulez aussi chercher de l'or, lui dit un des deux Anglais qui étaient venus la veille à sa rencontre.

— De l'or! répondit File-ton-Nœud avec un superbe dédain, de l'or! j'ai le plus profond mépris pour ce mé-

tal, je fais partie d'une petite colonie qui poursuit un autre but que la recherche de l'or. Liés par une pensée de haute utilité sociale, nous sommes là quelques solitaires, qui menons une vie frugale et simple au sein des douceurs de l'agriculture.

— Ah ! fit l'Anglais.

— Oui, nous nous sommes particulièrement voués à la culture de la pomme de terre. Nous appartenons au grand club, philanthropique de Philadelphie pour la propagation universelle de ce légume.

L'Anglais serra avec admiration la main du jeune docteur philanthrope qui put enfin monter sur Paméla, chargé de toutes sortes d'instruments et de deux bouteilles de rhum.

Au moment où il se disposait à partir, en promettant de revenir de temps en temps au placer, un des mineurs qu'il avait guéris lui dit avec enthousiasme :

— Dieu me damne ! docteur, si je ne dis pas partout que M. File-ton-Nœud, de la Faculté de Paris, est le plus grand médecin du monde.

— Il n'y a pas de quoi, lui répondit celui-ci en lui serrant la main ; et il piqua des deux dans la direction de la source de Sacramento, emportant les deux bouteilles de rhum, une scie, une hache toute neuve, un pieu en fer et les bénédictions de la colonie.

L'ÉBOULEMENT.

Le retour de File-ton-Nœud chargé de richesses, nous voulons dire d'instruments de travail, avait singulièrement changé la face des choses. Les trois ouvriers, armés d'outils, n'étaient plus arrêtés à chaque instant par des difficultés insurmontables ; ils mirent tant de cœur à la besogne, qu'en peu de jours la baraque s'éleva comme par enchantement. Quoique les curieux ne fussent pas à redouter dans ce lieu sauvage, ils l'avaient dressée dans un des fourrés qui faisaient face à la colline, afin d'en soustraire l'aspect à tous les regards. La vue d'une maison à côté des rochers aurait pu donner l'éveil à la cupidité de quelque aventurier égaré, et ce qu'ils craignaient par-dessus tout, c'était que l'on découvrît le rocher où gisait leur trésor.

File-ton-Nœud, en faisant part à ses amis de ses aventures au placer où il avait obtenu un si beau succès médical, n'avait pas oublié de raconter à David l'étonnement que lui avait causé la vue du Mexicain, qu'ils avaient cru englouti dans les flots avec Tom. Cette nouvelle avait causé la joie la plus vive à David qui ne doutait plus que Tom n'eût échappé comme son compagnon à la fureur de la tempête, et il avait été convenu que le quart du trésor

que l'on trouverait dans le rocher serait réservé pour être remis à Tom le jour où l'on parviendrait à découvrir ses traces.

La baraque achevée, il ne restait plus qu'à attaquer la mine ; Polyphème se chargea de desceller la pierre qui avait été cimentée dans le rocher par l'ami de Tom, et en quelques heures le rocher présenta une ouverture assez large pour que File-ton-Nœud, aidé et poussé par ses camarades, pût y pénétrer.

Le jeune ouvrier était enfin dans les entrailles de la mine.

Il alluma une branche résineuse dont il se servit en guise de torche, et commença par examiner l'endroit où il se trouvait.

L'intérieur du rocher présentait l'aspect d'une vaste salle basse, dont la voûte allait toujours se rétréeissant, en sorte qu'après avoir fait une quarantaine de pas, File-ton-Nœud fut obligé de se baisser de plus en plus à mesure qu'il avançait dans la profondeur. L'eau, tombant goutte à goutte par des excavations pratiquées de tous les côtés, avait creusé une quantité infinie de petites rigoles qui allaient se jeter, fleuves liliputiens, dans un océan en miniature d'un pied de large, lequel se perdait sous terre, et était sans doute un des mille ruisseaux qui composaient la source du Sacramento.

File-ton-Nœud remarqua qu'en de certains endroits la nature de la pierre était tellement friable et molle qu'il

suffisait de gratter le rocher avec l'ongle pour en détacher quelques grains poussiéreux. La première impression de File-ton-Nœud avait été une espèce de désappointement; il s'était fait d'une mine une idée si fantastique dans ses rêves de richesse, qu'il s'était attendu à voir a grotte toute ruisselante de lingots. Cependant il ne se découragea pas, il chercha, il examina minutieusement, et, promenant sa branche résineuse dans tous les coins, il découvrit une ligne aux reflets jaunes incrustée dans la pierre, et qui semblait un ruban se détachant en relief sur la muraille; il poussa un cri de joie. C'était un filon.

Il revint aussitôt à l'ouverture de la grotte, et fit part à ses amis de sa découverte.

— Passez-moi une pioche, leur dit-il, je vais vous en apporter un échantillon.

Il commença ce travail avec une ardeur que l'on comprendra facilement; mais la difficulté était plus grande qu'il ne l'avait supposé : cette partie du roc, qui contenait des linéaments jaunes, était tellement dure, que la pioche s'ébréchait contre la paroi granitique sans l'entamer. Pourtant, après un travail opiniâtre, il parvint à détacher du filon un petit morceau aurifère entouré de fragments de quartz, et qu'il rapporta triomphalement.

— Voici une preuve de la chose, dit-il.

Les deux amis examinèrent la pépite; c'était bien de l'or. David ne se contenait plus, il essaya de glisser par

l'ouverture de la grotte, mais tous ses efforts furent inutiles. File-ton-Nœud, beaucoup plus mince que lui, n'avait pénétré qu'avec la plus grande difficulté.

— Il faut absolument élargir l'ouverture, dit David à Polyphème.

Comme l'orifice était assez élevé dans le rocher, les deux amis construisirent un échafaudage et commencèrent l'opération. File-ton-Nœud les aidait en attaquant le roc à l'intérieur, pendant que David et Polyphème luttaient extérieurement contre le bloc de granit qui semblait se jouer de leurs efforts.

Après une demi-journée consacrée tout entière à ce travail, ils avaient enfin brisé, morceau par morceau, un fragment de roc assez considérable et purent rejoindre File-ton-Nœud dans la grotte.

— Mes amis, dit Polyphème, lorsqu'il eut examiné la ligne jaune qui coupait le mur horizontalement, nous sommes plus riches que l'empereur du Mogol : l'or natif se rencontre très-rarement en filons dans ce pays ; on le trouve plus ordinairement en cube, en lames ou en paillettes, en grains ou en masses ; mais ce filon que vous voyez est inépuisable : dix générations de mineurs n'en verraient peut-être pas la fin.

— Est-il possible ! s'écria File-ton-Nœud.

— Comment sais-tu cela ? demanda David.

— J'ai souvent causé de ça avec des amis qui connaissaient bien la nature du minerai, ils m'ont expliqué que

les filons ou fentes irrégulières gisent entre deux espèces de roches aussi loin que ces roches se prolongent. Si nous pouvions arracher une des parties de ce roc vous verriez la ligne aurifère s'étendre à l'intérieur telle qu'elle vous apparaît ici.

— C'est pourtant ce qu'il faut tenter, dit David, pour extraire plus facilement le filon du rocher.

Il fut donc convenu qu'on allait attaquer le roc de côté, de manière à former un angle qui mit à nu une certaine partie du filon.

Polyphème redescendit à son enclume, aiguisa les pioches et l'œuvre fut entreprise.

C'était une tâche bien autrement difficile que l'érection de la charpente ; la matière granitique était si dure, qu'au bout d'une semaine les trois amis n'étaient guère plus avancés qu'au premier jour.

Quelquefois le désespoir s'emparait d'eux, ils avaient des millions sous la main, et il leur était impossible de s'en emparer.

File-ton-Nœud ouvrit un avis : les deux poires à poudre de la communauté étaient encore presque pleines, il proposa de faire sauter le rocher.

Cet avis fut adopté à l'unanimité.

Lorsque le travail de la mine fut préparé, les trois amis sortirent de la grotte, et Polyphème mit le feu à la traînée de poudre.

La colline craqua à sa base par le fait de la secousse électrique, et l'explosion retentit.

— C'est fait ! s'écria File-ton-Nœud, et il se précipita dans la grotte suivi de Polyphème.

David se disposait à en faire autant, lorsque tout-à-coup une partie du rocher se détacha avec fracas : un immense éboulement venait d'avoir lieu.

A la vue de ce terrible désastre, David demeura foudroyé.

La grotte n'offrait plus qu'un amas de décombres : d'énormes blocs de granit s'étaient détachés de la voûte et interceptaient tout passage ; David appela ses deux amis à plusieurs reprises, aucune voix ne lui répondit.

— Ils sont morts écrasés ! pensa-t-il.

Cette pensée le fit frissonner d'horreur ; il restait seul dans ce désert, au moment où il touchait au but de ses espérances : il ne pouvait croire à ce malheur, il lui semblait qu'il était sous le poids d'une hallucination.

— Pauvre File-ton-Nœud ! pauvre Polyphème ! s'écriait-il.

Le premier saisissement passé, il réfléchit que si par hasard ses amis n'avaient pas été écrasés, il parviendrait peut-être à les sauver. Il s'empara alors de sa pioche et tenta de se frayer un passage à travers les pierres et la terre. Ses forces étaient décuplées par cette idée que Polyphème et File-ton-Nœud respiraient peut-être encore.

Il travaillait avec fureur, avec rage, précipitant par l'ouverture du rocher des blocs qui roulaient le long de la colline jusque dans la vallée et redoutant à chaque pouce de terrain qu'il gagnait de trouver un cadavre sous les décombres. Des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage et sur tout son corps. Depuis douze heures il travaillait ainsi sans avoir pris seulement le temps de respirer; il n'interrompait quelquefois son travail que pour écouter s'il n'entendrait pas enfin la voix de ses deux amis, il les appelait en frappant les rochers, en creusant la terre, et sa voix entrecoupée de sanglots ne trouvait aucun écho dans ces ruines. Enfin, vaincu par la fatigue, il était tombé épuisé, désespérant de la Providence, et ne voyant plus que la mort comme le seul refuge à sa douleur.

Il était là depuis quelques minutes roulant dans son esprit les projets les plus sinistres, lorsqu'il crut entendre dans la profondeur des décombres un bruit sourd et répété. Il prêta l'oreille : ce bruit était semblable à celui d'une pioche frappée contre la pierre. Plus de doute, l'un des deux au moins était encore vivant et tâchait de se frayer une voie pour sortir du tombeau. David, oubliant sa fatigue, se remit à l'œuvre en remerciant cette Providence qu'il blasphémait tout-à-l'heure; à mesure qu'il avançait dans son travail, le bruit qu'il avait entendu devenait plus distinct. Bientôt il comprit qu'il n'était plus séparé du travailleur souterrain que par quelques pieds

d'épaisseur. A un moment, deux cris de joie avaient retenti ; en même temps deux pioches venaient de s'entrechoquer.

David et Polyphème étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Et File-ton-Nœud ? s'écria tout-à-coup David.

— Voilà ! s'écria celui-ci. Autant de tués que de blessés.....

David ne le laissa pas achever, il était dans ses bras.

L'éboulement avait eu lieu au milieu de la voûte, en sorte que File-ton-Nœud et Polyphème, qui étaient parvenus vers l'autre extrémité, à l'endroit où se trouvait le filon, n'avaient pas été atteints par la chute du rocher. Seulement, ils étaient ensevelis, comme disait File-ton-Nœud, dans un tombeau d'or.

Quand ils furent sortis de leur sépulcre, et que Polyphème put examiner tout ce qu'il avait fallu à David de persévérance, de courage et de fatigue pour accomplir le rude labeur qui les avait sauvés, il lui dit en lui serrant fortement la main :

— Ah ! tu nous aimes donc bien ? Maintenant, mon vieux, après ce que tu viens de faire, c'est entre nous à a vie, à la mort !

— Ne me sais aucun gré, lui avait répondu David avec cette franchise qui ne se trouve que chez l'ouvrier ; ce n'était pas seulement des amis que je voulais conser-

ver, c'étaient des bras forts dont j'ai besoin pour accomplir mon projet.

— C'est juste, murmura Polyphème, faisant allusion à l'amour de David, le cœur de l'homme ne peut contenir qu'une passion.

Plusieurs jours furent employés au déblaiement de la grotte.

Quand ce travail fut achevé, les trois amis purent voir l'effet qu'avait produit le jeu de la mine.

Un énorme bloc de rocher s'était détaché et avait laissé à découvert une grande partie du filon qui était bien plus riche encore qu'ils n'avaient osé l'espérer.

Ils se mirent sur-le-champ à l'exploiter ; Fileton-Nœud était occupé tout le jour à transporter de la grotte dans la maison de bois qu'ils avaient construite des fragments terreux où l'or reluisait en grande quantité.

Quand ils eurent recueilli un bon nombre de ces lingots rudimentaires, David dit à ses compagnons :

— Ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est d'aller débiter notre or à San-Francisco, et si nous ne trouvons pas d'acheteurs dans cette ville, à Monterey. Nous devons déjà en avoir pour une certaine somme : nous pourrons alors acheter les outils nécessaires pour exploiter la mine en grand. A présent, nous sommes tranquilles, nous voilà riches à millions ; la possession de tout cet or n'est plus qu'une

question de travail et de temps. Que dites-vous de mon projet?

Polyphème et File-ton-Nœud se rangèrent à l'avis de leur camarade. Le voyage fut résolu.

Les trois mineurs bouchèrent l'ouverture du rocher, placèrent des broussailles à sa base, de manière à dérober toute trace de travail, qui eût pu révéler le lieu de leur richesse, et firent leurs préparatifs de départ.

Il leur était facile de se procurer des chevaux à l'aide du *lasso;* ils en prirent deux de la sorte, le troisième était toujours sous la main de File-ton-Nœud, c'était Paméla.

Sur les bords du Sacramento et dans toute la partie ouest de la Californie, en général, les troupeaux de chevaux sont si nombreux qu'il n'est pas rare de voir un seul fermier posséder *dix ou douze mille* de ces animaux; la prise de possession en est des plus simples. Quand on a saisi un cheval en lui jetant le *lasso* et qu'on veut se l'approprier, on n'a qu'une formalité à accomplir : on lui applique son chiffre ou l'initiale de son nom sur la croupe. A partir de ce moment le cheval a un maître, c'est un cheval *marqué*. On lâche ensuite l'animal qui va rejoindre ses camarades et pâturer dans ces vastes prairies où paissent tout le jour d'immenses troupeaux de chevaux et de buffles. Le propriétaire d'un cheval est toujours sûr de le retrouver quand il veut s'en servir, car, à l'exception des chevaux de passage qui campent pendant

quelques mois de l'année seulement sur les bords du Sacramento, ces animaux ne s'éloignent jamais des pâturages où ils sont nés.

Une seule chose les embarrassait. Comment les trois amis emporteraient-ils leur or? Ils n'avaient ni sacs, ni malles, ni paniers, ni rien de ce qui aurait pu servir au transport de leurs richesses. File-ton-Nœud, dont le génie inventif était rarement en défaut, trouva un moyen ingénieux. Il proposa de lier leurs pantalons par en bas, de les couper à la hauteur de la jambe, et de glisser leurs pépites dans ces sacs improvisés retenus par des ficelles à leur ceinture. De cette façon, ajoutait-il, nous aurons l'air de trois cavaliers qui se promènent pour leur agrément. L'expédient indiqué par File-ton-Nœud fut accueilli avec d'autant plus de faveur par Polyphème et David qu'ils ne trouvaient pas d'autres moyens de résoudre le problème de la translation des lingots. Quand les mors furent placés dans la bouche des chevaux, et lorsque l'opération des pantalons fut achevée, les trois amis montèrent à cheval et se dirigèrent vers San-Francisco.

L'ATTAQUE.

Les trois amis avaient quitté la mine vers le soir. Ils

voulaient voyager de nuit pour n'être point remarqués sur la route. Comme ils avaient à suivre le cours du Sacramento dans toute son étendue, ils devaient naturellement rencontrer un assez grand nombre de placers échelonnés sur leur chemin, et la prudence exigeait qu'ils se cachassent le plus possible aux regards pour ne pas stimuler la curiosité des chercheurs d'or, et surtout des Indiens qui joignent à la rapacité des nations civilisées la finesse et l'astuce des sauvages. L'embarras et même la souffrance que leur faisait éprouver le frottement du minerai aurifère enseveli dans leurs larges pantalons, les forçaient de modérer l'ardeur de leurs montures, ce qui n'était pas une mince occupation, car les chevaux californiens ne connaissent guère qu'une allure, le galop à fond de train. Polyphème et David, armés chacun d'un fusil à deux coups, tenaient la droite et la gauche, et File-ton-Nœud, chevauchant entre ses deux gigantesques amis, ne cessait de se plaindre joyeusement de la douleur que lui causait le frottement des pépites à chaque mouvement un peu brusque de Paméla.

— Gueux de métal ! s'écriait-il, qui est-ce qui aurait dit qu'un jour l'or devait m'écorcher la peau?

— Parle plus bas, lui disait David, nous ne devons pas même confier notre secret à ces arbres.

Ils poursuivirent leur route sans encombre pendant plusieurs heures.

La nuit était magnifique, la lune répandait sur le

paysage une clarté molle et tremblante, qui permettait aux nocturnes cavaliers de distinguer les objets comme en plein jour. Le silence de la solitude n'était troublé que par le frôlement des feuilles agitées par la brise et par le murmure du Sacramento, qui roule ses flots de cascade en cascade sur un lit de cailloux.

Les trois voyageurs se laissaient aller au charme de cette nuit tranquille et sereine; David surtout, dont la nature contemplative sentait plus vivement la grandeur et la quiétude de ce spectacle, poursuivait dans le recueillement de sa pensée le doux fantôme de son amour, qui lui apparaissait continuellement dans ses souvenirs comme le point lumineux qui devait éclairer sa vie.

Tout-à-coup, un cri se fit entendre à une centaine de pas.

— Who goes there? (Qui va là) dit un homme qui apparut armé d'un fusil.

Les trois amis avaient arrêté leurs chevaux.

— C'est la sentinelle d'un placer, dit File-ton-Nœud, et il se hâta de répondre : Friend ! (ami).

Le factionnaire s'avança avec précaution, la main sur la gâchette de son fusil, au-devant des voyageurs, qui, de leur côté, s'étaient dirigés vers lui.

Il n'était plus qu'à quelques pas, lorsque File-ton-Nœud, qui venait de reconnaître dans la sentinelle un de ses malades du placer qu'il avait si miraculeusement guéris avec le remède de la tante Cadiche, s'écria, au grand étonnement de ses deux compagnons :

— It is you, my dear patient; how do you do? (C'est vous, mon cher malade; comment vous portez-vous?)

— Le docteur File-ton-Nœud ! s'écria le factionnaire.

— Lui-même qui voyage au clair de la lune avec deux de ses amis.

— Ah! docteur, reprit le factionnaire, venez-vous passer quelques jours au placer?

— Non pas pour le moment; je me rends à San-Francisco.

— Tant pis! docteur, tant pis! La colonie vous aurait reçu avec la plus grande joie; il n'est question que de vous au placer. Vous savez que je vous ai promis, lorsque vous nous avez quittés, de vanter partout le talent du docteur File-ton-Nœud de la Faculté de Paris : j'ai tenu parole, docteur; j'ai été hier à San-Francisco et j'ai raconté à une soirée que donnait le commodore gouverneur Parker, de quelle façon miraculeuse vous aviez sauvé une trentaine de malheureux rongés par la fièvre; c'est une cure qui vous fera beaucoup d'honneur, et si, en votre qualité de membre de club philanthropique de Philadelphie pour la propagation universelle de la pomme de terre, vous ne professiez un dédain profond des richesses, rien ne vous empêcherait de faire une fortune considérable en Californie.

Cette phrase débitée tout d'un trait avait diversement agi sur les trois amis. File-ton-Nœud gardait avec la plus grande peine son sérieux; il se mordait les lèvres jus-

qu'au sang pour ne pas éclater de rire. David, à qui le nom du commodore Parker avait rappelé qu'il s'agissait de l'oncle de miss Anna, sentait son cœur battre à fendre sa poitrine. Quant à Polyphème qui ne comprenait absolument rien au club philanthropique de Philadelphie et à la propagation des patates, il ouvrait un œil démesuré qui prenait de plus en plus les proportions d'une porte cochère.

— Que diable nous chante-t-il là ? demanda-t-il en français à File-ton-Nœud.

— Tais ton bec, répondit celui-ci ; et s'adressant en anglais à la sentinelle :

— Vous êtes bien bon de vous être souvenu de moi, pour le petit service que j'ai pu vous rendre à vous et à vos amis ; cela ne valait véritablement pas la peine d'en parler.

— J'admire votre modestie, docteur, vous êtes l'antipode de M. Templeton ; car j'ai vu ce Templeton que nous avions envoyé chercher sans pouvoir mettre la main dessus. Je l'ai rencontré chez le commodore gouverneur. Figurez-vous qu'il nous a dit que vous nous aviez guéris en dehors de toutes les règles de l'art ; il a même ajouté... Mais je me tais... docteur ; il faut pardonner à la jalousie.

— Dites toujours, reprit File-ton-Nœud.

— Eh bien, il a prononcé le mot de charlatan ; mais je l'ai bien relevé, je vous jure.

— Il m'a traité de charlatan? s'écria File-ton-Nœud, c'est très-bien ; le jour où je le rencontrerai, je veux que mon remède m'étouffe si je ne lui prouve pas qu'il n'est qu'un âne et un maroufle.

Et, après que File-ton-Nœud eut serré la main du factionnaire, les trois amis se mirent en route.

— Prenez garde aux attaques! cria la sentinelle, les chemins ne sont pas sûrs ; tout le monde ne sait pas que vous êtes des agriculteurs qui méprisez la poudre d'or, et comme c'est précisément aujourd'hui samedi que l'on transporte à San-Francisco le gain de la semaine, vous pourriez faire de mauvaises rencontres.

— Merci, répondit File-ton-Nœud, nous tiendrons compte de votre avis.

— Si nous continuons à suivre le cours du Sacramento, dit David quand ils furent seuls, nous ne manquerons pas de tomber de placer en placer et de sentinelle en sentinelle ; il nous faudra subir des interrogatoires qui n'en finiront pas. Je propose donc de couper par le premier sentier que nous trouverons. Qu'en dites-vous?

— Comme tu voudras, répondit philosophiquement Polyphème.

Le conseil de David fut adopté.

La route les conduisit pendant quelques milles à travers de petites montagnes coupées de vallées où domi-

naient les chênes verts, où s'élevaient de temps à autre quelques pins solitaires.

Au moment où ils gravissaient une chaîne peu élevée, ayant un bouquet de bois à leur gauche, David, qui était de quelques pas en avant de File-ton-Nœud et de Polyphème, aperçut, en tournant la tête, un cavalier qui sortait du bois derrière eux. En moins d'un instant, un second cavalier se montra, et avant que David eût pu donner l'alarme, ce cavalier, qui semblait être un Indien, se levant sur sa selle, lança son lasso qui, frappant juste au but, vint s'enrouler en sifflant autour de la tête et des épaules de File-ton-Nœud. David était aussitôt descendu de cheval ; il prit son fusil et envoya une balle à l'Indien au moment où celui-ci repartait au galop. La balle, en frappant le cheval à la tête, l'arrêta presque sur place, et un instant après animal et cavalier roulaient ensemble, tandis que File-ton-Nœud, ne pouvant résister à l'impulsion inattendue du lasso, était lui-même jeté à bas de Paméla.

Polyphème, qui n'avait compris le péril qu'en entendant siffler le lasso, avait aussitôt mis pied à terre, et comme David se mettant à l'abri de son cheval, il envoya une balle à l'ennemi. Son fusil coucha par terre un de leurs agresseurs, un homme au teint bronzé, coiffé du sombrero mexicain. En un clin d'œil, ils remisèrent leurs chevaux derrière des rochers qui les protégeaient contre les coups de l'ennemi, et de là ils aperçurent quatre

hommes, qui avançaient sur eux au galop de charge. Polyphème et David se couchèrent à plat ventre et rechargèrent leurs armes. David tira le premier, mais sans succès. Quatre coups de fusil lui répondirent aussitôt, et les balles sifflèrent au-dessus de sa tête et de celle de Polyphème. Celui-ci tira à son tour : on aurait pu croire que la balle s'était partagée en quatre pour frapper chacun des bandits, car ils tournèrent bride aussitôt et se sauvèrent à fond de train.

Restés maîtres du terrain, ils quittèrent leur abri et se mirent à la recherche de File-ton-Nœud qui gisait toujours par terre les bras et le col embarrassés dans le lasso que Polyphème eut bientôt coupé avec son couteau. Ils relevèrent alors leur ami qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. En ce moment, nouvelle alarme causée par un grand bruit de voix; c'était une troupe de cavaliers qui accouraient à toute bride et semblaient venir du Sacramento. Pour le coup, nos trois voyageurs se croyaient perdus, lorsqu'ils reconnurent que les nouveaux venus étaient un parti de mineurs du placer qu'ils venaient de quitter, lesquels en entendant les coups de fusil s'étaient élancés à leur secours. David et Polyphème se rendirent compte alors de la fuite précipitée des voleurs; c'était l'arrivée de ces défenseurs inattendus, bien plus que les coups de fusil de Polyphème qui avait causé leur déroute.

File-ton-Nœud se retrouva avec joie au milieu de ses

anciens malades; mais lui-même aurait eu bien besoin, dans cet instant, de l'admirable remède de la tante Cadiche, car il avait été renversé avec tant de violence qu'il n'était pas encore revenu à lui. Pendant qu'on lui faisait respirer des sels et qu'on le reconfortait par des toniques, David et Polyphème, désormais rassurés sur le sort de leur jeune ami, retrouvèrent le cheval de l'Indien; le lasso était encore attaché à la selle qu'ils s'approprièrent sans scrupule de conscience. Quant au cavalier, il avait pu se soustraire à toutes les recherches, quoiqu'il dût être dans un assez piteux état, car David avait vu que, dans leur chute, le cheval avait roulé sur lui. Le corps du brigand abattu par Polyphème gisait aussi par terre, ce n'était plus qu'un cadavre ; la balle avait traversé la poitrine et le cœur de part en part. Quelques mineurs, gens du pays, le reconnurent pour être l'un des soldats débandés de l'armée californienne, un bandit de la pire espèce, allié depuis quelque temps à une troupe de maraudeurs dont l'industrie s'exerçait à dépouiller les marchands, les mineurs et les rancheros qui passaient, sans être en force, à portée de leurs carabines. La bande avait quitté les parages de la côte, premier théâtre de ses exploits, pour venir chercher fortune dans le voisinage des mines, et, à en juger par ce que raconta un des mineurs, du nombre de vols commis depuis quelque temps dans le voisinage, leur campagne avait dû être très-productive.

Quand File-ton-Nœud fut tout-à-fait remis de son aven-

ture, la gaîté lui revint; il remercia les gens du placer et les assura qu'il n'oublierait jamais le service qu'ils venaient de lui rendre, ainsi qu'à ses deux amis. On lui répondit que c'était un prêté pour un rendu, et qu'on se trouvait trop heureux d'avoir pu venir au secours d'un illustre savant français qui avait si généreusement sauvé la vie à toute une colonie de mineurs. David et Polyphème purent juger en quelle estime particulière on tenait au placer le très-honorable (right honorable) docteur Fileton-Nœud. Tout leur fut offert, et l'on mit même à la disposition des voyageurs deux ou trois domestiques bien armés pour leur servir d'escorte jusqu'à San-Francisco

Les trois amis refusèrent toutes les offres qui leur furent faites, à l'exception d'une certaine quantité de cartouches acceptées avec reconnaissance; et, après l'échange de poignées de mains, les mineurs retournèrent au placer, et nos voyageurs, sans s'embarrasser cette fois de la douleur que leur faisait éprouver le frottement des lingots, se lancèrent au galop dans la direction de San-Francisco, où ils parvinrent au point du jour.

A SAN-FRANCISCO.

Le soleil inondait le golfe de ses rayons; Polyphème

qui venait pour la première fois à San-Francisco contemplait avec étonnement, du haut de la colline qui domine la ville, cette magnifique baie qui, de l'aveu même des Anglais, pourrait abriter toute la marine britannique (all the British navy). Les trois amis admiraient ces grandes falaises escarpées de couleur violâtre, ces dunes de sable mêlées de rochers épars et monstrueux, dont quelques-uns s'avancent de plusieurs centaines de mètres dans la mer, granitiques géants qui semblent les sentinelles avancées de San-Francisco, et dont les blanchâtres sommets apparaissent de loin à l'œil ravi du navigateur comme les phares de la terre promise.

Quand ils eurent promené pendant quelques instants leurs regards sur cette nature puissante et capricieuse, sur ce paysage large et profond, ils pénétrèrent dans la ville encore silencieuse et s'arrêtèrent devant une mauvaise auberge, dont la porte et les fenêtres ouvertes laissaient voir à l'intérieur quatre murs dénudés, un garde-manger désert et un foyer éteint. A la rigueur, la posada de San-Pablo (on voit qu'il s'agit d'une auberge espagnole) aurait pu passer pour le temple de la Famine.

Les trois amis demandèrent à l'hôtelier, qui se faisait appeler don Jose, sous le prétexte qu'il était cousin de la reine d'Espagne et par conséquent d'une incontestable noblesse, s'il était possible d'avoir une chambre et s'il avait de la place pour remiser trois chevaux.

Don Jose, qui fumait tranquillement son cigaretto,

releva la tête à cette interrogation et répondit sans se déranger :

— Ma maison et *mes* écuries sont à la disposition de leurs excellences.

— Il nous appelle excellences, dit tout bas File-ton-Nœud à David, voilà un titre qui nous vaudra dix piastres de plus sur la note.

Les voyageurs descendirent de cheval et reconnurent avec stupéfaction que les écuries de don Jose se composaient d'une espèce de hangar ouvert, dans lequel il n'y avait ni ratelier, ni paille, ni litière, ni rien, en un mot, de ce qui constitue une écurie dans toutes les parties du globe.

File-ton-Nœud voulut faire quelques observations ; mais, sur un signe de David, qui vit bien qu'il n'y avait rien à obtenir de plus, il se contint et se contenta d'attacher Paméla à l'un des anneaux en fer scellés dans le mur.

Quand leurs montures furent en sûreté, nos trois amis ne poussèrent pas l'audace du paradoxe jusqu'à manifester la prétention qu'on leur servît à déjeuner ; ils comprirent que don Jose était trop bon gentilhomme pour s'abaisser à faire la moindre cuisine. Don Jose, en effet, prêtait son feu et son fourneau aux voyageurs qui apportaient avec eux des comestibles, mais pour rien au monde il ne se fût occupé des vulgaires détails du service ; ce fier descendant de Pizarre (c'était encore une de ses pré-

tentions) consentait bien à louer sa salle et ses ustensiles de cuisine moyennant une piécette d'argent, mais il n'eût pas passé une assiette à l'un de ses hôtes pour un doublon.

Des hôtes mexicains tel est le caractère.

Quand les trois amis furent enfermés dans une misérable chambre, située à l'étage supérieur, David exposa le plan qu'il y avait à suivre.

—Je vais d'abord aller acheter un sac pour y placer nos lingots; après quoi, File-ton-Nœud et moi, nous irons par la ville pour louer une maison, car nous ne pouvons pas rester longtemps dans cette auberge où l'on est encore plus dénué de tout que dans la clairière. Pendant ce temps-là, Polyphème restera ici pour veiller sur le magot.

Quand David eut accompli son acquisition, chacun s'empressa de jeter dans le sac le contenu de ses pantalons.

— Il y a au moins pour soixante mille francs d'or, dit File-ton-Nœud en promenant un regard amoureux sur les lingots.

— Soixante mille francs, répondit David avec dédain, qu'est-ce que c'est que ça pour des hommes qui possèdent une mine de millions? C'est tout au plus la dépense d'un voyage à San-Francisco.

— Comme tu y vas, interrompit Polyphème.

— Oh ! continua David, ne crains rien ; je ne veux pas faire la noce : il s'agit de changer une partie de cet or en outils, en vivres, en tout ce qu'il faut, en un mot, pour pouvoir travailler promptement et tranquillement à la mine ; je ne reviendrai plus ici dorénavant que lorsque je serai assez riche pour accomplir mon projet.

Après ces paroles, prononcées d'un ton décidé, David et File-ton-Nœud emplirent leurs poches de cailloux d'or et sortirent pour aller à la recherche d'une maison, pendant que Polyphème, passé à l'état de dragon des vieilles légendes, gardait le sac aux lingots.

Ils eurent bientôt trouvé ce qu'ils cherchaient : ce qui manquait à cette époque à San-Francisco et à Monterey, ce n'étaient pas les maisons, mais les habitants ; les deux Parisiens firent prix avec un propriétaire et lui payèrent d'avance la location à l'aide d'un de leurs précieux cailloux.

Celui-ci tira de sa poche une pierre de touche (depuis la découverte de l'or la pierre de touche était devenue un objet indispensable), frotta sur la pierre siliceuse la pépite qui laissa une trace jaune, et sans pousser plus loin son investigation, il empocha le lingot de l'air d'un homme qui vient de conclure un excellent marché.

— C'est une affaire faite, dit-il.

David lui répondit qu'ils viendraient s'installer dans le

courant de la journée ; puis il se dirigea du côté du port avec File-ton-Nœud.

Un brick caboteur, chargé de marchandises, avait jeté l'ancre depuis quelques jours ; les deux amis se rendirent à bord, et se procurèrent, outre les ustensiles dont ils avaient besoin pour le travail de la mine, des hamacs de toile, des moustiquaires de gaze, des souliers, des selles, des vestes de flanelle blanche, des pantalons de coutil, des chemises, des ceintures, ou *bandas* en soie, pour retenir le pantalon, des couvertures de laine, des *alfagoras,* ou bissacs de fil qu'on attache derrière la selle, et dans lesquels on met les provisions. Ils achetèrent aussi des fusils, des pistolets, des couteaux longs, enfin tout ce dont ils pensaient avoir besoin. Leur équipement complet pouvait rivaliser avec celui des plus riches mineurs ; trois énormes caisses suffisaient à peine à contenir les objets qu'ils venaient d'échanger contre une faible partie des pépites qu'ils avaient prises dans la pensée de cette acquisition. Au moment où ils allaient quitter le navire, le patron leur demanda s'ils avaient encore beaucoup de lingots comme ceux qu'ils venaient de lui donner en échange de la marchandise.

— Oui, il nous en reste quelques-uns, répondit File-ton-Nœud.

— Voulez-vous les troquer contre de la monnaie blanche? dit le patron, qui songeait à réaliser un beau bénéfice.

— Ça dépend, répondit David, qui devina l'intention de son interlocuteur.

— Donnez, dit le patron. Voici des balances, nous allons peser vos cailloux, et nous estimerons la somme d'après le poids, déduction faite du quartz qui entre bien pour un tiers dans la composition de vos lingots.

Les pépites furent pesées l'une après l'autre.

— Il y a là-dedans beaucoup de fragments pierreux, reprit le patron en faisant sauter un des morceaux aurifères dans le creux de sa main. Je veux n'avoir jamais d'autre habitation que le ventre d'un requin, si tout ce que vous avez là vaut plus de cinq cents piastres.

— Oh ! s'écria File-ton-Nœud, qui ne pouvait supposer qu'une si petite quantité d'or pût représenter une somme si élevée.

David comprit, au contraire, à l'air faussement dédaigneux du négociateur, que les pépites valaient trois fois davantage, il fit signe à File-ton-Nœud de modérer son enthousiasme, et, s'adressant au patron :

— Nous ferons marché ailleurs, dit-il.

— Je vous en donne six cents piastres, répondit le patron.

— Allons donc, vous plaisantez, mon vieux.

— Sept cents.

— Mille, s'écria David, ou il n'y a rien de fait.

— Mille piastres ! repartit celui-ci, mais vous ne savez donc pas que cela fait plus de six mille francs, argent de France?

— Et vous ne savez donc pas, répondit David sur le même ton, qu'il y a dans tout cela pour plus de dix mille francs d'or, monnaie universelle ?

— En voulez-vous huit cents piastres ?

— Mille , pas un *tlaco* de moins , et vous me donnerez par-dessus le marché un paquet de *puros* de Havane.

Le patron se débattit encore pendant quelques instants et le marché fut conclu.

Quatre hommes de l'équipage portèrent les malles à la nouvelle maison ; après quoi , David et File-ton-Nœud revinrent chercher Polyphème à l'hôtellerie de San-Pablo.

— Mon cher ami, dit File-ton-Nœud en jetant au milieu de la chambre sa sacoche de piastres, nous avions bêtement estimé nos cailloux à une soixante de mille francs, cela vaut plus du double.

Quand ils lui eurent raconté leurs acquisitions de la matinée , ils se disposèrent à payer leur hôtelier gentilhomme de la dépense qu'ils n'avaient pas faite chez lui, et à transporter les lingots dans leur nouvelle habitation.

Polyphème mit le sac sur ses épaules. David alla détacher les chevaux, et File-ton-Nœud donna généreuse-

ment cinq piastres à don Jose, qui les ensevelit avec indifférence dans les profondeurs de son gousset.

File-ton-Nœud, qui était toujours généreux, lui offrit en outre un des cigares que venait de leur donner le patron du bâtiment.

A la vue du cigare, les yeux de l'hôtelier mexicain s'illuminèrent, il s'en saisit précipitamment, l'examina, le flaira, et s'écria en donnant tous les signes de la plus vive satisfaction :

— Un puro! un vrai puro de Havane! Ah! excellence, c'est le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu; voilà plus de vingt ans qu'il ne m'est arrivé d'en fumer un seul. Cher petit puro, ajoutait-il en le respirant, et en se livrant à toutes sortes de démonstrations extravagantes, quelle bonne journée va passer, grâce à toi, don Jose y Perrazo y Morillo y Quirino y Uriago y Nasario y Baradero.

File-ton-Nœud avait rejoint ses deux amis, pendant que l'hôtelier débitait sans respirer la litanie de ses noms. Il ne pouvait assez admirer le caractère de cet homme, que la vue de l'or ne faisait pas sourciller, et qui s'enthousiasmait à l'aspect d'un cigare.

La maison qu'ils avaient louée était spacieuse et assez bien disposée, elle ne brillait pas précisément par l'ameublement, quelques chaises et une table constituaient le luxe des chambres, dont les murs étaient détrempés à la chaux; c'était cependant une des maisons les plus bel-

les de San-Francisco, dont les habitants, surtout avant la conquête des Américains, ne connaissaient pas les plus élémentaires notions du confortable.

Ils commencèrent par donner à manger à leurs chevaux, puis ensuite ils examinèrent avec une joie naïve les objets qu'ils avaient achetés au port. File-ton-Nœud ne se contint plus à la vue de tant de richesses; il se dépouilla immédiatement de ses vieux vêtements, endossa un pantalon de toile, une veste de nankin, chaussa des escarpins, et remplaça son couvre-chef bossué, écrasé, défiguré, par un élégant chapeau de paille de planteur; en un instant la chrysalide du Sacramento se transforma en un brillant papillon.

— Plus que ça de genre! s'écria-t-il, en portant les deux mains à son gilet, si je ne *fais* pas une Californienne aujourd'hui, j'aurai du malheur.

David, séduit par la bonne façon de File-ton-Nœud, s'empressa de suivre son exemple.

Quant à Polyphème qui pensait au solide, il ajourna ses projets de toilette et se prépara à faire la cuisine.

David et File-ton-Nœud, enchantés de se voir si magnifiquement vêtus, attendaient avec impatience que le déjeuner fût prêt, pour aller ensuite faire un tour par la ville; File-ton-Nœud, qui ne pouvait rester en place, se prélassait de chambre en chambre, essayant des poses, risquant quelques gestes hasardés et contrefaisant les dandies qu'il avait autrefois aperçus sur les boulevards

parisiens ; il montrait à David comment il se présenterait dans un salon quand il irait dans *la haute,* comment il saluerait, comment il donnerait la main aux dames, le tout entremêlé d'entrechats et d'expressions d'un pittoresque échevelé.

— Grenouille, va ! dit Polyphème, qui pour le moment s'occupait à éplucher des pommes de terre, je parie qu'avant longtemps ça sera aristocrate.

— Jamais ! dit File-ton-Nœud en continuant ses pirouettes, on est millionnaire, mais on a mangé de la vache enragée dans son bas-âge, et on s'en souviendra.

— A la bonne heure, mon garçon, ajouta le forgeron, quand la fortune vient à nous, il ne faut pas la rudoyer, mais ça ne fait jamais de mal de la partager avec les autres.

— On se conformera à la consigne, vieux prédicateur, répondit File-ton-Nœud ; puis, s'arrêtant tout-à-coup au milieu de sa répétition de belles manières, il dit à David :

— Et John Marshall, à qui nous devons cent quatre-vingt-dix-sept piastres, si nous nous donnions le plaisir d'aller le rembourser pendant que Polyphème prépare le festin ?

— Ça va, dit David.

Et ils se rendirent aussitôt au *boarding-house* de l'Américain.

LA RENCONTRE.

La position de John Marshall avait subi quelques modifications depuis le jour où les deux Parisiens avaient déserté le placer du San-Joaquin. L'hôtelier s'était bercé de la trompeuse espérance d'exploiter sur une vaste échelle le lavage de la poudre d'or, et, à cet effet, dès les premiers jours où le bruit des merveilles aurifères s'était répandu dans le pays, il avait embauché un assez grand nombre d'ouvriers et d'Indiens qui devaient travailler exclusivement pour lui ; mais peu à peu tout son monde l'avait abandonné. John, demeuré seul, n'avait trouvé d'autre moyen pour continuer à récolter de l'or, que de vendre à ses anciens journaliers des instruments et des outils dont il avait fait une ample provision.

Jugeant par ce premier essai que le commerce d'échange était presqu'aussi productif que l'exploitation des mines, il élargit le cadre de sa spécialité et courut de placer en placer, vendant au poids de l'or de la farine de maïs, du bœuf séché, du rhum et de l'eau-de-vie. Il avait ainsi réalisé d'assez honnêtes bénéfices sans s'exposer aux rudes fatigues des mineurs.

Cependant, John Marshall n'était pas content. Il poursuivait toujours la pensée de faire une fortune considérable

en quelques jours. Les nouvelles qui lui parvenaient de droite et de gauche sur le bonheur de certains individus qui, en peu de temps, avaient amassé des sommes fabuleuses, entretenaient dans son esprit le désir de rejouer à cette bourse du placer. Ce jour-là, il était plus tourmenté que de coutume, il venait d'apprendre que trois cavaliers étaient arrivés le matin à San-Francisco, et, chose inouïe, avaient payé toutes leurs emplettes avec des lingots d'un volume extraordinaire, tandis que jusque-là les mineurs les plus heureux n'avaient rapporté des placers que de la poudre d'or et quelques pépites en mince quantité.

Surexcité par les bruits qui circulaient déjà sur les prodigieuses richesses des trois étrangers, John roulait dans sa tête un nouveau plan pour la reconstitution d'un placer, lorsque les deux amis se présentèrent lestes et pimpants sur le seuil de son hôtellerie.

L'Américain, qui ne s'attendait à rien moins qu'à leur visite, les contempla pendant quelques secondes comme s'il cherchait à fixer un souvenir; puis il s'écria tout-à-coup :

— Dieu me pardonne, ce sont mes charpentiers !

— De qui parlez-vous, John, dit File-ton-Nœud en jouant les façons du gentilhomme, vous croyez encore à cette vieille plaisanterie, mon garçon. Apprenez que nous avons voulu nous amuser de vous un instant : nous ne sommes pas des charpentiers, mais d'honnêtes millionnaires qui venons vous demander si vous avez été assez heureux pour faire terminer votre hangar.

— Ah ! vous êtes millionnaires ! s'écria Marshall en appuyant sur chacun de ces mots ; à d'autres, mes lurons, vous ne m'y prendrez pas : si ce que vous dites était vrai, vous m'auriez déjà payé les cent quatre-vingt-dix-sept piastres que vous me devez.

— N'est-ce que cela, John, dit File-ton-Nœud en jetant sur la table une gigantesque bourse qui contenait de quatre à cinq cents piastres, fouillez dans ceci, mon ami, et prenez ce qui vous revient.

La façon dédaigneuse avec laquelle File-ton-Nœud avait laissé tomber la bourse frappa Marshall de stupeur ; il compta les cent quatre-vingt-dix-sept piastres et remit le reste de l'argent à File-ton-Nœud, qui lui dit avec le plus magnifique sang-froid :

— Est-ce que James n'est plus à votre service, John ?

— Pardon, votre honneur, répondit machinalement l'hôte foudroyé de la superbe insolence de son interlocuteur, et il appela le garçon du *boarding-house.*

— Tiens, mon ami, lui dit File-ton-Nœud en lui mettant dans la main une poignée de piastres, voilà pour boire à la santé du seigneur David et à la mienne.

James reçut l'argent d'un air hébété.

— Ah çà, dit John de plus en plus étonné ; c'est donc vous qui êtes arrivés ce matin à San-Francisco, et qui avez été acheter toute la cargaison d'un navire marchand ?

— Cela pourrait bien être, répondit David.

— C'est donc vous, continua l'hôte qui avez des sacs de lingots?

— En voulez-vous un échantillon, John? dit File-ton-Nœud en lui donnant une de ses pépites.

— De l'or pur ! s'écria Marshall qui contemplait le lingot, le retournait et le faisait miroiter au soleil. De l'or comme je n'en ai jamais vu, tant il est resplendissant. Mais vous avez donc trouvé un rocher d'or?

— Mieux que cela, répondit froidement David.

— Nous avons découvert, dit File-ton-Nœud, une rivière qui roule des masses de cailloux semblables à celui-là : on n'a qu'à se baisser et à remplir ses poches ; mais on a beau faire, on ne ramasse pas plus d'un million par jour.

— Que dites-vous là, votre honneur? répondit John qui ne savait plus que croire de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait ; vous vous moquez de la crédulité d'un pauvre hôtelier.

— Impossible de ramasser plus d'un million par jour, répondit imperturbablement File-ton-Nœud.

— Ce que vous dit le seigneur File-ton-Nœud est de la plus grande exactitude, dit David.

— Pardonnez, dit John qui voulait apitoyer les deux Parisiens, si un pauvre hôtelier qui a perdu toute sa fortune dans ces derniers temps demande à vos seigneuries comment elles ont fait pour découvrir tous ces trésors.

— C'est notre secret, dit David, et nous ne le disons pas à tout le monde.

— Mais à un pauvre hôtelier…

— Nous verrons plus tard, interrompit File-ton-Nœud.

Les regards de John brillèrent comme des escarboucles, puis, feignant tout-à-coup de s'être oublié, il s'écria :

— Mais à quoi pensai-je de laisser ainsi attendre vos seigneuries? la vue de ce lingot m'a tourné la cervelle. James! s'écria-t-il, Patrick, Wilberforce! toutes les casseroles sur le feu, toutes les broches en l'air, et le meilleur vin sur la table. Allons, à l'ouvrage, mes drôles, et ne faites pas attendre le déjeuner de leurs excellences.

— A qui en avez-vous, John? demanda David; nous venons vous voir, mais nous ne déjeunons pas ici.

— Leurs seigneuries ne déjeunent pas chez moi, s'écria Marshall en jouant l'étonnement; leurs seigneuries ne dînent pas chez moi, ne soupent pas chez moi, ne couchent pas chez moi, mais vous voulez donc que John Marshall, de la province Maryland, la patrie du tabac jaune, soit à tout jamais déshonoré!

— Écoutez donc, lui dit tranquillement File-ton-Nœud, vous êtes un peu cher.

— Vous nous avez même pas mal étrillés la dernière fois, ajouta David.

— Cent quatre-vingt-dix-sept piastres ! continua File-ton-Nœud.

— Et nous n'avions pas encore découvert la rivière aux lingots, dit David en éclatant de rire à l'aspect de la figure rembrunie de John Marshall.

— Allons, c'est fini, dit l'hôte ; je vois bien que je suis perdu dans votre esprit... C'est ce maudit hangar qui en est cause.

— Oui, dit File-ton-Nœud, j'avoue que le hangar vous a fait du tort ; mais à tout péché miséricorde. Comme nous nous souvenons de votre dîner, nous ne vous gardons pas rancune de votre note. Aussi, quand nous retournerons à la rivière aux cailloux d'or, nous penserons à vous.

— Vous m'emmènerez ? s'écria l'hôte.

— Nous vous emmènerons.

— Bien vrai ?

— Ah çà, John, est-ce que vous nous prenez pour des hôteliers de San-Francisco, que vous croyez à un piége ?

— Non, excellence, non, répondit Marshall ; mais la joie... le plaisir.... le bonheur de vous voir... Enfin, croyez que je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

— A bientôt ! ajouta File-ton-Nœud, nous viendrons vous avertir de vous tenir prêt la veille de notre départ.

Et ils sortirent de l'hôtellerie.

— Hé ! votre honneur ! cria John, qui courut après File-ton-Nœud ; et votre pépite que vous oubliez...

— Gardez-la, John, répondit celui-ci ; cela paiera les intérêts des cent quatre-vingt-dix-sept piastres.

L'hôte se confondait en remercîments, en salutations, et se disposait à prendre congé de ses deux visiteurs, lorsque David, qui suivait depuis quelques instants du regard une litière dans laquelle il avait à peine entrevu une jeune femme cachée derrière des rideaux verts, lui demanda quelle était la belle Californienne qui se promenait de si bonne heure.

— Ce n'est point une dame de Californie, votre honneur, répondit Marshall, c'est la perle des deux Amériques, miss Anna Lawrence, la nièce du gouverneur, le commodore Parker.

— Miss Anna Lawrence! s'était écrié David qui était devenu pâle d'émotion.

— Vous la connaissez, votre honneur? dit John Marshall.

— Ne vous trompez-vous pas? reprit David ; vous avez bien dit miss Anna Lawrence?

— Miss Anna Lawrence, la fille de M. Lawrence, négociant à Mexico.

— Et depuis quand est-elle ici ?

— Depuis quinze jours, votre honneur.

— Miss Anna ! miss Anna ! répéta David en joignant les mains.

— Contiens-toi, lui dit en français File-ton-Nœud.

David, rappelé à la raison, salua l'hôte et partit brusquement, suivi de File-ton-Nœud, qui, pour ne pas troubler l'ivresse de son ami, ne lui adressa pas une parole.

En effet, le cœur de David débordait. Il ne pouvait comprendre comment miss Anna se trouvait à San-Francisco, mais il remerciait le ciel du fond de son âme de lui avoir fait rencontrer la femme qui vivait dans sa pensée, souvenir éternel, la jeune fille qui se penchait chaque nuit dans ses rêves, l'ange adoré du cottage Hamilton.

Lorsqu'ils entrèrent dans leur maison, Polyphème, qui avait préparé le déjeuner, et disposé la table sur laquelle fumait un magnifique rosbeef flanqué de pommes de terre, attendait avec impatience ses deux amis.

— Arrivez donc ! leur cria-t-il ; voyez quel beau coup d'œil !

Polyphème portait encore son costume de la mine.

— Est-ce que tu vas garder éternellement tes vieilles loques ? lui demanda David.

— Faut-il pas que je me mette en mirliflor pour te faire la pâtée ? répondit celui-ci.

— Il ne s'agit pas non plus de faire la cuisine ; un

homme comme toi n'est pas un marmiton, reprit David; rien ne nous empêche d'avoir des cuisiniers.

— Des cuisiniers! s'écria Polyphème, étonné du ton que prenait David, pourquoi pas des valets de chambre en bas de soie?

— Eh bien! après..... répondit celui-ci, quand nous aurions des domestiques en livrée, est-ce que nous ne sommes pas riches? est-ce que nous devons thésauriser et liarder comme des bourgeois? Nous sommes mis d'une façon dégoûtante, continua-t-il en jetant un coup d'œil dédaigneux sur ses nouveaux vêtements, qu'il trouvait superbes une heure auparavant. Des pantalons de coutil, des vestes de nankin, qu'est-ce que c'est que ça? Je veux que nous portions les habits les plus riches, nom de nom! je veux des domestiques en culotte rouge, avec un galon d'or à leurs chapeaux et des bottes à retroussis jaunes; je veux des chevaux de sang, des mules de prix, des palanquins dorés... tout le tremblement... Et il se mit à sauter autour de la chambre.

— Ça va, dit File-ton-Nœud, qui fut immédiatement à l'unisson de l'enthousiasme de son ami. Nous aurons des chasseurs grands comme des cathédrales, et des grooms de deux pieds de haut; s'ils ont plus de deux pieds et plus de six ans, à la réforme! Nous aurons des nègres, des esclaves; combien ça coûte-t-il, un esclave? j'en veux un, et je l'appellerai Anaxagoras; il paraît qu'ils

ont tous des noms dans ce genre-là : Anaxagoras, apportez les bottes à ce maître ! Ça sera un peu bon genre.

Et en disant ces mots, il exécutait des entrechats qui surpassaient de beaucoup les gambades de David.

Polyphème les regardait, les bras croisés, et il se demandait si les deux Parisiens n'étaient pas devenus fous.

— Sur quelle herbe ont marché ces gaillards-là ? dit-il tout haut.

— Sur l'herbe d'une belle dame, reprit File-ton-Nœud. David a retrouvé son archiduchesse ; et voilà !

— Il fallait donc le dire tout de suite, s'écria Polyphème, qui, se laissant aller à la joie générale, risqua une pirouette qui fit gémir le plancher.

— Ainsi, c'est convenu, reprit David ; à partir d'aujourd'hui, grand train, guides à quatre chevaux. Nous montons une maison, nous recevons, nous allons dans le monde, c'est indispensable. Nous serons ouvriers à la mine, et gentlemen à San-Francisco.

— S'il le faut absolument, et pourvu que cette mascarade-là ne dure pas longtemps... répondit Polyphème.

— Rapporte-t'en à moi ; et maintenant, à table ! servons-nous pour la dernière fois ; demain, nous aurons des laquais qui nous verseront à boire.

— Vive la vie ! s'écria File-ton-Nœud, en attaquant le rosbeef.

AU PRÉSIDIO.

David, stimulé par la vue de miss Anna Lawrence, et ne voulant pas se présenter à elle sous l'aspect de l'ancien ouvrier charpentier, mais sous les dehors d'un homme qui avait fait fortune et qui par conséquent pouvait, sans témérité, aspirer à sa main, s'occupa immédiatement de monter sur un grand pied la maison de San-Francisco. Il se procura des domestiques, acheta des litières magnifiques, et commanda au confectionneur Peterson des habillements complets pour lui et pour ses amis; puis il se montra hardiment à toutes les promenades, dans l'espérance de rencontrer miss Anna.

Au bout de quelques jours, il ne fut question dans toute la ville que du luxe des trois amis ; on débitait sur leur compte mille histoires extraordinaires. John Marshall, qui se berçait de l'espoir de suivre les heureux aventuriers à la rivière aux cailloux d'or, racontait à qui voulait l'entendre qu'ils avaient des tonnes de lingots et qu'ils étaient assez riches pour acheter à beaux deniers comptants la haute et la basse Californie. Les trois amis étaient devenus les lions de San-Francisco ; les femmes qui, dans tous les pays, aiment le merveilleux, ne parlaient plus que des trois cavaliers français et décochaient à leur adresse leurs

plus aimables sourires, leurs œillades les plus assassines; des hommes qu'ils ne connaissaient pas, les saluaient jusqu'à terre quand ils passaient au Prado, emportés sur des mules fringantes et superbement caparaçonnées; mais, au milieu de ce bruit, de ce luxe et de cet éclat, David était triste, car, depuis le jour de son arrivée, il n'avait plus une seule fois rencontré, dans toutes ses courses et ses promenades, la seule femme pour laquelle il faisait toutes ces folies, miss Anna Lawrence.

Un matin, ils étaient réunis tous trois en conseil et se creusaient la tête pour trouver un moyen ingénieux de parvenir jusqu'à miss Anna, lorsqu'un domestique vint annoncer à File-ton-Nœud que quelqu'un demandait à lui parler.

Il passa au parloir, et là il apprit que le gouverneur priait le docteur français de se rendre au présidio le plus tôt possible.

Depuis que ses malades du placer lui avaient fait une si grande réputation de savoir et d'habileté, grâce au spécifique souverain de la tante Cadiche, File-ton-Nœud avait pris au sérieux son rôle d'Esculape, il ne doutait plus qu'il ne fût un médecin très-distingué, ou plutôt en sa qualité de sceptique gamin, il professait un dédain si profond pour l'art de la médecine qu'il se croyait aussi capable que le premier licencié venu. Comme depuis Molière, l'art médical a fait d'incontestables progrès et que les professeurs de la Faculté ne sont plus obligés d'éter-

nuer du latin à chacune de leurs phrases, File-ton-Nœud, devenu docteur par circonstance, se disait avec raison que, dans un cas grave, il s'en tirerait toujours par un silence éloquent ; il répondit donc qu'il était aux ordres de son excellence, et que dans un quart-d'heure il serait chez le commodore. Puis, sans rien dire à ses deux amis, il fit préparer la plus riche litière, s'habilla en noir des pieds à la tête pour se donner une apparence plus doctorale, et escorté de deux laquais flamboyants, il se fit conduire au présidio.

Le présidio est un vaste bâtiment en ruines : sous la domination mexicaine, il servait de palais au gouverneur ; il est situé en face du fort qui, avant l'époque de la conquête de l'armée américaine, se composait d'une simple batterie en fer à cheval, percée de seize embrasures construites en briques et armées de trois pièces de fer hors de service, ainsi que de deux couleuvrines de seize montées sur des affûts à moitié pourris. L'abandon de ce fort était tel, que les gens des chaloupes mouillées sur la plage auraient pu emporter, à l'insu des habitants, les canons, qu'on pouvait faire rouler en bas de la falaise très-facile à gravir. Pour donner une idée exacte de l'état d'abandon dans lequel le gouvernement mexicain laissait ses possessions, nous ne citerons que le trait suivant :

En 1845, nous ne savons plus quel commodore américain, passant en vue de San-Francisco, eut la fantaisie

de saluer le fort d'un coup de canon; cependant, avant d'accomplir cet acte de haute courtoisie maritime, il fit demander au gouverneur si le fort lui rendrait son salut. Le gouverneur était très-embarrassé, et envoyait à tous les diables le trop poli officier américain, car il n'osait lui avouer qu'il n'y avait pas une pincée de poudre dans le fort ni à San-Francisco. Pourtant, il fut bien forcé, en face de la demande du commodore, d'exposer l'état de la situation. Le commodore s'empressa d'envoyer au gouverneur une livre de poudre, et, certain désormais qu'on lui rendrait son salut, il tira son coup de canon; mais il attendit vainement une demi-heure, une heure même, le fort de San-Francisco continuait à rester muet comme un poisson.

Piqué au vif de ce manque de procédés, le commodore fit mettre une nouvelle embarcation à la mer, avec ordre d'ordonner qu'on lui rendît son salut sur-le-champ. Alors, il apprit que, sur les cinq soldats mexicains, composant toute la garnison du fort, pas un seul ne savait comment s'y prendre pour charger un canon. Le commodore, après avoir ri avec son équipage, se vit contraint, pour qu'il ne fût pas dit que le pavillon américain avait reçu une insulte, d'envoyer au fort de San-Francisco deux canonniers de son bord, lesquels parvinrent enfin à mettre une pièce en état, et rendirent le salut. L'honneur était sauf; mais depuis cette époque jusqu'au jour de la conquête, jamais il ne prit fantaisie à un offi-

cier américain de faire saluer son pavillon par le fort de San-Francisco.

Tout avait pris une autre face avec les nouveaux possesseurs, les affûts jetés à la mer avaient été remplacés par une batterie véritablement digne de ce nom ; le présidio qui servait aussi d'habitation au gouverneur américain avait été restauré, et, bien que la fièvre de l'or causât quelques désertions parmi les soldats de l'armée d'occupation , la garnison de San-Francisco présentait un aspect formidable, si on la comparait surtout à la garnison dérisoire qu'y entretenait jadis la sérénissime république mexicaine.

File-ton-Nœud, qui avait vu dans l'invitation du gouverneur un moyen providentiel de rendre service à son ami David, se présenta au présidio avec cette fière assurance qui avait fait la moitié de son succès au placer.

Lorsque le jeune docteur fit son entrée dans la cour d'honneur, le commodore gouverneur était au balcon avec son fils, M. Edward Parker, que nous connaissons déjà.

— A qui est ce splendide palanquin, mon père? demanda M. Edward ; je n'en ai pas encore vu d'aussi brillant depuis que je suis à San-Francisco.

Pendant qu'il était occupé à examiner la magnifique livrée du nouvel arrivant, un domestique annonça le docteur français, et File-ton-Nœud parut à la porte de la salle.

M. Edward enchâssa son lorgnon dans l'orbite de son œil gauche pour contempler le triomphant docteur qui avait un train de duc et pair des trois royaumes, pendant que le commodore faisait quelques pas au-devant du jeune homme.

— C'est vous, monsieur, lui dit le gouverneur avec étonnement, qui êtes ce célèbre médecin dont on m'a tant vanté les talents ? vous êtes bien jeune.

— Quel âge me donne donc votre excellence ? dit File-ton-Nœud avec le plus imperturbable sang-froid.

— Vous paraissez avoir vingt ans tout au plus, répondit M. Edward, et ce que je vous dis là, monsieur le docteur, ne doit pas vous désobliger, car je suis pour les jeunes médecins ; mais seulement je me demande à quel âge vous avez pu être reçu *in docto corpore*.

— Je vous étonnerai bien, repartit gravement File-ton-Nœud, quand je vous aurai dit que j'ai trente-deux ans passés.

— Trente-deux ans ? cela n'est pas possible ! s'écria M. Edward.

— Rien n'est plus vrai pourtant. Si je parais si jeune, cela tient à la vie calme et réglée que j'ai toujours menée, et puis aussi à un certain élixir de ma composition qui répand sur la physionomie une fraîcheur juvénile. Regardez-moi bien, et sous cet aspect rose et en apparence enfantin, vous trouverez les traces de quelques rides pré-

coces qui ne se manifestent que dans la maturité de l'âge.

— Si cela est ainsi, s'écria M. Edward, vous avez là, docteur, un admirable élixir dont vous devriez bien me vendre la recette.

— Vendre! répondit dédaigneusement File-ton-Nœud, ce n'est pas l'appât du gain qui peut me séduire. Je m'empresserai de vous l'offrir, pour peu que vous y teniez. Mais, ajouta-t-il, avec une certaine impertinence qui allait à son rôle de médecin, pourriez-vous me dire la raison pour laquelle vous m'avez envoyé chercher?

— Voici de quoi il s'agit, monsieur le docteur, répondit le commodore : ma nièce est en proie, depuis quelque temps, à une maladie de langueur, à laquelle la science ne comprend rien. Le docteur Templeton y a complétement perdu son latin.

— Je suis toujours sûr de n'y pas perdre le mien, pensa à part soi File-ton-Nœud.

— Son état, continua le commodore, sans nous inspirer des inquiétudes sérieuses, nous chagrine beaucoup; je voudrais bien la voir guérie avant son mariage; mon fils est à la veille de l'épouser... et...

— Ah! interrompit File-ton-Nœud, qui ne put retenir cette exclamation.

— Oui, monsieur, dit M. Edward, et je vous serais personnellement reconnaissant si vous pouviez chasser

tous les diables bleus qui troublent le cerveau de ma cousine.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répondre à votre confiance, répondit File-ton-Nœud en s'inclinant.

— Veuillez donc me suivre, dit le commodore. Et il introduisit le jeune docteur dans l'appartement de miss Anna, qui était négligemment étendue sur une ottomane

Après la présentation obligée, le commodore se retira.

File-ton-Nœud, à qui David avait raconté son histoire, et qui savait par conséquent l'éloignement de miss Anna pour son cousin, crut comprendre au premier aspect la cause de la maladie de la jeune miss.

— Mademoiselle, dit-il, après lui avoir tâté le pouls pour obéir au précepte élémentaire de son art, l'honorable M. Templeton vous a assuré que vous étiez très-malade, n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur.

— Et à ce sujet, il vous a accablée d'ordonnances...

— Que je n'ai pas suivies, interrompit en riant la jeune fille, et je dois vous déclarer, monsieur le docteur, que je suis bien décidée à n'en suivre aucune.

— C'est ce que nous verrons, répondit File-ton-Nœud sur le même ton.

— Je vous préviens tout d'abord que je ne crois ni aux médecins ni à la médecine.

— C'est comme moi, continua File-ton-Nœud.

— Comment, monsieur, vous médecin, vous ne croyez pas à votre art ?

— Permettez, répondit le novice docteur, qui s'empressa de réparer l'imprudence de son aveu, je ne crois pas à une certaine médecine, et pour vous prouver que la mienne est supérieure à celle de M. Templeton, je vous dirai tout de suite, si vous le voulez, le nom de votre maladie.

— Quel est-il ?

— L'ennui.

La jeune fille ne répondit pas.

— Ai-je deviné ?

— Cela pourrait bien être, docteur ; mais vous n'êtes guère plus avancé que M. Templeton, car il ne suffit pas de savoir le nom de la maladie, il faut guérir la malade.

— Attendez, reprit File-ton-Nœud, si vous ne croyez pas à ma science comme médecin, vous croirez peut-être à mon habileté comme sorcier. Je vous vois pour la première fois, et cependant, si vous voulez me permettre de vous parler franchement, je vous dirai peut-être de certaines choses qui vous surprendront fort.

— Que me direz-vous donc ?

— Puis-je parler sans crainte?

— Parlez, répondit la jeune miss, qui trouvait son nouveau docteur bien plus amusant que le respectable M. Templeton.

— Commençons par le commencement, dit File-ton-

Nœud, qui s'était assis à quelques pas devant miss Anna. Votre maladie tient à plusieurs causes : d'abord nous allons nous marier.

— Je vous préviens que ce que vous me dites là n'est pas extraordinaire, docteur ; mon oncle vous a fait part de ses projets, et...

— C'est vrai, interrompit File-ton-Nœud, mais ce qu'il ne m'a pas dit, c'est que miss Anna Lawrence aimerait presque autant ne pas se marier que d'épouser son cousin M. Edward.

La jeune fille demeura interdite, puis elle dit gaiement :

— Oh ! mon Dieu, j'ai répété tant de fois cela à mon cousin, qu'il peut bien vous l'avoir confié dans un moment de dépit expansif.

— C'est une de ces confidences qu'on ne fait jamais, miss; mais je n'ai pas fini, ajouta-t-il.

— J'écoute, dit la jeune fille.

— Eh bien! continua File-ton-Nœud, n'y aurait-il pas aussi dans un petit coin de notre cerveau quelque souvenir?...

— Vous êtes en défaut, je ne connais ici personne que mon cousin...

— Ici ; mais avant de venir à San-Francisco ?

— J'étais à Mexico.

— Et vous n'avez jamais été ailleurs ? Voyons... cherchons bien... A New-York, par exemple ?

Miss Anna leva sur File-ton-Nœud un regard étonné, puis elle ajouta aussitôt en baissant les yeux :

— Que voulez-vous dire, monsieur le docteur ?

— Puisque ma conversation vous contrarie, je me tairai, répondit File-ton-Nœud.

Il se fit quelques instants de silence ; mais la jeune fille se radoucissant tout-à-coup, lui dit :

— Je ne puis vous empêcher de parler, docteur.

— Ce que j'en fais, miss, c'est dans l'intérêt de votre guérison ; je cherche, j'interroge, je suppose. Je me demande si, à New-York ou ailleurs, vous n'auriez pas rencontré un brave jeune homme, dont l'amour vrai, le dévouement profond... sans bornes... Mais encore une fois, miss, tout cela, je vous le répète, n'est qu'une supposition.

Le sein de la jeune fille, fréquemment soulevé et abaissé, trahissait une vive émotion.

— Admettons, pour un instant, que tout cela soit vrai, dit miss Anna, qui se mit à jouer avec son éventail pour se donner une contenance.

— Oh ! si cela était vrai, répondit File-ton-Nœud, nous aurions trouvé le principe de la maladie, et alors il y aurait tout espoir de guérison.

— J'admets toujours votre admirable supposition, docteur, mais si le jeune homme se trouvait placé dans une situation telle qu'il ne pût jamais aspirer à la main de celle qu'il aime.

— Ce serait profondément triste, répondit File-ton-Nœud; mais je veux croire qu'à force de résolution, de courage et peut-être de bonheur il aura surmonté tous les obstacles. Qui sait, miss, il est peut-être millionnaire à l'heure où je vous parle.

— Docteur, dit la jeune fille en se levant tout-à-coup, vous en savez plus que vous n'en voulez dire.

— Je n'ai pas besoin d'être sorcier, continua tranquillement File-ton-Nœud, pour ajouter qu'il n'a voulu être riche que pour vous et qu'il ne vit que pour miss Anna.

Et il sortit précipitamment, laissant la jeune fille plongée dans la stupéfaction et dans le ravissement.

— Eh bien? docteur, demanda le commodore lorsque File-ton-Nœud rentra dans le salon.

—Miss Anna Lawrence est guérie, excellence; ce n'était rien du tout... je lui ai fait prendre une petite pincée d'une certaine poudre, et le mal a disparu.

En effet, au moment où File-ton-Nœud se retirait, miss Anna, qui se soutenait à peine une heure auparavant, accourut, l'air resplendissant, et se jeta dans les bras de son oncle.

— Décidément, ce jeune médecin est prodigieux, pensa le commodore.

LA SOIRÉE.

Il est nécessaire d'expliquer au lecteur comment miss Anna Lawrence se trouvait à San-Francisco.

Le père de miss Anna, riche négociant établi à Mexico, entretenait un immense commerce dans toutes les principales villes des États de l'Union. La multiplicité et l'étendue de ses affaires le contraignaient à mener, bien malgré lui, une vie nomade. Il était plus souvent à New-York, à Philadelphie et à Baltimore qu'au Mexique, et il soupirait après l'instant où il pourrait passer une vieillesse tranquille auprès de sa fille, qui n'avait plus sa mère depuis quelques années, et qu'il confiait pendant ses fréquentes absences à la garde d'une vieille gouvernante. A son dernier voyage dans le nord, M. Lawrence avait conduit sa fille à New-York, chez son beau-frère M. Hamilton, puis il avait pris le cours de ses excursions commerciales à travers l'Amérique. Après un séjour de trois mois au cottage Hamilton, miss Anna était repartie pour Mexico, où elle devait retrouver M. Lawrence.

Mais elle ne trouva qu'une lettre de son père qui lui disait de se rendre à San-Francisco, chez son oncle le commodore Parker, et d'attendre là son retour. M. Law-

rence terminait sa lettre en engageant sa fille à accepter l'alliance que lui proposait son cousin M. Edward.

La jeune fille, qui était depuis longtemps habituée aux fréquentes disparitions de son père, ne fut point étonnée de ne pas le rencontrer à Mexico, mais la tristesse qui s'exhalait de la lettre de M. Lawrence, jointe à la recommandation qui lui était faite d'épouser M. Edward, lui donna à songer ; elle interrogea, elle surprit certains mots échappés aux gens qui l'entouraient, et elle acquit la certitude qu'un grand désastre avait frappé son père. En effet, M. Lawrence était ruiné.

La jeune fille était arrivée triste et malade à San-Francisco : ce qui la chagrinait, ce n'était pas la perte de sa fortune, mais la douleur que devait éprouver son père, dont l'inflexible probité avait sans doute été obligée de plier sous le poids de ses nombreux engagements ; c'était aussi ce mariage qu'elle avait presque repoussé quand elle était riche, et qu'elle allait contracter dans des circonstances telles que son prétendu aurait peut-être le droit de supposer qu'elle n'obéissait qu'à une pensée d'intérêt personnel, et cependant, jamais M. Edward ne s'était montré plus empressé auprès de sa cousine, jamais il n'avait manifesté une plus vive impatience de devenir son époux.

Faut-il le dire aussi ? Son cousin lui avait tant de fois rappelé en termes amers l'aventure du cottage Hamilton, nous voulons parler de la promesse sans conséquence

faite par miss Anna à l'ouvrier charpentier, que la jeune fille s'était peu à peu habituée à évoquer le souvenir de cet instant où David, le cœur oppressé, laissait éclater dans la tristesse de son regard, dans le tremblement de sa voix, l'aveu d'un amour franc et naïf. M. Edward, au lieu de laisser prudemment cet incident dans l'ombre, avait mis tant d'opiniâtreté, pour piquer sa cousine, à faire ressortir tout ce qu'il y avait de grotesque dans la prétention de l'ouvrier, que celle-ci, par esprit de contradiction d'abord, s'était crue obligée de prendre la défense de David ; puis, à force de chercher des arguments en faveur de sa cause, elle avait fini par songer que l'homme qui avait eu le courage, dans la position inférieure où il se trouvait, de vaincre sa timidité au point de lui faire une pareille demande, devait avoir quelque vaste projet dans la tête, et qu'il aurait la volonté de l'accomplir. Quelquefois il lui semblait que cet homme, qu'elle avait laissé à New-York pauvre, isolé, allait tout-à-coup surgir riche et puissant ; elle sentait qu'elle était le but, la conquête que poursuivait à toute heure, à tout instant un lutteur en quelque sorte inconnu. Elle se comparait à ces princesses des contes féeriques, pour lesquelles les chevaliers allaient courir les aventures ; et cette idée, pénétrant chaque jour plus avant dans son âme, lui apparaissait comme un poétique souvenir, sinon comme une espérance, à travers les tristesses et les ennuis du présent.

C'était dans une de ces contemplations silencieuses qui constituaient en partie la maladie à laquelle le vénérable M. Templeton ne comprenait rien, que File-ton-Nœud s'était présenté à la jeune miss, sous l'apparence d'un très-habile docteur.

File-ton-Nœud était revenu magistralement porté dans son palanquin, et distribuant sur sa route des saluts à droite et à gauche, ainsi qu'il convenait à un si célèbre personnage. Aussitôt qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il s'élança de sa litière, et fut en trois bonds dans la chambre de David, qui marchait à grands pas, Polyphème ayant été se promener avec Calicot.

— Victoire sur toute la ligne! s'écria File-ton-Nœud, sans prendre le temps de respirer.

— Qu'y a-t-il? demanda David.

— Je l'ai vue, je lui ai parlé; elle est plus belle que les anges du paradis.

— Explique-toi donc, dit David qui ne comprenait rien aux exclamations de son ami.

— Je te dis que j'ai vu miss Anna Lawrence.

— Tu as vu miss Anna?

— Elle-même. J'arrive du présidio où le docteur File-ton-Nœud a été reçu comme un sauveur.

— Comment! tu as osé continuer chez le gouverneur cette plaisanterie ridicule?

— Il appelle cela une plaisanterie, dit froidement File-ton-Nœud; mais, malheureux! apprends donc que sans

moi tu serais resté une année entière à San-Francisco sans trouver le moyen de parler à miss Anna. C'est grâce au docteur File-ton-Nœud que miss Anna n'épousera pas son cousin M. Edward, un grand sec d'Américain qu'il suffirait de tremper dans du soufre pour en faire une allumette magnifique. Qui est-ce qui a tâté le pouls à miss Anna? c'est le docteur File-ton-Nœud. Qui est-ce qui lui a rappelé un certain souvenir qui l'a fait rougir et rêver? c'est le docteur File-ton-Nœud. Qui est-ce qui s'est aperçu que miss Anna aimait ce gredin de David? c'est encore cet imbécile de File-ton-Nœud.

— Est-ce possible! s'écria David.

— N'en parlons plus, répondit File-ton-Nœud, j'ai eu tort.

— Parle donc, dis-moi ce qui s'est passé.

— Non, à partir de ce jour, je jette le froc médical aux orties... Je suis File-ton-Nœud purement et simplement, et pas du tout docteur.

— Tu as donc résolu de me faire mourir d'impatience?

— Ah! File-ton-Nœud est une oie, un bêlitre, un crétin. Eh bien! cherchez-en un autre, de messager boiteux.

— Voyons, mon cher ami, mon petit File-ton-Nœud, monsieur le docteur, dit David.

— Me voilà légitimé! s'écria File-ton-Nœud; ce dernier mot me désarme: je consens à te dire la chose; ouvre l'oreille.

Et il lui raconta mot pour mot ce qui s'était passé au présidio.

David fit recommencer deux ou trois fois son récit à File-ton-Nœud, qui, fort ignorant des choses du cœur, trouvait que l'amoureux est un être absurde et profondément inintelligent.

— Tout cela, lui dit David, ne résout pas la difficulté de l'entrevue. Comment verrai-je miss Anna ?

— Tu la verras ce soir. Au moment où je quittais le gouverneur, il m'a invité à sa soirée et m'a prié de lui présenter mes deux amis.

— Bien vrai ? s'écria David.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Ainsi, sois aimable et insinuant; souffle la belle sous les yeux de M. Edward, il y va de l'honneur de la charpente.

— Je la verrai donc ce soir ! murmurait David.

Puis il ajouta tristement :

— Mais à quoi sert de la revoir, puisqu'elle va se marier ?...

— Avec toi, si tu sais t'y prendre, interrompit File-ton-Nœud. Que te manque-t-il maintenant ? n'es-tu pas riche ? y a-t-il un banquier de la Chaussée-d'Antin qui ait ta fortune ? Tu peux prétendre à la main d'une archiduchesse, et miss Anna, après tout, n'est que la fille d'un ouvrier. Ainsi, de l'audace, mon petit, les femmes aiment ça ; tu la vois, tu pousses ta pointe, elle t'écoute en faisant des petites mines, tu l'épouses et tu lui flanques des millions

dans son tablier, ça la flatte; après quoi, nous la conduisons à Paris dans un carrosse à quatre chevaux, domestiques par devant, domestiques par derrière, et vingt francs aux postillons pour faire claquer leur fouet; une entrée triomphale et qui fera du bruit.

En ce moment, Polyphème rentra.

— Vite à la besogne! lui cria File-ton-Nœud, lessive générale des pieds à la tête, nous allons ce soir chez le commodore, une mise décente est de rigueur.

— Un sacrifice à la patrie, mon vieux, lui dit David; il s'agit d'endosser un habit noir.

— Des bottes vernies et un lorgnon, ajouta File-ton-Nœud.

— Je fais tout ce que je peux pour m'habituer à votre nouvelle manière de vivre, dit Polyphème, mais ça ne prend pas; tous ces escogriffes de valets, tous vos palanquins, tout votre luxe me gêne; si ça continuait longtemps comme ça, je regretterais presque de n'être plus sauvage. Allez sans moi chez le gouverneur, je resterai ici avec Calicot, à fumer ma pipe.

— Mais tu es annoncé, lui dit File-ton-Nœud.

— Tu diras que je suis malade.

David et File-ton-Nœud insistèrent encore auprès de leur ami, celui-ci résista à toutes les supplications.

— Je n'ai pas de propension aux belles manières, comme vous, leur disait-il, je vous compromettrais. Que David réussisse, c'est tout ce que je demande.

Le soir, les deux Parisiens se firent transporter au présidio.

Il y avait foule chez le gouverneur, ce qui leur permit de pénétrer dans le salon sans être remarqués. File-ton-Nœud conduisit son ami vers M. Parker, et le lui présenta.

— Et la jeune malade? demanda File-ton-Nœud après les compliments d'usage.

— Elle va déjà beaucoup mieux, docteur, répondit le commodore. C'est une cure merveilleuse. Mais elle est ici ; tenez, elle parle en ce moment avec une de ses amies.

Miss Anna était assise sur une causeuse dans un coin du salon.

M. Edward jouait au wisth dans une pièce voisine.

File-ton-Nœud profita d'un moment où la jeune fille était seule pour s'approcher d'elle.

— Souffrez-vous encore? lui dit-il en lui prenant la main, selon la mode américaine.

— Ah! c'est vous, docteur, répondit la jeune fille en levant sur lui ses beaux yeux noirs. Je vous attendais...

— Vous m'attendiez?...

— Sans doute ; ce que vous m'avez dit ce matin est si extraordinaire, que j'ai bien le droit de vous demander une explication.

— Seriez-vous fâchée du résultat de la consultation?

— Je n'ai point à m'expliquer à ce sujet; j'avoue seulement que j'en suis étonnée.

— Je vous étonnerais bien davantage, si vous vouliez me permettre de reprendre la conversation au point où nous l'avons laissée ce matin?

— Où en étions-nous donc, docteur? dit la jeune fille en souriant.

— Au moment où le jeune homme, qui a eu l'audace, bien pardonnable, d'aimer une jeune fille, revient après avoir accompli la première partie de son projet, c'est-à-dire après avoir fait une immense fortune.

— Mais il n'est pas encore revenu, comme vous le prétendez, dit miss Anna d'un air mutin.

— Regardez dans cette glace, lui dit File-ton-Nœud.

La jeune fille tourna machinalement la tête vers une glace de côté qui reflétait l'image de David placé à quelques pas derrière elle, et elle poussa un cri étouffé.

— A toi de faire le reste, dit File-ton-Nœud, qui s'était levé et était allé auprès de David.

Miss Anna avait reporté ses regards de l'image de David sur David lui-même; elle demeura un instant comme frappée de stupeur à l'aspect de la métamorphose qui s'était opérée dans toute la personne de l'ancien ouvrier.

David, en effet, portait son nouveau costume avec tant d'aisance, il avait une tenue tellement irréprochable, que le plus sévère dandy n'eût pu trouver rien à reprendre dans cette mise, à la fois simple et élégante.

— Mademoiselle, dit David en s'approchant de la jeune fille, un an ne s'est pas écoulé depuis la promesse que vous m'avez faite, et pourtant on m'a dit que vous alliez vous marier.

Miss Anna rougit et pâlit tour à tour; puis, se remettant peu à peu :

— Tant que la cérémonie n'est pas faite, dit-elle avec enjouement, je suis toujours dans les limites de ma promesse.

— C'est que lorsque je vous ai fait cette demande, continua David, encouragé par la réponse de miss Anna, j'avais un but; j'avais entendu dire que, dans votre pays, la fortune comblait toutes les distances, et je m'étais promis de faire fortune dans l'espace d'un an, ou de mourir à la peine; aujourd'hui, miss, le ciel a exaucé une partie de mes vœux : je suis riche, très-riche!

— Et vous voilà heureux, sans doute?

— Non, miss, cette fortune n'a été dans ma pensée qu'un moyen; avant d'avoir mis le pied au cottage Hamilton, je n'avais jamais songé à la richesse.

Miss Anna baissa les yeux.

— Eh bien! monsieur, ajouta-t-elle, pendant que le sort vous favorisait, il frappait ma famille d'un rude coup;

trois faillites successives faisaient perdre à mon père le fruit de trente années de travail.

— Votre père est ruiné, miss? s'écria David ; où est-il? En dix jours, je peux le faire aussi riche, plus riche qu'il n'était avant la perte de sa fortune. Ah! c'est le ciel qui m'a envoyé vers vous.

Il y avait dans l'expression de David tant d'amour en prononçant ces derniers mots, que la jeune fille en fut profondément touchée.

— J'ignore où est mon père, répondit miss Anna ; ce que je sais bien, c'est qu'il est occupé à tâcher de rétablir sa fortune pour satisfaire aux engagements qu'il a contractés, et pour lesquels il a obtenu un délai.

— Miss Anna, dit David, promettez-moi que dans le cas où votre père ne serait pas assez heureux pour réussir, vous me préviendrez à temps.

— Mais, monsieur, répondit la jeune fille, vous prendriez peut-être un engagement téméraire, je ne connais pas le chiffre des obligations de mon père...

— Fallût-il dix millions, je les ai, interrompit David, qui comprenait pour la première fois toute la puissance de l'or.

Miss Anna était restée stupéfaite.

— Faites-moi cette nouvelle promesse, ajouta David, et je vous dégage de l'autre.

La jeune fille sentit tout ce qu'il y avait de noble dans

cette parole. David devenu riche ne voulait pas qu'elle se crût liée par un service rendu.

Elle arrêta un regard tendre et profond sur le jeune homme, et lui dit :

— Je vous jure que je ne m'appellerai jamais mistriss Parker.

A ces mots, David crut voir le ciel s'entr'ouvrir.

— Que ne puis-je me jeter à vos pieds et vous adorer ! lui dit-il.

En ce moment, M. Edward s'avançait avec File-ton-Nœud.

— J'ai eu un bonheur insolent ce soir, dit-il à sa cousine; figurez-vous qu'en un rien de temps j'ai gagné cent piastres au docteur.

— Vous êtes toujours heureux, répondit la jeune fille avec ironie.

— Permettez-moi, dit File-ton-Nœud au jeune dandy, de vous présenter un de mes amis, M. David de Paris, à qui il a pris fantaisie de venir se promener comme tout le monde en Californie.

M. Edward abrita son œil droit derrière son lorgnon, et salua David, qui s'inclina de son côté.

— Monsieur ne joue pas? demanda M. Edward.

— Non, dit File-ton-Nœud... c'est un garçon très-malheureux...

— Au jeu, j'aime à croire, ajouta M. Edward avec fatuité.

Miss Anna ne put retenir un éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc ce soir, Anna? dit le jeune Parker, vous êtes bien joyeuse. Je vois avec plaisir que votre maladie mélancolique vous a abandonnée.

— Grâce à moi, dit File-ton-Nœud ; et, se retournant vers la jeune fille : — Croirez-vous dorénavant aux médecins ?

— Oui, docteur, répondit miss Anna, je suis tout-à-fait convertie à votre art.

LE LINGOT.

Dans les jours qui suivirent la soirée du présidio, miss Anna qui, depuis quelque temps, se tenait enfermée chez elle, se mit à fréquenter les promenades, et se montra chaque jour au Prado au moment où défilait la procession de palanquins, ces équipages de l'Amérique du Sud. Dans ce pays où se sont conservées les galantes habitudes de la vieille Espagne, la vie des riches Mexicains se partage entre l'amour et le jeu, entre le tripot et le boudoir. A la promenade, les cavaliers viennent causer avec les dames en se tenant à la portière du palanquin; c'est là que se nouent les intrigues, que se donnent les

rendez-vous, que se déroulent ces romans du cœur qui sont la sérieuse occupation des nations tropicales; c'est là que les uns viennent pour voir, les autres pour être vus, tous pour courir la bague des aventures dans ce carrousel de l'amour, de la jeunesse et de la beauté.

David rencontrait donc chaque jour miss Anna à l'heure de la promenade, et les deux amants bâtissaient en commun l'édifice de leurs espérances : c'était de part et d'autre les rêves les plus charmants pour l'avenir; ils faisaient des projets de voyage à travers l'Europe. Miss Anna, âme romanesque, adorait les excursions lointaines, les émotions de la vie agitée et le spectacle des soleils levants sur les grandes routes; David était amoureux, c'est dire qu'il adoptait avec enthousiasme toutes les pensées de la jeune fille. Ils n'attendaient plus, pour réaliser toutes ces merveilles, que le moment où miss Anna pourrait enfin connaître l'endroit où était son père pour lui faire part de sa nouvelle résolution, et obtenir son consentement.

Un jour, miss Anna apporta d'excellentes nouvelles : le matin même le commodore avait reçu une lettre de M. Lawrence, il était à cinquante milles tout au plus, occupé à recueillir de l'or, et il avait la plus grande espérance de refaire sa fortune en peu de temps. La jeune fille raconta aussi à David qu'elle avait déclaré à son cousin qu'elle était résolue à ne pas l'épouser; M. Edward, après avoir laissé exhaler son désespoir, s'était décidé à

quitter San-Francisco, et se proposait de rejoindre son régiment, en garnison à Philadelphie, par le premier vaisseau qui ferait voile vers le nord.

— Il ne nous reste donc plus qu'à aller trouver mon père, ajouta miss Anna.

David était au comble de l'ivresse; cependant, comme il fallait qu'aidé de ses deux amis il tirât des flancs du rocher assez d'or pour n'avoir plus besoin de rester en Californie; comme il voulait des millions pour la femme qu'il aimait, il fut convenu qu'il s'absenterait pendant quinze jours, et qu'au bout de ce temps il viendrait chercher miss Anna pour aller trouver M. Lawrence.

Les deux amants se séparèrent, après avoir échangé chacun un anneau, selon l'habitude américaine.

David revint à la maison, heureux et fier de toucher enfin au moment suprême de sa destinée. Cette femme qu'il avait vue au cottage Hamilton, et qui avait occupé tous ses instants, elle allait être à lui! Quelquefois il croyait rêver, tant son bonheur dépassait toutes les espérances qu'il avait osé concevoir dans le silence de sa pensée.

— Assez de vie élégante comme ça, dit-il à ses deux amis en se dépouillant de son costume de ville; nous allons retourner à la mine.

— Enfin! s'écria Polyphème que la vie de San-Francisco avait considérablement ennuyé; nous allons donc être débarrassés de nos domestiques, de notre train d'en-

fer ; nous allons redevenir des ouvriers, de braves garçons de mineurs qui n'ont pas besoin de tant de façons pour vivre. Nous allons donc travailler; les mains me démangent : depuis que je suis ici, je ne sais plus que faire de mes deux bras.

— Eh bien ! tu seras satisfait, car il va falloir piocher, et rudement.

File-ton-Nœud, très-accessible aux douceurs de la vie élégante, parut au premier abord beaucoup moins enchanté que son compagnon.

— Et miss Anna, tu la laisses donc aux ongles de M. Edward? dit-il à David.

— Ne crains rien, répondit celui-ci; toutes les précautions sont prises. Accordez-moi encore l'un et l'autre quinze jours de travail, et je ne vous demanderai plus rien.

— Va pour un mois, s'il le faut! s'écria File-ton-Nœud. Du moment que tu as ton plan, on va se remettre à l'ouvrage; nous referons les grands seigneurs plus tard.

Immédiatement, les domestiques furent congédiés, six mules furent chargées d'instruments, de bagages et de vivres, et, le soir venu, les trois aventuriers, armés chacun d'un excellent fusil à deux coups et d'un long couteau de chasse, se disposèrent à reprendre le chemin de la source du Sacramento.

Au moment de partir, File-ton-Nœud dessina à la

craie sur la porte de la maison un immense bonhomme, dont les deux mains élevées à la hauteur du nez représentaient le geste narquois si familier aux gamins de Paris.

— Que diable fais-tu là? demanda David, qui ne comprenait rien à cette rage de caricature.

— C'est une image à l'intention de John Marshall : j'ai été l'avertir tout-à-l'heure que nous partions demain matin pour la rivière aux cailloux d'or, il est dans l'enchantement, le brave hôtelier ; je lui ai dit de venir nous prendre au lever du soleil ; le geste expressif de ce bonhomme lui indiquera le chemin que nous avons pris.

Quand le dessin fut convenablement esquissé, les trois amis se mirent en route. Ils ne commirent plus cette fois l'imprudence de se lancer à travers le pays ; mais ils suivirent tout le cours du Sacramento, échelonné dans presque toute sa longueur de factionnaires des placers : de cette façon ils parvinrent le lendemain sans encombre au lieu de leur destination.

Rien n'était changé : les broussailles qui cachaient l'entrée de la mine n'avaient pas été remuées ; tout était dans le même état que le jour où ils étaient partis pour San-Francisco.

Les outils neufs furent déballés sur-le-champ, et les trois amis se remirent à l'œuvre.

Les nouveaux instruments qu'ils avaient achetés à

San-Francisco abrégeaient de beaucoup leur travail : ils faisaient plus de besogne en un jour que naguère en une semaine; l'ardeur qu'ils déployaient à l'envi prouvait que File-ton-Nœud lui-même ne s'était pas laissé amollir par les délices de la Capoue californienne.

Afin de se trouver prêt au jour qu'il avait fixé à miss Anna, David avait proposé de distribuer à chacun une partie de la tâche; il travaillait dans l'intérieur de la mine à l'extraction du minerai aurifère, Polyphème, plus fort que ses deux camarades, transportait, de la mine à la charpente, dans un sac de cuir, les fragments détachés du rocher, et File-ton-Nœud était plus spécialement chargé du lavage des pépites et de leur encaissement dans des tonneaux qu'ils avaient transportés à dos de mulet de San-Francisco.

Le travail s'opérait avec une telle facilité d'une part, et une telle ardeur de l'autre, qu'au bout d'une semaine ils avaient déjà obtenu des résultats considérables : le soir, quand fatigués par une préoccupation sans relâche, ils contemplaient leurs richesses, ils se laissaient aller à des transports de joie qui tenaient du délire ; les barils s'emplissaient, et en face de tout cet or amoncelé dont la valeur était incalculable, il n'était pas un rêve devant lequel pût reculer l'imagination la moins enthousiaste. Quant à File-ton-Nœud, qui avait jadis admiré avec le plus grand étonnement le palais de Versailles, il construisait dans son esprit des échafaudages babyloniens, tellement dis-

proportionnés, que la demeure de Louis XIV ne lui apparaissait plus dans le lointain de ses souvenirs que comme une misérable bicoque.

— Quels phalanstères je vais élever quand je serai de retour en France! disait-il. D'abord, j'achète la plaine Saint-Denis; ça ne vaut pas plus de trois à quatre millions, une bêtise! j'appelle à moi les architectes, les maçons, les serruriers, les ébénistes, les artistes, toute la boutique. Je leur dis : Mes amis, il s'agit de me bâtir une ville qui ne se composera que d'une maison; mais il faut me faire ça en marbre, tout ce qu'il y a de plus cossu; des murs en marbre, des cours en marbre, des écuries en marbre; et puis, je flanquerai là-dedans tous les pauvres avec cent mille francs de rente à chacun. En voilà du socialisme! Le dimanche, j'inviterai cent mille hommes à déjeuner au Champ-de-Mars. Si le gouvernement n'est pas content, je lui donnerai mon adresse, et nous causerons un peu.

— Oui, répondait Polyphème, avec tout cela il y a quelque chose à faire; tout cet or, appliqué en guise d'onguent, pourrait guérir bien des blessures.

David ne songeait qu'au présent; il était tout entier à son amour, et il ne voyait rien au-delà de miss Lawrence.

Un jour, que David venait de faire sauter une certaine taine partie du rocher, il aperçut tout-à-coup, en suivant les contours du filon, un immense bloc doré qui reluisait

dans l'ombre comme un soleil; il appela ses amis pour leur faire part de sa découverte : vérification faite, il se trouva que c'était, en effet, un gigantesque fragment aurifère. L'apparition de ce lingot cyclopéen fut salué, par les trois amis, par des hourras d'enthousiasme.

— Vous m'avez proposé, dit David, de faire ma part d'abord ; eh bien ! détachons ce lingot, et je ne vous demanderai plus rien pour moi.

Les trois mineurs se mirent à l'ouvrage et travaillèrent toute la journée à déraciner le bloc d'or qui était enclavé dans le rocher ; comme David avait manifesté le désir qu'il ne fût pas brisé par morceaux, le travail devenait beaucoup plus difficile, car il fallait pratiquer une excavation circulaire qui permît d'extraire d'un seul coup la masse aurifère.

A la fin du jour le travail n'était pas achevé.

David, impatient d'avoir raison de ce lingot, qui constituait à lui seul une fortune considérable, n'abandonna le travail qu'avec peine, et, toute la nuit, il vit l'énorme pépite dans ses rêves.

Quand il se réveilla, il ne faisait pas jour ; il se leva et se rendit à la mine pendant que ses deux amis dormaient encore.

— C'est pour moi que je travaille, pensait-il ; il est juste que je me donne un peu plus de mal que les autres.

Il se remit donc à attaquer le bloc avec une ardeur qui

tenait de la rage : il secouait de ses deux bras nerveux la partie saillante du fragment, mais le bloc résistait à ses rudes embrassements ; alors, il reprenait sa pioche, frappait sur le rocher et essayait encore d'ébranler le lingot.

A un moment, il crut entendre un bruit semblable à celui que ferait une pioche frappée de l'autre côté du rocher.

Il écouta, mais il n'entendit plus rien.

Enfin, après plusieurs heures de travail, il sentit que le lingot commençait à céder quand il l'attirait vers lui ; mais, par un effet bizarre dont il ne se rendait pas compte, il lui semblait aussi qu'à de certains instants il s'enfonçait plus avant dans le rocher, comme s'il eût été tiré en sens contraire.

— Voilà un singulier phénomène, pensa-t-il.

Il examina encore avec attention, pour voir si le même fait se reproduirait, mais le lingot resta immobile.

— Allons, je suis fou ce matin, se dit-il, je crois entendre le bruit d'une pioche, je crois voir remuer ce lingot...

Mais, à ce moment même, le fragment aurifère s'agita de nouveau dans des oscillations répétées.

David, qui se croyait le jouet d'une hallucination, réunit toutes ses forces, étreignit le bloc, et, le secouant pendant plusieurs minutes, parvint enfin à le détacher du rocher.

Le fragment aurifère roula dans la grotte.

Tout-à-coup un homme se précipita par l'ouverture, laissée béante par l'extraction du bloc.

David crut voir un fantôme s'élancer des profondeurs du rocher.

— C'est à moi ! s'écria l'inconnu.

Ces mots rappelèrent David à la réalité.

— Non, c'est à moi ! répondit-il avec fureur.

— Rends-moi mon trésor !

— C'est le mien !

A ce moment, David reçut un coup de pioche qui lui fracassa l'épaule.

Alors, une lutte s'engagea dans l'ombre, car l'inconnu, en se précipitant dans la grotte, avait renversé la lanterne; lutte terrible, lutte atroce; le fer des pioches, frappé l'un contre l'autre, lançait des étincelles. Bientôt les deux lutteurs se prirent corps à corps, s'enlacèrent, roulèrent ensemble sur le sable; puis un soupir s'échappa de la poitrine de l'un des combattants; il était mort. C'était l'inconnu.

David n'eut pas plutôt compris qu'il venait de tuer un homme que l'ivresse de la fureur se dissipa sur-le-champ; il sentit des gouttes de sueur froide glisser sur son front; son premier soin fut de retrouver sa lanterne; mais, en cherchant à tâtons, il lui arrivait de poser la main sur le front de sa victime inondée de sang... Ses cheveux se dressaient sur sa tête; il se croyait en proie à un cauche-

mar... il voulait appeler ses camarades, mais sa voix ne pouvait sortir de son gosier. Enfin, il retrouva la lanterne, la ralluma et l'approcha du visage de l'inconnu.

Horreur ! c'était Tom l'Américain !...

LE RETOUR.

A l'aspect de cet homme qui s'était montré si généreux envers lui, à qui il devait sa fortune et son bonheur, David était atterré.

Il le secoua pour voir s'il ne respirait pas encore, se mit à genoux et le souleva dans ses bras pour le rappeler à la vie ; mais l'Américain avait rendu le dernier soupir.

David se sentait défaillir auprès de ce cadavre encore palpitant, il pleurait, appelait Tom et se frappait la poitrine en accusant le ciel de son malheur.

— Tom, Tom! s'écriait-il dans ses embrassements insensés, reviens à toi, tu seras riche, j'ai des millions, je te les donnerai tous; ils t'appartiennent d'ailleurs. Tom, mon bienfaiteur, mon ami, il n'est pas possible que je l'aie tué; non, David n'est pas un assassin. Tom ! Tom !...

Les yeux ouverts du cadavre semblaient regarder David d'un air menaçant.

Cette vue le glaça d'horreur ; il se leva tout-à-coup, en laissant tomber le cadavre dont le poids rendit un son mat et lugubre, et il se mit à courir à travers la grotte en proie au plus affreux désespoir.

— Je l'ai tué, disait-il ; pauvre Tom, pauvre Tom !

— Tom, Tom ! répéta une voix qui sembla sortir des profondeurs de la voûte.

— On a parlé ! s'écria David.

Et il prêta l'oreille, mais il n'entendit plus rien que les battements de sa poitrine.

— Non, je m'étais trompé, dit-il, il n'y a que moi ici, et... Tom

— Tom ! répéta la même voix.

— Cette fois, j'ai bien entendu, on m'a vu commettre mon crime... Oui, c'est moi qui suis l'assassin de Tom, mon bienfaiteur ; me voilà, s'écria-t-il, venez me prendre, le meurtrier, c'est moi. Et il s'affaissa auprès du cadavre ; il était évanoui.

Ce qu'il avait pris pour une voix humaine n'était que l'écho de la voûte.

Le lecteur comprendra comment Tom et David s'étaient rencontrés dans la grotte. Tom, après son naufrage, s'était dirigé vers la source du Sacramento, mais il y était arrivé par la vallée opposée à celle où travaillaient les trois ouvriers, et qui était séparée de l'autre val-

lée par une immense colline. Comme les jalons avaient été plantés de chaque côté de la colline, Tom avait attaqué le rocher d'un côté, pendant que les trois amis l'attaquaient de l'autre. La paroi granitique, dans laquelle était enchâssé le lingot, séparait en quelque sorte la voûte en deux parties.

David était resté évanoui pendant une demi-heure à peu près; la fraîcheur du sable, sur lequel il était étendu, le rappela au sentiment de la vie.

Il regarda autour de lui pour s'assurer s'il n'y avait personne dans la grotte : ses regards ne rencontrèrent que le cadavre de Tom.

A cet aspect, tout son corps frissonna, il fut sur le point de retomber encore ; mais le souvenir de miss Anna lui donna de l'énergie, et il résolut de faire disparaître la trace de ce crime involontaire.

Il s'arma de sa pioche, creusa une fosse dans un des coins de la grotte et y ensevelit le cadavre qu'il recouvrit de sable.

Quand cette funèbre opération fut achevée, il s'essuya le visage tout inondé de sueur froide, se lava les mains pour effacer la trace du sang, et sortit du rocher après avoir jeté vers l'endroit où était enterré Tom un dernier regard d'effroi, comme s'il eût craint que le cadavre ne se levât tout-à-coup de sa couche funéraire.

Le jour commençait à poindre : le soleil s'élançait de son lit de vapeur et secouait déjà sa crinière dorée; les

oiseaux chantaient sur les arbres, la vallée exhalait tous ses parfums, et David s'étonnait de cette radieuse sérénité de la nature quand la mort était dans son cœur.

Lorsqu'il revint à la charpente, pâle, défait, vieilli de plusieurs années en une heure, ses deux amis venaient de se réveiller.

— Voilà le scélérat! s'écria File-ton-Nœud.

— Scélérat! répondit David en pâlissant. Que veux-tu dire?

— Eh bien! on ne peut donc plus plaisanter, répliqua Polyphème. Oui, tu es un scélérat! tu aurais dû nous éveiller au lieu d'aller travailler tout seul... car je parie que tu viens de la mine...

— Oui, répondit tristement David.

— Comme tu es pâle, demanda File-ton-Nœud; te sentirais-tu malade?

— J'ai lutté pendant longtemps pour détacher le lingot; mais cela ne sera rien...

— Couche-toi, lui dit Polyphème; pendant ce temps-là nous irons à notre tour travailler à la mine.

— A la mine, répondit David.... il n'y a plus rien à faire... pour aujourd'hui du moins; nous repartons pour San-Francisco, j'ai promis à miss Anna d'être de retour demain.

— Et le lingot, on le laissera donc?

— Nous le trouverons plus tard; n'avons-nous pas assez de tous ceux qui sont ici?

— Allons, je vois que tu es mal disposé ce matin, reprit Polyphème ; couche-toi et tâche de dormir un peu, pendant que File-ton-Nœud et moi nous allons faire les préparatifs de départ.

David suivit le conseil de son ami.

— Faut-il confectionner le spécifique de la mère Cadiche ? s'écria File-ton-Nœud. Tu sais que le docteur n'est pas loin.

Mais, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à dérider le front de leur camarade, Polyphème et File-ton-Nœud sortirent de la baraque.

David, épuisé par la fatigue et les terribles émotions qu'il venait d'éprouver, ne tarda pas à céder à un sommeil lourd et fiévreux.

Quand il se réveilla, tout était préparé pour le départ ; les chevaux étaient prêts et les mules étaient chargées des barils et des sacs de cuir remplis de lingots.

— Je comprends ton malaise de ce matin, lui dit File-ton-Nœud, tu étais épuisé par le travail. Aller s'acharner tout seul après ce lingot, ça n'est pas raisonnable.

— Vous avez donc été à la mine ?

— Sans doute, et nous avons emballé le moëllon d'or avec les autres cailloux. C'est un petit bijou qui fera un bel effet dans la corbeille de noces de ta fiancée. Crédié ! quel pavé de métal ! il n'en faudrait pas beaucoup comme celui-là pour acheter la moitié du Mexique.

Les trois amis attelèrent les six mules les unes à la file des autres, et se mirent en route.

Le voyage fut triste; en vain File-ton-Nœud épuisa-t-il toute sa verve pour dissiper les nuages amoncelés sur le front de David, celui-ci demeurait silencieux; il avait toujours présente à sa pensée la scène sanglante de la matinée.

Il y eut surtout un moment affreux pour lui... File-ton-Nœud, parlant des immenses richesses qu'ils apportaient à San-Francisco, s'était écrié dans un élan de reconnaissance pour celui à qui ils devaient cette fortune :

— Ah ! si Tom était avec nous, comme il serait heureux !

— Tom ! avait dit David, comme s'il eût été réveillé en sursaut, qui est-ce qui a parlé de Tom ? Puis, tâchant de se contenir, il ajouta aussitôt :

— Il est mort dans la tempête.

— Cela n'est pas certain, continua File-ton-Nœud, le Mexicain qui était avec lui sur le pont de la *Mouette* s'est bien sauvé, puisque je l'ai vu mourir au placer.

— Tu auras rêvé cela, dit David. Et donnant un coup d'éperon dans le ventre de son cheval, il s'était lancé en avant.

— Que diable a-t-il donc depuis ce matin? demanda File-ton-Nœud à Polyphème; je ne l'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

— Bah ! répondit celui-ci, les amoureux, c'est toujours agité, toujours inquiet ; ça change de caractère à tout instant ; tantôt le baromètre est au beau temps, tantôt à la tempête. Dans une heure il sera peut-être gai comme un pinson.

Cependant, à mesure qu'il s'éloignait de la mine, David sentait qu'il respirait plus à l'aise ; quelquefois il lui semblait que la scène de la grotte n'était qu'un mauvais rêve, un cauchemar horrible. D'ailleurs, il s'était défendu contre un homme qu'il n'avait pas reconnu et qui le premier lui avait porté un coup de pioche... Il l'avait tué malgré lui : il n'était donc pas coupable ; c'était tout au plus la faute de la fatalité.

Après avoir ainsi repassé dans son esprit toutes les circonstances qui pouvaient l'innocenter devant Dieu et devant sa conscience, il arriva plus calme à San-Francisco.

Quand les lingots eurent été transportés à l'étage supérieur de la maison, le premier soin de David fut d'écrire à miss Anna Lawrence pour lui annoncer son retour.

Une heure après l'envoi de la lettre, le commodore Parker entrait dans la chambre de David.

— Monsieur, lui dit-il, je viens d'apprendre votre arrivée, et je me rends aussitôt auprès de vous, pour vous parler au sujet de miss Lawrence.

— Qu'est-il donc arrivé? pensa en lui-même David qui devint pâle.

— Miss Anna, continua M. Parker, devait, comme vous le savez peut-être, épouser mon fils; elle ne s'était jamais montrée, je dois le dire, très-enthousiaste pour ce mariage : aussi, si la rupture qui a eu lieu entre miss Anna et Edward m'a affligé, elle ne m'a pas surpris. Miss Anna aime une autre personne, et cette personne, c'est vous, monsieur. Jusqu'à présent, je n'y vois rien à redire; ce que je veux avant tout, c'est le bonheur de ma nièce, et si elle peut être heureuse avec vous, tous mes vœux seront comblés.

David s'inclina, enchanté de la tournure que prenait l'entrevue.

— Mais, ajouta le commodore, les jeunes filles vont parfois très-vite sur le chemin du sentiment, et elles s'engagent avec légèreté. Ne trouvez donc pas mauvais, monsieur, que moi, qui dans ce moment tiens la place de M. Lawrence, je vienne vous demander, à vous que je n'ai pas l'honneur de connaître, qui vous êtes, et si je peux autoriser plus longtemps, sans être coupable, des entrevues entre vous et miss Anna.

David ne s'attendait pas à cet interrogatoire; il demeura un instant étourdi. Cependant il se remit presque aussitôt; et comme il n'avait pas dans l'esprit toutes les ressources de File-ton-Nœud pour jouer le rôle de grand seigneur, il se décida à avouer la vérité. Il dit qui il était,

comment il avait quitté la France, comment il avait vu, pour la première fois, miss Anna au cottage Hamilton ; il parla avec une simplicité et une bonne foi tellement évidentes que l'esprit le plus défiant n'eût pu suspecter ses paroles.

Le commodore l'écouta avec la plus grande attention, puis il lui dit quand il eut fini de parler :

— Je connais assez M. Lawrence pour être persuadé qu'il ne refuserait pas sa fille à un ouvrier honnête qui pourrait la rendre heureuse ; ancien ouvrier lui-même, il n'a pas renié son origine. D'ailleurs, dans notre pays, un grand nombre de maîtres, de fabricants, de commerçants ont commencé par travailler dans les ateliers ; là ne serait pas la difficulté : seulement, je dois vous avertir que miss Anna n'est plus riche et que l'homme qui l'épousera doit avoir de la fortune pour elle et pour lui.

— N'est-ce que cela ? répondit David ; je peux vous montrer mes richesses : il y a des princes qui sont moins bien partagés que moi sous ce rapport. Et faisant sauter le couvercle des barils qui contenaient les lingots, il étala tout son or aux regards de son visiteur.

Le commodore resta stupéfait.

— Tout cela est à vous ? demanda-t-il.

— Tout cela, ce n'est qu'une faible portion de mes richesses, répondit David, tout enorgueilli de l'effet que son or venait de produire sur le gouverneur.

— Mon cher monsieur, dit M. Parker, je n'ai plus rien

à dire, je sais plus d'une princesse qui serait heureuse d'épouser un ouvrier comme vous. Que la démarche que j'ai faite auprès de vous, ajouta-t-il en riant, ne vous empêche pas, si par hasard il vous prenait fantaisie d'acheter un royaume, de vous souvenir de moi dans le cas où vous auriez besoin d'un amiral pour commander votre flotte.

Et il se retira, après avoir invité David à dîner au présidio.

David, comme on le pense bien, ne balança pas à se rendre à l'invitation. Après le dîner, le gouverneur, en homme qui connaît les usages, laissa les deux amoureux seuls pendant quelques instants.

Miss Anna apprit à David que son père l'attendait, et qu'il lui avait envoyé un guide qui était à San-Francisco.

Il fut convenu que le lendemain même ils se rendraient auprès de M. Lawrence.

Lorsque David quitta le présidio, il était si heureux et si enchanté de miss Anna, qu'il avait tout-à-fait oublié la scène lugubre de la veille.

LA VISITE.

Le lendemain, de grand matin, la caravane était prête ; les mules fringantes piaffaient dans la cour du présidio : l'aimable docteur File-ton-Nœud était de la partie ; il accompagnait son ami David et miss Anna dans leur visite à M. Lawrence. Polyphème, lui, était resté à la maison pour garder les richesses, et il n'avait pas même la compagnie de Calicot pour se désennuyer, car File-ton-Nœud, qui savait quel service pouvait rendre le boule-dogue en cas d'attaque, n'avait pas oublié de l'emmener dans cette nouvelle expédition.

La jeune fille sortit donc de San-Francisco, accompagnée de trois cavaliers bien armés, selon la mode du pays. Ces cavaliers étaient David, File-ton-Nœud et le guide, jeune paysan californien, dont la présence était d'autant moins embarrassante qu'il ne comprenait pas un seul mot d'anglais ni de français.

Le voyage se fit à travers un pays charmant, coupé dans tous les sens de petites rivières et bordé de collines verdoyantes, qui s'étendaient à leur gauche comme un gigantesque serpent. Miss Anna, heureuse comme une écolière en vacances, franchissait les fossés, sautait pardessus les haies, traversait les gués qui se rencontraient

sur la route, et riait sous cape de la frayeur que causaient à David ses escapades de cavalière inexpérimentée ; puis, lorsqu'on parvenait à un bouquet de bois, la caravane se mettait au pas, et babillait joyeusement pendant que Calicot courait devant en jouant avec une petite chienne appartenant à la jeune fille et qu'elle appelait Gipsey.

Ils chevauchèrent ainsi pendant six ou sept heures, s'entretenant de leurs projets d'avenir et donnant le volée à tous ces beaux rêves, oiseaux charmants qui murmurent au cœur des amoureux, lorsque tout-à-coup un nuage sombre passa sur le front de David. Il regardait autour de lui avec inquiétude.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit miss Anna, vous semblez préoccupé.

— Moi ? dit David, qui s'efforça de prendre un air souriant ; pas du tout, je vous jure.

— Le chemin vous paraît long, je vois cela ; et, s'adressant en espagnol au guide :

— Sommes-nous bientôt arrivés, Paquito ?

— Oui, senora, dans une heure nous ne serons pas loin de la *hacienda* où vous attend votre père.

— Il me semble que nous sommes déjà passés par ici, disait David à File-ton-Nœud, pendant que la jeune fille parlait au guide.

— C'était précisément la réflexion que je faisais ; cet endroit ressemble tout-à-fait aux environs de la source du Sacramento.

David devint pâle.

Ils marchèrent encore quelque temps, et File-ton-Nœud s'écria :

— Nous sommes à la source, mon cher, à la source même du fleuve, que j'aperçois à notre droite ; il paraît que, sans nous en douter, nous étions voisins de ton futur beau-père...

David ne répondit pas ; il paraissait accablé.

— Le guide nous a conduits par un chemin beaucoup plus court que celui que nous prenons ordinairement, dit File-ton-Nœud ; il a coupé à travers champs au lieu de suivre le cours de la rivière. J'aurai soin de prendre cette route une autre fois.

— Voyez quelle riche végétation, monsieur David, s'écriait miss Anna, en montrant les grands arbres et les rochers noirs qui se dressaient sur la colline.

David était tellement absorbé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas l'exclamation de la jeune fille.

File-ton-Nœud regardait David avec étonnement; il ne comprenait rien à la subite tristesse qui s'était répandue sur les traits de son ami à l'aspect du Sacramento.

Le voilà qui retombe dans ses humeurs noires comme l'autre matin, pensait-il. Que diable a-t-il donc depuis quelques jours?

— Vous êtes préoccupé, parce que vous craignez peut-être l'embarras de la première entrevue, disait miss Anna.

— Je l'avoue, miss, répondit David, qui faisait tous ses efforts pour surmonter son émotion.

— Ne craignez rien, dit-elle, je me charge de prendre la parole ; vous ne savez pas combien mon père est bon, combien il adore sa fille : quand vous l'aurez connu pendant quelques jours seulement, vous ne pourrez vous empêcher de l'aimer.

En parlant ainsi, la caravane était arrivée à un endroit où le chemin se bifurquait en deux sentiers ; l'un conduisait tout droit aux rochers, où était située la mine des trois amis, l'autre se prolongeait, en tournant la colline, dans une direction opposée à la vallée où ils avaient établi leur charpente.

David arrêta sa mule par un mouvement involontaire ; il attendait avec anxiété pour savoir dans lequel des deux chemins allait s'engager le guide.

Celui-ci lança sa mule dans le second sentier, c'est-à-dire dans celui qui s'éloignait des rochers.

David respira, il avait un poids de cent livres de moins sur la poitrine.

Le sentier les conduisit, après deux heures de marche, à une ferme isolée, exploitée par un paysan et sa famille ; c'était la seule habitation humaine qui existât dans ce lieu sauvage.

— Nous sommes au gîte, dit le guide en sautant à bas de sa mule, et il fit claquer son fouet pour annoncer

l'arrivée des voyageurs, qui descendirent aussi de leurs montures.

Un vieillard, qui était le propriétaire de la ferme, vint au-devant d'eux.

— Où est mon père? lui dit miss Anna, que je coure l'embrasser. Est-il sorti que je ne le vois pas?

— Senora, répondit le fermier avec ce flegme espagnol que rien ne peut émouvoir, votre père n'a pas reparu à la *hacienda* depuis le lendemain du jour où Paquito est allé vous chercher.

— Il n'a pas reparu à la ferme depuis trois jours! s'écria miss Anna. Mais où est-il? où peut-il être?

— Je ne sais pas, senora : nous l'avons attendu chaque soir; nous l'avons même cherché partout, nous n'avons pu découvrir ses traces.

Pendant que le paysan parlait, un nuage était passé sur les yeux de David; il avait été obligé de s'appuyer contre le mur pour se soutenir.

Il craignait d'entrevoir toute l'horreur de la vérité.

Miss Anna, à cette triste nouvelle, s'était sentie défaillir, et elle ne revint à elle que lorsque File-ton-Nœud lui eut bassiné les tempes avec de l'eau fraîche.

Quant à David, il était anéanti, il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, une pâleur mortelle couvrait son visage.

Tout-à-coup, miss Anna se leva, elle sembla puiser

dans le coup qui venait de la frapper une énergie nouvelle.

— Nous le chercherons, dit-elle à File-ton-Nœud et à David; nous le trouverons, mort ou vivant. Vous me le promettez?

—Et vous, David ? dit la jeune fille, vous ne répondez pas.

David semblait sortir d'un songe; il regarda la jeune fille d'un air hébété.

— C'est singulier, pensait File-ton-Nœud, qui l'observait depuis quelques instants.

— Où allait mon père ordinairement ? demanda miss Anna au fermier.

— Senora, répondit celui-ci, il s'absentait tout le jour et ne rentrait qu'à la nuit. Il ne disait pas où il allait; mais un jour je l'ai rencontré du côté de la source du Sacramento...

— La source du Sacramento ! s'écria David. Non ! non ! c'est imposible !

— Je vous demande pardon, Excellence, répondit le fermier, c'était bien du côté des rochers, situés au-delà de l'endroit où le fleuve prend sa source, que je l'ai rentré, j'en suis sûr.

— Pourquoi n'aurait-il pas été du côté de la source du Sacramento? dit miss Anna, que l'exclamation de David avait étonnée.

— J'ai entendu dire, répondit celui-ci, que c'était un

endroit dangereux; il y a beaucoup de bêtes féroces, à ce qu'on rapporte.

— Oh ! oh ! pensa File-ton-Nœud stupéfait de cette réponse, il y a un mystère là-dessous.

— Allons à la source du Sacramento ! s'écria résolument miss Anna : s'il est arrivé malheur à mon père, s'il a été éventré par les bêtes fauves, ou assassiné, ma chienne Gipsey saura bien me conduire jusqu'à son cadavre.

— C'est cela, dit File-ton-Nœud.

Et, remontant sur leurs mules, ils se dirigèrent vers l'endroit que leur avait indiqué le fermier. Ils parvinrent ainsi dans la vallée parallèle à celle où les trois amis avaient dressé leur établissement.

Là, ils attachèrent leurs mules à un arbre. David agissait en quelque sorte mécaniquement, il faisait ce qu'il voyait faire, sans dire une parole : sa langue était séchée à son palais.

Miss Anna lança sa chienne à travers les rochers et la suivit en l'excitant et en lui criant : Cherche, Gipsey ! La pauvre bête, qui semblait comprendre la douleur de sa maîtresse, furetait dans tous les taillis, dans tous les buissons en poussant des aboiements plaintifs ; puis, après avoir longtemps cherché, elle pénétra dans l'ouverture d'un rocher.

— Perdu ! murmura David.

— Hein ? dit File-ton-Nœud.

— Rien... je n'ai rien dit.

— Ton secret, dit File-ton-Nœud, il est peut-être encore temps de te sauver.

— Eh bien ! dit David, c'est moi... il est là...; et il montrait l'ouverture par laquelle venait d'entrer Gipsey.

— Assez !...

Et il courut auprès de miss Anna, qui n'avait pu entendre ces mots rapidement échangés à voix basse.

Ils pénétrèrent tous trois dans la grotte, et parvinrent, ainsi guidés par la chienne, jusqu'au mur qui séparait en deux parties la cavité du rocher.

— Vous voyez, miss, que nos recherches sont vaines, dit File-ton-Nœud : sortons, l'air que l'on respire ici vous ferait mal. Qui sait, M. Lawrence est peut-être revenu à la ferme, pendant que nous le cherchons ici.

La jeune fille allait céder, lorsque Gipsey s'élança par l'ouverture pratiquée quelques jours auparavant pour l'extraction du lingot.

— Le souterrain se continue par ici, dit miss Anna ; cherchons encore.

File-ton-Nœud fit tous ses efforts pour l'empêcher de se glisser par l'ouverture, mais la jeune fille se saisissant de la branche résineuse que tenait David, pénétra dans la mine des trois ouvriers.

Ce qui frappa ses regards tout d'abord, ce furent les pioches et les outils.

David était blême, ses regards se portaient malgré lui vers l'endroit où il avait enterré Tom.

Tout-à-coup la chienne poussa des aboiements, flaira dans tous les coins, et, arrivée à la fosse de son maître, commença à gratter avec ses pattes.

Aussitôt, File-ton-Nœud, sans être aperçu de miss Anna, fit un signe à Calicot.

Le boule-dogue s'élança d'un seul bond sur la chienne.

David et File-ton-Nœud coururent bien vite au secours de Gipsey, mais ils savaient bien qu'ils n'arriveraient pas à temps.

— Gredin ! s'écria File-ton-Nœud en donnant la chasse à Calicot, et il souleva Gipsey : elle était étranglée.

La mort de sa chienne ne pouvait beaucoup affliger miss Anna dans un moment aussi solennel ; mais la rage subite du boule-dogue contre cette innocente bête avec laquelle il jouait quelques instants auparavant, lui fit faire des réflexions.

Après avoir encore poursuivi pendant plusieurs heures des recherches qui dès lors devaient être inutiles, ils revinrent à la ferme, où tout avait été préparé pour qu'ils y passassent la nuit.

Miss Anna occupa la chambre de son père, située à l'étage supérieur ; David et File-ton-Nœud avaient été logés dans une salle du rez-de-chaussée.

Lorsqu'elle fut seule, miss Anna repassa dans son esprit les événements de la journée; elle se rappela la livide pâleur de David, les étranges exclamations qui lui étaient échappées, son air préoccupé au moment où il avait aperçu de loin les rochers de la source, la mort de sa chienne étranglée d'une façon si extraordinaire. Puis elle vint à songer que David lui avait confié, quinze jours auparavant, que ses immenses richesses provenaient d'une mine qu'il avait découverte dans les environs de la source du Sacramento; elle sentit un frisson glisser sur tout son corps. Elle voulut éloigner cette idée qui l'obsédait, mais, vains efforts! elle était toujours présente à son esprit.

La jeune fille, en proie à cette obsession terrible, résolut de descendre dans la cour avec l'espoir que le grand air la calmerait peut-être. Quand elle passa devant la porte où étaient les deux amis, elle crut entendre quelques mots proférés à voix basse : elle ne put s'empêcher de prêter l'oreille.

La ferme était construite en bois, comme presque toutes les maisons de la Californie, en sorte qu'elle n'était séparée des deux interlocuteurs que par une mince cloison.

— Oui, chuchotait David, qui racontait à File-ton-Nœud les détails du drame qui s'était passé dans la grotte, au moment de l'extraction du lingot, un homme se précipita par l'ouverture du rocher, et me frappant d'un

coup de pioche, me mit dans la nécessité de me défendre...

— Et tu l'as tué ? disait File-ton Nœud.

— Tué ! oui, tué ! répétait David qui se tordait dans les angoisses du désespoir ; et cet homme, c'était notre bienfaiteur, notre ami, Tom l'Américain, lequel n'était autre que M. Lawrence.

Miss Anna ressentit au cœur une douleur semblable à celle que causerait un coup de poignard ; elle eut encore la force de faire quelques pas, et tomba sans connaissance sur le sable de la cour.

LE JOURNAL.

Miss Anna Lawrence, revenue à elle, était remontée dans sa chambre : le coup qui venait de la frapper était si terrible, qu'elle doutait encore de ce qu'elle avait entendu ; elle passait de l'ivresse de son amour à un sentiment d'insurmontable horreur pour l'homme qu'elle aimait une heure auparavant. David, qui, depuis le jour où il l'avait aperçue, n'avait poursuivi qu'un seul but à travers tant d'obstacles, David, qui n'avait pensé qu'à elle, respiré que pour elle, ne lui apparaissait plus que comme l'assassin de son père. Cette pensée la faisait fris-

sonner. Elle se demandait par quelle horrible fatalité David et M. Lawrence s'étaient rencontrés ; comment l'un était tombé victime de l'autre, au moment même où elle touchait au suprême bonheur, au moment où elle amenait à ce père, qu'elle ne devait plus revoir, l'époux qu'elle s'était choisi. Toutes ces pensées se heurtaient dans son cerveau brûlé par la fièvre ; elle se sentait prête à pleurer, mais pas une larme ne jaillissait de ses yeux ternes et fixes. Immobile, assise au pied de son lit, elle semblait la statue du désespoir.

Quand les premières lueurs du matin percèrent les rideaux de sa chambre, elle était encore à la même place plongée dans ses méditations et dans sa douleur ; elle ne savait si elle veillait ou si elle rêvait : la scène de la veille se déroulait à son souvenir comme une affreuse fantasmagorie, et quelquefois en songeant à la noblesse de cœur de David, à sa bonté, à la douceur de son caractère, elle était prête à aller le trouver pour lui demander si elle ne s'était pas trompée et si les paroles qu'elle avait entendues à travers la cloison n'avaient pas été proférées par un autre que par lui ; elle ne voulait pas croire qu'il pût être coupable, même involontairement, d'un crime qui lui arrachait son père. Mais bientôt la réalité s'offrait à son esprit sous son aspect lugubre. Oui, c'était bien lui, lui seul, qui était le meurtrier; cet homme qui s'était montré à elle comme un libérateur, l'avait plongée dans un éternel désespoir.

David avait passé une nuit aussi triste et aussi sombre ; sa douleur s'exhalait en imprécations contre le ciel. Fatalité infernale ! Il avait tué sans le connaître Tom, son bienfaiteur, Tom à qui il devait ses richesses ; et Tom se trouvait être le père de miss Anna Lawrence.

Il marchait à grands pas dans la chambre, et s'accusait tout haut de son crime, malgré les supplications de son ami qui craignait qu'on ne l'entendît.

— J'ai échappé aux fureurs de la tempête, disait-il ; Dieu a détourné de ma tête le tomahaw des sauvages, et de mon sein le poignard des Indiens ! J'aurais pu croire qu'il n'avait pris tant de soin de me sauver que pour me réserver à l'exécution de grandes choses ; et c'était pour faire de moi l'assassin de l'homme à qui je devais tout, de celui qui devait être mon père... Horreur !

— Mais ce n'est pas ta faute, lui disait File-ton-Nœud, tu ne le connaissais pas ; il t'attaquait, tu t'es défendu.

— Je l'ai tué pour un morceau d'or, interrompait David. Ah ! l'or, cet or que j'ai tant poursuivi, cet or qui devait assurer mon bonheur et celui de ma fiancée ! Que maudit soit le jour où j'ai touché à un lingot ! Pourquoi mon bras ne s'est-il pas desséché au contact de ce métal, la cause de tous les crimes parmi les hommes ?

Cependant File-ton-Nœud s'appliqua avec tant d'insistance à lui démontrer qu'il n'avait pas commis un crime, que tout homme à sa place eût agi comme lui, que David était devenu plus calme.

Miss Anna, après l'horrible nuit qu'elle venait de passer, était brisée de fatigue ; mais elle ne sentait rien, elle ne pensait qu'à son père assassiné et à son bonheur à jamais flétri. Lorsque le jour avait paru, elle avait ramassé tous les effets et tous les papiers de M. Lawrence... Un surtout avait frappé sa vue, elle avait trouvé une lettre qui portait pour toute suscription ces trois mots : *A ma fille.*

A cet aspect, la jeune fille, qui jusque-là n'avait pu pleurer, sentit des larmes abondantes s'échapper de ses yeux. Les larmes, même les plus amères, sont la rosée du cœur ; elles amollissent pour un instant toutes les fibres de notre être, mais elles le retrempent en même temps. Miss Anna se sentit moins abattue lorsque les sanglots eurent cessé.

Elle prit la lettre de M. Lawrence, la baisa plusieurs fois et la serra avec les autres. Elle voulait attendre pour la lire qu'elle fût plus calme et plus capable de comprendre les dernières volontés de son père.

Quand elle eut achevé tous ces préparatifs, elle songea à la conduite qu'elle allait tenir vis-à-vis de David ; elle savait qu'il n'était pas volontairement coupable, elle ne voulait donc pas le dénoncer comme meurtrier. Par un dernier respect pour le souvenir de son amour, elle résolut d'agir comme si elle n'avait rien entendu la veille au soir ; elle allait revenir à San-Francisco, et de là, elle partirait le plus tôt possible pour New-York, chez son oncle, M. Hamilton.

Elle avait donné l'ordre de préparer les mules.

Quand elle descendit dans la cour et qu'elle aperçut David, pâle, abattu, méconnaissable, tant il était changé, elle ne put retenir un mouvement d'horreur qui n'échappa pas à l'œil de son amant; mais à ce frémissement involontaire de la jeune fille se mêlait encore un sentiment de pitié.

Le voyage fut bien différent de ce qu'il avait été la veille ; File-ton-Nœud adressait de temps en temps la parole à miss Lawrence, mais David, qui se rappelait toujours l'effroi que sa vue avait causé à la jeune fille, se tenait derrière elle et craignait de rencontrer son regard.

Le soir, miss Anna rentrait au présidio, et les deux amis étaient de retour dans leur maison, naguère si gaie, et où un seul était encore heureux, parce qu'il ne savait rien des tristes événements que nous avons rapportés, c'était Polyphème.

Pendant plusieurs jours, David ne sortit pas ; il était tout entier à son désespoir.

File-ton-Nœud lui fit comprendre qu'il devait reparaître au présidio, ne fût-ce que pour éloigner tout soupçon.

— Miss Anna ne sait rien, lui disait-il; que veux-tu qu'elle pense si elle ne te revoit plus?

— Mais, malheureux! répondait David, tu ignores donc que je ne peux arracher mon amour de mon cœur.

J'aime miss Lawrence plus que jamais... je l'aime jusqu'au crime... car ce serait un crime de l'épouser.

File-ton-Nœud l'entraîna au présidio.

David remarqua avec effroi les traces que la souffrance avait imprimées sur le visage de miss Anna. Ses yeux caves, les pommettes de ses joues enflammées attestaient des nuits passées dans l'insomnie.

La jeune fille avait reçu les deux visiteurs sans manifester aucun étonnement; seulement, David avait cru remarquer qu'elle éprouvait à son aspect un tremblement nerveux qui l'avait déjà frappé dans la cour de la *hacienda*.

Quelques jours s'écoulèrent encore, au bout desquels M. Parker étonné de ne plus entendre parler du mariage projeté, prit la résolution d'avoir une conférence à ce sujet avec sa nièce.

— Ma chère Anna, lui dit-il un soir qu'il la voyait plongée dans un accablement profond, il faut lutter contre la douleur et la surmonter; si tu t'abandonnes ainsi à ton désespoir, tu succomberas toi-même.

— Que le ciel vous entende! interrompit la jeune fille.

— Allons, soyons raisonnable, continua le commodore en prenant la main de sa nièce. Songe qu'il te reste une grande mission à accomplir en ce monde.

— Laquelle? demanda la jeune fille.

— La mission d'acquitter les engagements de ton père... C'est le ciel, mon enfant, qui a envoyé vers toi ce riche

Français, à l'amour duquel tu as sacrifié l'alliance d'Edward.

Miss Anna se sentit frémir.

— Jamais Edward n'aurait pu sauver l'honneur de ton nom, du nom de ton père, il n'était pas assez riche..... M. David, au contraire.

— Jamais ! s'écria la jeune fille avec effroi.

— Chère Anna, continua le commodore, tu sais combien je me suis toujours soumis à tes moindres caprices.. tu sais quel chagrin m'a causé la résolution d'épouser cet étranger ; cependant je n'ai rien dit. Edward, qui t'aimait, s'est éloigné sans plainte, sans murmure : il a laissé le champ libre à son heureux rival ; aujourd'hui, tu sembles éprouver de la répugnance pour cet homme que tu aimais hier... Eh bien ! cette répugnance, il faut la surmonter...

— Quoi ! s'écria miss Anna.

— M. David seul peut, je te le répète, sauver le nom de ton père de l'opprobre et de l'ignominie... S'il ne s'agissait que de quelques centaines de mille francs, Hamilton et moi pourrions peut-être les payer ; mais j'ai parcouru les papiers de Lawrence, j'ai vu clair dans sa situation financière. Il laisse un passif de plus de deux millions.

— Deux millions...

— Quel homme autre que ce riche Français pourrait payer cette somme énorme?..

— Oh ! mon Dieu ! dit miss Anna.

— Tu hésites encore, Anna ; tu hésites entre un caprice que je ne puis comprendre et l'honneur de ton père, car, si les engagements ne sont pas acquittés à l'échéance, on dira dans toute l'Amérique que M. Lawrence s'est tué dans un moment de désespoir. Les créanciers chargeront d'imprécations sa mémoire. Tu porteras un nom déshonoré.

— Que me demandez-vous, mon oncle ? dit miss Anna.

— Je te demande de réhabiliter le nom de ton père, ou plutôt de ne pas permettre que la moindre souillure vienne ternir ce nom honorable et respecté ; je te demande de ne pas sacrifier à un caprice la gloire de ta famille, car, je le répète, cet homme que tu repousses aujourd'hui, tu l'adorais il y a quelques jours. Si tu as aimé ton père, si tu comprends ce que te commandent l'honneur et le devoir, tu n'hésiteras pas plus longtemps.

Après ces paroles prononcées avec force, M. Parker était sorti.

— Oh ! mon père ! s'écria miss Anna restée seule, tu sais si je t'aimais, et si je t'aime encore.

Elle alla tirer d'un secrétaire les papiers de M. Lawrence et les parcourut.

Ses regards s'arrêtèrent sur un journal tenu par son père, et elle lut les passages suivants :

« Je pars pour la mine, Dieu me soit en aide ! Frappé

» dans ce qu'un commerçant a de plus cher, j'ai l'espoir » que Dieu me permettra de m'acquitter envers mes » créanciers avant de mourir. S'il me refusait cette der» nière grâce, si ma mémoire devait être flétrie... mais » non, je n'achève pas, cette pensée est plus triste que la » mort... »

A une autre date :

« Arrivé à la mine... je travaille quatorze heures par » jour.... je succomberais à la fatigue si je n'étais sou» tenu par l'idée de remplir des engagements sacrés..... » Dans trois mois, les délais qui m'ont été accordés expi» reront... Aurai-je le temps?... »

A une autre date :

« Ma chère fille, si je ne réussissais pas, ne pense qu'à » une chose... ne poursuis qu'un but... celui de satisfaire » aux engagements de ton père... Mais que demandais» je? une jeune fille peut-elle travailler... Ah! si j'avais eu » un fils... »

Miss Anna ne put poursuivre cette lecture. Cette préoccupation continuelle de son père, préoccupation qui se traduisait à chaque ligne, à chaque mot, lui faisait trop de mal... Le sang fouettait ses tempes, les soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée... elle se précipita à genoux au pied de son lit, et, avec la ferveur des âmes brisées par la souffrance :

— O mon Dieu ! inspirez-moi ! dit-elle.

En rêve, elle crut voir son père qui la conjurait de ne reculer devant aucun moyen pour sauver l'honneur de sa mémoire.

A son réveil, elle résolut encore, sous le poids des hallucinations de la nuit, de se sacrifier entièrement à la réhabilitation de son père... Elle prévint M. Parker qu'elle s'était rendue à ses conseils.

Mais cette détermination extrême cachait un projet sinistre : son parti était irrévocablement pris.

L'ADIEU.

Le commodore, qui avait ignoré les circonstances de la mort de M. Lawrence, et qui voyait dans le mariage de David avec sa nièce le seul moyen de faire honneur aux nombreux engagements contractés par l'infortuné négociant, avait été trouver David à l'issue de la déclaration que lui avait faite miss Anna d'accéder à ses propositions.

M. Parker avait été surpris de l'air à la fois triste et étonné de David, lorsqu'il lui avait expliqué le sujet de sa visite.

— Miss Anna consent à m'épouser ! s'était-il écrié.

— N'était-ce pas une chose convenue depuis longtemps?

— Je le sais bien, répondit David avec embarras; mais depuis quelques jours j'avais cru remarquer...

— N'aimeriez-vous plus ma nièce? demanda vivement M. Parker.

— Moi, ne plus aimer miss Anna! moi qui n'ai vécu que pour elle, qui n'ai eu qu'une seule ambition dans toute ma vie!..... Oh! non, vous ne le croyez pas..... seulement, j'avais pensé qu'elle éprouverait peut-être quelque répugnance..... à épouser..... un ancien ouvrier.

— Ne croyez pas cela, mon cher monsieur; ma nièce vous aimait avant que vous fussiez riche, et c'est peut-être parce qu'elle n'a plus rien aujourd'hui qu'elle a paru hésiter.

— Croyez-vous? s'écria David, à qui ces paroles semblaient rendre l'espérance.

— Quelle autre raison pourrait retenir miss Anna, qui vous a sacrifié une alliance honorable?

— Elle ne sait peut-être rien, pensa David.

— Tenez, dit le commodore en riant, vous me faites l'effet de deux amoureux qui se boudent sans savoir pourquoi; mais, moi, en ma qualité de grand parent, je viens souffler sur le nuage.

— Et où se célèbrera le mariage? demanda David, redevenu rêveur.

— Ma nièce désirerait que la cérémonie eût lieu à New-York, chez son oncle Hamilton.

— J'approuve complétement ce projet, répondit David, il faut commencer par acquitter les engagements de M. Lawrence, et c'est à New-York, avec l'aide de M. Hamilton, qui est lui-même négociant, que miss Anna pourra régler les affaires de son père.

—Vous êtes un noble caractère, lui dit le commodore, en lui prenant les mains qu'il serra avec force.

David sourit amèrement.

— Tout ce que j'ai est à miss Anna, répondit-il ; n'est-ce pas pour elle, pour elle seule que j'ai amassé toutes ces richesses ?

Le commodore était revenu enchanté au présidio.

Miss Anna avait conservé ce dernier espoir que David trouverait un prétexte pour rompre ce mariage impossible. Quand elle apprit qu'il persistait dans sa résolution de l'épouser, ce fut comme une dernière illusion qui tombait de son cœur.

— Je remplirai mes engagements envers la mémoire de mon père, pensait-elle... J'épouserai cet homme dont la fortune peut sauver du déshonneur le nom de ma famille ; mais il ne pressera dans ses bras qu'un cadavre : il aura tué du même coup le père et la fille.

Après cette héroïque résolution, elle devint plus calme, et M. Parker put croire que la douleur qu'elle éprouvait

encore de la mort de son père voilait seule ce beau visage qui ne souriait plus.

David ne perdit pas de temps ; aussitôt qu'il avait appris la résolution de miss Anna de retourner à New-York, il s'était arrangé avec le patron d'un navire mouillé dans le port.

Pendant plusieurs jours, il ne s'occupa qu'à faire transporter à bord du bâtiment les immenses richesses qu'il avait extraites de la mine avec l'aide de ses deux amis.

Quand le jour du départ fut fixé, miss Anna prétexta une visite chez une amie qui habitait dans les environs; puis, seule, sans guide, sans domestique, elle s'était dirigée vers la source du Sacramento.

Elle fit exhumer le corps de son père, et lui rendit les derniers devoirs.

— A bientôt ! pensa-t-elle en jetant un dernier regard sur la nouvelle tombe, où reposaient les dépouilles mortelles de M. Lawrence, et elle était revenue à San-Francisco.

Au jour fixé, ce fut File-ton-Nœud qui vint la chercher pour la conduire à bord, David étant occupé, lui dit-il, à surveiller les préparatifs du départ.

Une femme de chambre accompagnait la jeune fille.

A peine fut-elle à bord qu'elle alla s'enfermer seule dans sa cabine.

Le vaisseau leva l'ancre, et bientôt il sortit des eaux de la baie.

Miss Anna repassait dans son esprit les tristes événements qui s'étaient écoulés depuis quelques jours; elle se voyait au pouvoir de David, et malgré le fatal projet qu'elle avait conçu, elle redoutait de se trouver seule avec lui.

Elle examina sa cabine; David avait pris soin de l'orner avec luxe : il avait suspendu aux cloisons des tableaux de prix; il y avait fait placer les meubles les plus riches, les tapis les plus somptueux; il avait entassé dans ce boudoir les objets les plus charmants, mais la jeune fille jetait sur tout cela un regard distrait et indifférent.

Tout-à-coup, une lettre, placée sur un guéridon, frappa sa vue; elle s'approcha et vit qu'elle lui était adressée.

Elle eut comme un pressentiment, son cœur battit avec force; elle regardait cette lettre, dont elle croyait reconnaître l'écriture, sans oser l'ouvrir.

Enfin, elle rompit le cachet et lut les lignes sui vantes :

« Miss Anna,

» Lorsque vous lirez cette lettre, nous serons séparés
» pour jamais; vous savez si je vous aimais, vous savez si

» toute ma vie n'eût pas été consacrée à votre bon-
» heur : pour vous j'aurais tout tenté. Mais au moment
» où je touchais à la félicité suprême, la fatalité détrui-
» sait toutes mes espérances. Dieu a-t-il voulu me punir
» d'avoir aspiré jusqu'à vous !...

» Toutes les richesses de la mine ont été déposées sur
» le navire ; elles sont enregistrées à bord à votre nom,
» elles vous appartiennent, puisque c'était pour vous
» seule que je les avais conquises.

» Adieu, miss, adieu et soyez heureuse.. .. Celui qui
» écrit ces lignes n'ose pas même vous demander un sou-
» venir.

» David. »

La lettre s'était échappée des mains de la jeune fille...

A ce moment, File-ton-Nœud entra dans la cabine ; il vit la lettre aux pieds de miss Anna, dont les yeux étaient mouillés de larmes.

— C'était un noble cœur, n'est-ce pas, miss ? lui dit-il, en donnant lui-même un libre cours à ses sanglots.

— Oui, un noble cœur, répéta la jeune fille ; mais il ne sera pas seul à souffrir, car je sens là, dit-elle en montrant son cœur, je sens que je l'aime encore. .

. . . .

. . . .

David avait bien compris que miss Anna avait découvert le fatal mystère ; d'ailleurs, il ne pouvait plus songer à consacrer sa vie à cette jeune fille qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant encore, après le funeste événement de la grotte; il avait donc prié File-ton-Nœud de conduire miss Anna auprès de M. Hamilton, et celui-ci, qui craignait que son ami ne roulât dans sa tête quelque funèbre projet, n'avait accepté qu'après avoir prévenu Polyphème de veiller sur David.

Au moment où le vaisseau sortait de la grande baie de San-Francisco, David, placé sur la falaise, suivait de l'œil la voile de ce navire qui emportait toute sa vie... Il resta ainsi immobile pendant plusieurs heures, voyant le vaisseau disparaître peu à peu, puis s'effacer dans la brume : quand ses regards ne rencontrèrent plus rien dans ce vaste horizon, un soupir s'échappa de sa poitrine...

— Adieu donc à tout ce que j'ai aimé! s'écria-t-il, et il prit son élan pour se précipiter dans la mer.

A ce moment il fut retenu par une main vigoureuse. Polyphème ne l'avait pas quitté une minute; seulement, dans sa préoccupation, David ne l'avait pas aperçu.

— Un instant, lui dit le géant en le serrant dans ses bras, tu as aimé, tu es malheureux, tu veux te tuer, je connais ça; comme toi j'ai voulu me tuer aussi à l'heure du désespoir, mais Dieu est venu à mon secours, et

j'ai bien fait d'écouter sa voix, puisque je t'empêche d'accomplir ton projet.

— Si tu m'aimes, s'écria David, laisse-moi !

— Non, répondit Polyphème, et un jour tu me remercieras ; le temps ne guérira peut-être pas entièrement ta blessure, mais il la cicatrisera. Il y a vingt ans que je souffre, moi... m'as-tu entendu me plaindre ?...

— Je n'ai pas ton courage, répondit David... Puis, il ajouta : Tu ne seras pas toujours auprès de moi...

— Toujours, s'il le faut, dit Polyphème... D'ailleurs, as-tu bien le droit de te tuer?... ta vie t'appartient-elle tout entière?... crois-tu donc qu'en allant travailler avec toi à la mine, je n'avais pas mon projet?.. ne t'ai-je pas dit que l'or est un moyen d'accomplir de grandes choses? Je ne me suis pas informé de ce que tu voulais faire de tes richesses ; mais souviens-toi de ce que tu me disais : Faites-moi ma part d'abord, et je vous aiderai à faire la vôtre. Eh bien, j'ai contribué à te faire ta part ; maintenant je viens, créancier inexorable, te demander de travailler à faire la mienne.

— Toi aussi, tu veux de l'or, malheureux ! Mais qu'en feras-tu ?

— Tu le sauras, et c'est l'emploi de ces richesses qui t'aidera peut-être à calmer ta douleur.

— Ainsi donc, dit David, je ne m'appartiens plus ; et il jeta un dernier regard à l'horizon.

— Partie, partie pour toujours ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Qui sait ? lui dit Polyphème, tu la reverras peut-être.

Le soir Polyphème ramenait David à la mine du Sacramento.

FIN DE LA TOISON D'OR.

MADEMOISELLE D'AULNAY.

A un quart de lieue de Rambouillet, sur la route de Chartres, on aperçoit sur la gauche une magnifique propriété dont l'avenue, plantée de tilleuls, conduit à un château d'une belle apparence ; de grandes nappes d'eau servent de réservoirs à des canaux qui se promènent dans tous les sens, au milieu de ce domaine vraiment seigneurial ; le parc, d'une demi-lieue d'étendue, change d'aspect à chaque pas : ici c'est un jardin anglais, là un verger, là-bas de petites îles qui nagent comme des nids à la surface d'une eau mourante ; puis des collines artificielles, des grottes ravissantes, des allées sombres qui font rêver, des cabanes en coquillages au bord de pelouses vertes et fraîches ; on dirait d'un paradis terrestre en miniature.

Cette propriété, qui pouvait rivaliser en beauté et en coquetterie avec le domaine royal de Rambouillet, appartenait en 1819 à M. le marquis d'Aulnay.

M. le marquis d'Aulnay était un gentilhomme de la vieille roche, qui n'avait pas un seul instant hésité à abandonner ses biens dans les premières années de la Révolution pour partager l'exil de ses maîtres; il s'était rendu en Allemagne où il avait pris sa part de gloire et de périls à l'armée de Condé. Après le licenciement des troupes royalistes, il était passé en Angleterre : plus favorisé que beaucoup de ses compagnons, il avait trouvé là une grande position de fortune, par son union avec une riche Irlandaise; au bout de six ans d'un mariage heureux, sa femme mourut en lui laissant une fille qui avait été appelée Assomption, en souvenir du jour de sa naissance. M. d'Aulnay resta en Angleterre pendant tout le temps de la révolution et de l'empire, reportant bien souvent sa pensée vers sa patrie; mais à la Restauration, il réalisa toute sa fortune et revint dans son domaine, qu'il trouva envahi par ses anciens paysans; il voulut d'abord y rentrer en maître et expulser cette troupe de frelons qui avaient pris la place du propriétaire; mais les frelons prouvèrent, code en main, qu'ils avaient payé la propriété en beaux assignats comptants. M. d'Aulnay fit des démarches qui n'aboutirent à rien, et fut forcé de racheter son propre domaine à un prix énorme, en entendant fredonner à son oreille l'insolent refrain du marquis de Carabas!!!

A sa rentrée en France, le marquis s'était rendu tout droit à Aulnay, sans faire un détour par les Tuileries, de

sorte qu'il avait été oublié dans la dispensation des faveurs et des dignités. L'orgueil du vieil émigré avait été froissé de cet oubli, et sans se demander s'il ne devait pas un peu s'en prendre à sa négligence, il s'était retiré sous sa tente, Achille boudeur, mais prêt à revenir au premier sourire d'Agamemnon.

M. le marquis d'Aulnay employa les premières années de son retour à embellir et à fertiliser sa propriété. Le gentilhomme s'était fait cultivateur, et la satisfaction qu'il éprouvait dans l'accomplissement de cette tâche plébéienne faisait à son insu fermenter dans son esprit quelques velléités libérales ; lorsqu'il s'était bien fatigué toute la journée à courir à travers ses champs, à présider aux semences, à la coupe des foins ou à la récolte des moissons, il rentrait dans son castel décrénelé, et trouvait dans la société de sa fille et dans la joie de la paternité un adoucissement à la perte de ses vieilles illusions.

Assomption avait dix-sept ans : c'était une blonde jeune fille d'une remarquable beauté ; elle avait toute la fraîcheur d'une Anglaise et toute la grâce d'une Parisienne; sa physionomie douce et rêveuse prenait à de certains moments une expression mutine qui donnait à ses traits une piquante mobilité; ses cheveux, d'un blond cendré, encadraient de leurs nappes tombantes son visage ovale, dont les lignes auraient pu servir de modèle à un peintre pour représenter l'Amour mutin ; sa taille, flexible comme une jeune branche, avait encore pris de

l'élasticité dans l'exercice presque continuel de la gymnastique, car Assomption, qui n'avait pas, comme son père, lieu de se plaindre ou d'espérer, employait, à des exercices violents et un peu masculins, tout le temps qu'elle ne donnait pas à sa chère musique ; elle gravissait les côtes, grimpait aux arbres, courait après les chevreuils qu'elle faisait fuir devant elle, en poussant un petit cri, et ramait elle-même dans ses promenades sur l'eau, sans pitié pour ses jolis doigts. Mais ce qu'elle préférait à tout cela, c'était *Dudeley*. — *Dudeley* était un cheval que M. d'Aulnay avait amené d'Angleterre, et qui semblait aussi fier de sa jeune maîtresse qu'Assomption était fière de lui. Il fallait voir *Dudeley* emporter la jeune fille à travers champs, s'élancer dans une allée, et glisser comme une ombre derrière les taillis et les haies de chèvre-feuilles, puis caracoler sur les pelouses, docile au moindre caprice d'Assomption, qui le ramenait ensuite au château à franc étrier, jetant ses sourires à tout ce qu'elle voyait, cassant les branches dans sa course, ou attrapant les fleurs au vol. Vingt fois les paysans qui la regardaient fendre l'espace avec une rapidité électrique s'attendaient à la voir rouler dans la poussière; alors Assomption, pour redoubler leur peur, se livrait à mille extravagances, franchissait les fossés, sautait des barrières, et revenait toujours sans encombre, fatiguée et rompue pour le moment, mais prête à recommencer une heure après.

Ce genre de vie, un peu en dehors de l'éducation ordinaire des jeunes filles, avait développé chez Assomption un irrésistible besoin d'activité; quand elle n'était pas assise devant son piano, ou préoccupée d'une idée, elle ne pouvait rester en place, elle allait et venait sans cesse comme un écolier en vacances; quelquefois pourtant, lorsqu'elle était seule dans les bois, elle se surprenait à écouter, au milieu de tous les bruits divers, le chant intérieur d'une rêverie indécise dont elle cherchait en vain la perception... Les soupirs du vent, les chants d'un oiseau, l'écho d'une voix lointaine, la faisaient tout-à-coup tressaillir; souvent elle prêtait l'oreille avec inquiétude aux mélodies des petits ruisseaux qui gazouillaient dans les prairies, et il lui semblait entendre au dedans d'elle-même le murmure d'un cantique inconnu; alors, troublée et confuse, la belle enfant se mettait à courir sans but, dans une direction indifférente, chantant de toute la force de ses poumons pour étourdir cette crainte vague dont elle ne pouvait se rendre compte. Son âme était comme un nid d'oiseau, et tous les chants qui s'en échappaient la faisaient rougir et trembler.

Avec ce tempérament actif que modérait une certaine propension à la mélancolie, Assomption avait un caractère fier et une fermeté que l'on rencontre rarement chez les toutes jeunes filles; la solitude dans laquelle elle avait vécu, les malheurs de son père, qui lui avait souvent raconté au coin du foyer les accidents de sa vie aventu-

reuse, n'avaient pas peu contribué à développer cette fermeté, apanage des âmes viriles, et qui est souvent pour les femmes la source de bien des tristesses et de bien des erreurs.

Assomption, privée des conseils maternels, abandonnée à tous ses instincts, ignorante des habitudes du monde, était une jeune sauvage qui ne connaissait que le soleil, le grand air et la liberté.

Jusque-là l'idée qu'il lui faudrait un jour se séparer de sa fille, et lui chercher un mari digne d'elle, n'avait que fort peu préoccupé M. d'Aulnay. Le vieux marquis pensait qu'elle était encore bien jeune, et il ajournait ses projets au jour de la présentation d'Assomption à la cour, car il n'avait pas tout-à-fait renoncé à la pensée de faire sa rentrée aux Tuileries, seulement il attendait une invitation formelle; alors le roi marierait tout naturellement mademoiselle d'Aulnay à un jeune gentilhomme, et signerait au contrat, comme cela se pratiquait autrefois à Versailles. On voit que le marquis n'avait rien oublié des anciennes coutumes dans son voyage de l'émigration.

Depuis sa venue en France, c'est-à-dire depuis deux ans, Assomption avait vécu à Aulnay dans une solitude complète; jamais personne, si ce n'est un vieux voisin de campagne, n'avait franchi la cour d'entrée du château; la jeune fille ne voyait que les paysans qui travaillaient

dans la propriété de son père, et dont elle était adorée ; quelquefois ce genre de vie lui semblait bien triste, elle aurait voulu voir Paris, faire son entrée dans le monde, où sa fortune, sa naissance et sa beauté lui donnaient le droit de briller; mais elle n'osait laisser entrevoir ce désir au marquis, de peur de raviver dans l'âme du vieillard des douleurs assoupies; alors, dans ses moments de tristesse et d'abattement, elle faisait un violent effort sur elle-même, et tâchait de chasser les *diables-bleus* en recourant à ses distractions habituelles : les grandes courses dans les allées du parc, ou l'étude du piano, dont les sons venaient souvent mourir sur la grande route, et apportaient à l'oreille du voyageur le refrain mélancolique de l'*Exilé*, de Châteaubriand, cette romance en vogue de l'époque, qui est encore aujourd'hui la page la plus touchante de l'histoire de l'émigration.

Cependant depuis quelque temps le marquis n'avait pas été sans s'apercevoir des tristesses subites d'Assomption; il se reprochait de la laisser au fond d'une campagne, et de ne faire aucune tentative pour reparaître sur un théâtre plus digne de lui et de sa fille; mais d'un autre côté, l'amour-propre du vieux gentilhomme parlait plus haut, il ne pouvait oublier ses services passés, sa jeunesse et sa fortune sacrifiées, et toute démarche pour paraître à la cour, sans un ordre d'appel, lui semblait indigne de sa fierté. D'ailleurs il nourrissait toujours cette pensée, que le roi finirait par remarquer son absence,

et voudrait revoir quelque jour son fidèle compagnon d'Hartwell.

Sur ces entrefaites, il reçut un matin une lettre timbrée de Paris; brisant le cachet à la hâte, il la parcourut rapidement. Un de ses neveux, M. Alfred de Ristol, lui annonçait sa prochaine visite, avec un jeune cousin de la Bretagne, que le marquis n'avait jamais vu; quoique cette lettre ne s'appliquât en rien à ses espérances, elle lui fit plaisir. M. d'Aulnay n'était pas fâché de sortir un peu de ses habitudes d'agriculteur et de se distraire dans la compagnie de ses jeunes parents.

Cette nouvelle ne causa pas à Assomption la même joie qu'au marquis : l'arrivée prochaine de ces deux jeunes gens, qu'elle ne connaissait pas, la préoccupait; l'instinct de la femme commençait à se révéler en elle. Jusque-là confinée dans la propriété de son père, elle ne s'était jamais demandé si elle était jolie, si elle avait cette grâce si vantée des femmes de Paris, et si ses manières ne paraîtraient pas un peu extraordinaires à ses deux cousins, habitués à vivre au milieu du monde; pourtant elle fut un peu rassurée lorsque M. d'Aulnay lui apprit que M. de Ristol était un jeune séminariste, qui ne devait pas tarder à entrer dans les ordres. Aux yeux des jeunes filles, un prêtre n'a point de sexe, et l'on est toujours assez jolie pour un homme en soutane; mais toute sa crainte lui revint bientôt quand le marquis ajouta

que son second cousin était dans les pages de Sa Majesté.

— Un page! fit-elle avec un petit geste d'effroi.

— Sans doute, continua M. d'Aulnay, ton cousin Rodolphe de Kermonec est page, comme je l'ai été moi-même; et le marquis se mit à raconter à sa fille, mais avec une retenue toute paternelle, les tours charmants des pages de Louis XV et de Louis XVI, que les dames de la cour avaient surnommés les louveteaux en chapeaux à cornes.

Les jours suivants, Assomption fut plus rêveuse et plus inquiète, elle était tourmentée d'un pressentiment indéfini ; mais il se mêlait à cette tristesse un vague intérêt de curiosité et comme une lointaine espérance.

Un matin, Assomption, qui revenait de sa promenade à cheval accoutumée, était remontée dans sa chambre, lorsqu'elle vit une chaise de poste traverser l'avenue et pénétrer dans la cour; deux jeunes gens en descendirent aussitôt et se précipitèrent l'un après l'autre dans les bras du marquis d'Aulnay.

Le marquis fit appeler sa fille pour lui présenter ses cousins, mais Assomption répondit qu'elle était indisposée et qu'elle ne pouvait descendre encore : elle avait une migraine affreuse, des maux de nerfs qui ne lui permettaient pas de quitter sa chambre; en réalité elle ne trouvait pas sa toilette convenable, elle voulait prendre tout son temps pour se rendre aussi jolie que possible.

M. d'Aulnay devina sur-le-champ le genre de maladie d'Assomption qu'il venait de voir sauter un instant auparavant à travers les prairies, et sans se préoccuper de cette subite migraine, il fit à ses parents l'honneur de sa maison en vieux gentilhomme plein de courtoisie et de savoir-vivre.

Ce ne fut qu'à l'heure du dîner que la présentation eut lieu. Assomption était ravissante de jeunesse, de beauté et d'une certaine coquetterie naissante qui paraissait promettre beaucoup pour l'avenir; M. d'Aulnay lui-même ne put retenir une exclamation de surprise; bref, la jeune campagnarde obtint un triomphe complet, et le jeune abbé de Ristol assura, en portant à ses lèvres les doigts roses d'Assomption, qu'il n'avait jamais vu de pêche plus vermeille que la jolie figure de sa cousine.

M. de Ristol était, en deux mots, un cadet de famille dont on voulait faire un évêque; peu désireux de prononcer ses vœux immédiatement après sa sortie du séminaire, le jeune abbé avait en quelque sorte jeté le froc aux orties, sans renoncer toutefois à l'idée de se faire prêtre; seulement il ajournait cet acte décisif, malgré les représentations de sa famille. D'une élégance très-recherchée dans sa mise et dans toute sa personne, il semblait avoir pris pour modèle ses devanciers de l'ancienne cour : c'était un diseur de riens charmant; sous Louis XV, il eût partagé avec un griffon l'honneur d'occuper les loisirs de la favorite. Il ne portait pas la soutane, et disait

à ce sujet, en jouant sur les mots : — Que ce n'était pas la peine d'avoir les charges d'un ministère dont on avait supprimé les bénéfices.

Rodolphe de Kermonec, au contraire, nature grave et timide, sans fortune et sans parents, avait été recommandé au duc de Berry, qui l'avait fait entrer dans les pages, et qui depuis ce temps l'avait honoré en plusieurs circonstances de sa protection.

Le dîner se passa fort gaiement, grâce aux réparties de M. l'abbé de Ristol, qui était au fait des chroniques de la cour, et savait même un peu les historiettes scandaleuses de la ville; il parlait de tout à propos de rien, avec cette élocution facile qui s'acquiert dans les salons, toutes ses phrases se terminaient par un compliment assez joliment tourné à l'adresse de sa cousine, laquelle baissait les yeux à chaque bouquet d'artifice tiré en son honneur; pour Rodolphe, il se contentait d'écouter la conversation pailletée de son cousin, et c'est à peine s'il osait jeter à la dérobée un coup d'œil sur mademoiselle d'Aulnay.

Le soir on alla se promener dans le parc. Rodolphe, qui s'en voulait un peu de sa contenance timide et embarrassée, se disposait à offrir son bras à Assomption, lorsqu'il fut prévenu par Alfred de Ristol; le jeune abbé prit les devants avec sa cousine, et peu à peu ils laissèrent le marquis bien loin derrière eux, racontant à Rodolphe ses souvenirs de l'émigration.

Au bout de vingt minutes, Assomption revenait près de son père en riant aux éclats; elle était suivie de Ristol, qui présentait l'aspect le plus comique; ce n'était plus ce jeune abbé pimpant et sautillant. Voici ce qui était arrivé : en passant dans une prairie, les deux jeunes gens avaient rencontré une petite rivière anglaise; Assomption, avec sa pétulance ordinaire, n'avait pas songé à faire un détour et avait franchi l'obstacle d'un seul bond; l'abbé, en voulant imiter la jeune fille, était tombé juste au milieu de l'eau bourbeuse et ne s'en était tiré qu'avec la plus grande difficulté et aidé de sa cousine. Le marquis avait eu grand'peine à tenir son sérieux au récit pittoresque de cette scène qu'Assomption entrecoupait de violents éclats de rire; quant à Ristol, il ne riait pas du tout et regagnait le château en pestant tout bas contre les rivières, les prairies et les petites filles de province.

Le marquis adressa des reproches à Assomption, lorsqu'il fut seul avec elle, sur sa conduite extravagante; mais la jeune fille lui donna des raisons si plausibles, qu'il finit par perdre son sérieux, et par rire lui-même, en se rappelant la contenance de son neveu.

Au bout de quelques jours mademoiselle d'Aulnay était tout-à-fait familiarisée avec ses deux nouveaux hôtes, le jeune abbé ne tenait plus rancune à Assomption de l'aventure du fossé, et avait repris auprès d'elle son rôle de papillon; Rodolphe, de son côté, s'était un peu appri-

voisé, mais il avait toujours cet air grave et triste qui avait tout d'abord frappé sa jeune cousine.

— Quelle singulière chose! disait à ce sujet Assomption au marquis, vous m'aviez dit, cher père, que les pages étaient si étourdis et si extravagants : voyez mon cousin Rodolphe, il a l'air d'une jeune fille, il ne parle presque pas et ne sourit jamais. Il est vrai, ajouta-t-elle, que mon cousin de Ristol est bien gai et bien bruyant pour un futur évêque. Je crois qu'ils feraient bien de changer leurs rôles.

— C'est que Rodolphe a peut-être des chagrins secrets, avait répondu le marquis.

Cette réponse si simple, faite peut-être au hasard, impressionna vivement la jeune fille; elle ne pouvait croire, elle si enfant et si insouciante, que la jeunesse eût ses orages; cependant elle rêva longtemps en songeant à Rodolphe; son âme compatissante se tourna aussitôt vers ce jeune homme, qu'elle croyait malheureux. Puis peu à peu elle se mit à comparer Rodolphe avec Alfred, et malgré ses prévenances et ses galanteries, ce dernier ne sortit peut-être pas victorieux de ce rapide examen.

Le lendemain, Assomption montait à cheval dans la cour où elle se croyait seule, lorsqu'en détournant la tête, elle vit à quelques pas Rodolphe immobile et les yeux arrêtés sur elle; le regard du jeune homme avait quelque chose de si perçant et de si doux à la fois qu'Assomp-

tion devint rouge et lança *Dudeley* dans l'avenue, sans oser dire un mot à son cousin.—C'est étonnant, pensait-elle, Alfred a beau me regarder ainsi, jamais son regard ne me trouble au point de me faire rougir.

Une heure après, mademoiselle d'Aulnay revenait tout doucement par un petit sentier au bord de l'eau, plongée dans une rêverie qu'alimentait peut-être la scène muette de la cour, lorsqu'elle aperçut quelqu'un couché au pied d'un arbre : c'était Rodolphe, qui laissait, lui aussi, flotter ses rêves au grand air, et qui semblait suivre de l'œil les oiseaux perdus dans le ciel. Assomption mit pied à terre, et après avoir attaché son cheval à un arbre, elle se glissa derrière les massifs, et s'offrit à Rodolphe comme une apparition.

— Oh ! ma cousine, dit le jeune homme, vous m'avez fait peur.

— Comment, monsieur, je suis donc bien horrible ! répondit la jeune fille avec ce petit air mutin qu'elle prenait quelquefois.

— A défaut de votre miroir, mon cousin Alfred vous dit assez souvent que vous êtes jolie pour que vous ne conserviez plus aucun doute à cet égard.

Cette innocente épigramme, décochée contre les aimables fadeurs de M. de Ristol, ne parut pas déplaire à Assomption, qui répondit en conservant sa petite moue boudeuse : — Il faut avouer que M. Alfred est bien plus ai-

mable que vous, car depuis votre arrivée à Aulnay, vous ne m'avez pas adressé le plus petit compliment.

— Je me contente de penser de vous tout le bien que je n'ose vous dire, répliqua Rodolphe en levant sur sa cousine ce regard qui avait tant troublé Assomption une heure auparavant.

— Voyons, monsieur, dit la jeune fille, autant pour se donner une contenance que pour changer le cours de la conversation, dites-moi ce qui cause vos peines, car vous devez en avoir.

— Je n'ai aucun sujet d'affliction particulière, ma belle cousine, répondit Rodolphe; je viens ici sous ces grands arbres, parce que j'aime la solitude. Habitué dès mon enfance à l'isolement, je cherche des distractions en moi-même, et je me berce dans mes rêveries, comme ces insectes que vous voyez au-dessus de nos têtes s'endormir dans un rayon de soleil; ici, je songe à mes souvenirs et à mes espérances. Les peupliers qui frémissent et se plaignent comme des âmes continuent je ne sais quelle plainte mystérieuse qui pleure en moi; les bourdonnements confus de la campagne, les mille bruits qui s'échappent de la feuille ou du brin d'herbe, tout cela résonne à mon oreille comme un chant inconnu qui réveille au fond de mon être tout un monde de pensées assoupies.

— Oh ! je vous comprends, Rodolphe, s'écria la jeune fille ; vingt fois, à cette même place, il m'est arrivé d'éprouver ce que vous ressentez vous-même.

— Vous me comprenez, s'écria vivement le jeune homme... Oui, vous devez me comprendre... car vous avez vécu au sein de ce vaste horizon où l'air vivifie la pensée et élève l'âme vers la méditation ; et puis, quand je regarde ces lieux paisibles, je me demande pourquoi le Ciel ne m'a pas jeté dans ces vertes prairies pour y vivre et pour y mourir... Oh ! vivre ici, s'écria-t-il dans une sorte d'exaltation, n'avoir pour patrie que ces campagnes, pour spectacle que ce ciel bleu, pour horizon que cette ligne d'arbres ! Mais ! insensé que je suis, pourquoi vous parler de toutes ces choses? Retournons au château, ma cousine, et ne m'en veuillez pas trop si je ne suis pas aimable... quoiqu'il doive être si facile d'être aimable auprès de vous.

— Oh ! non, continuez, s'écria Assomption émue, je vous écoute, il me semble que vous m'ouvrez les portes d'un monde tout nouveau pour moi !

— J'entends la cloche du château, répondit Rodolphe, ne faisons pas attendre votre père. Et, prenant le bras de la jeune fille, il la reconduisit à son cheval, et effleura pour la première fois de ses lèvres la blanche main de mademoiselle d'Aulnay.

Assomption jeta un sourire plein de charme à Rodolphe, et s'éloigna au grand trot, non sans tourner plusieurs fois la tête dans l'avenue.

Lorsque toute la famille fut réunie dans le salon,

M. de Ristol, qui continuait son personnage de dameret en vrai successeur de M. de Bernis, vint prendre place auprès d'Assomption, et dirigea contre la jeune fille une formidable artillerie de compliments, qu'elle aurait peut-être trouvés ingénieux deux heures auparavant, et qui ne lui semblaient plus, depuis sa conversation avec Rodolphe, qu'un jeu d'esprit assez fatigant ; Rodolphe, de son côté, hasarda deux ou trois reparties plaisantes contre la galanterie échevelée du futur ecclésiastique, ce qui mit le marquis et Assomption en belle humeur de moquerie.

— Mon cher cousin, disait mademoiselle d'Aulnay au jeune abbé, vous devez me trouver bien malhonnête de ne vous avoir point encore remercié de votre cadeau nocturne...

— Quel cadeau ? répondit M. de Ristol.

— Jouez donc l'étonnement, reprit Assomption. Quel autre que vous, ici, pousserait l'amabilité jusqu'à venir placer, chaque nuit, sur ma fenêtre, un charmant bouquet composé des plus jolies fleurs du parterre !

Au mot de bouquet, Rodolphe avait rougi involontairement ; M. de Ristol ne répondit rien et baissa la tête comme quelqu'un qui réfléchit.

L'air embarrassé de Rodolphe n'échappa pas à la jeune fille, qui transporta aussitôt la conversation sur un autre sujet.

— Mais, ma cousine, dit un instant après Alfred de

Ristol, quelle est donc cette histoire de bouquet dont vous me parliez tout-à-l'heure? Je vous avoue qu'elle m'intrigue beaucoup.

— Bon ! vous y pensez encore ? répondit vivement Assomption. C'était une plaisanterie que je vous faisais, et voilà tout.

Rodolphe regarda aussitôt Assomption ; son regard semblait la remercier d'avoir coupé court aux interrogations d'Alfred.

Il paraît, pensait l'abbé, que c'est une leçon que ma cousine me donne.

Le soir, lorsque mademoiselle d'Aulnay se fut retirée dans sa chambre, le bouquet lui revint à la pensée ; elle se reprochait d'avoir révélé ce petit secret, qui prenait tout-à-coup à ses yeux une importance véritable, depuis qu'elle ne pouvait plus l'attribuer à la galanterie sans conséquence de son cousin Alfred ; elle rêvait à cet incident lorsqu'elle entendit un petit bruit derrière sa jalousie ; elle s'approcha de la fenêtre et aperçut une main qui déposait un bouquet sur l'encorbellement du balcon, elle reconnut parfaitement Alfred qui s'éloignait à pas de loup; nous ne savons au juste ce qui se passa à cette vue dans l'âme de la jeune fille, mais sa physionomie exprimait tous les signes du désappointement.

— Si c'est lui, se disait-elle, qui m'apporte chaque nuit ce bouquet, pourquoi ce grand étonnement lorsque je lui parlais à dîner ?

Elle prit machinalement le bouquet de M. de Ristol, mais elle s'aperçut aussitôt qu'il ne ressemblait en rien, dans l'arrangement des fleurs, aux bouquets des jours précédents; elle le compara avec celui du matin, qui n'était qu'une copie exacte de celui de la veille, et elle vit avec un tressaillement de joie que ce ne pouvait être la même main qui avait présidé à la confection des deux bouquets ; dans celui d'Alfred, les *pensées* dominaient avec une affectation galante ; dans les précédents, au contraire, une seule petite *pensée* se cachait discrètement au milieu des autres fleurs, comme si elle eût craint de se révéler aux yeux d'Assomption.

La jeune fille se coucha en proie à une inquiétude dont elle ne pouvait démêler le motif.

A son réveil, elle courut tout droit à sa fenêtre et vit son bouquet accoutumé, le vrai bouquet qu'elle recevait chaque matin depuis huit jours; elle le prit aussitôt et le porta à ses lèvres dans un mouvement de joie irréfléchie. Elle aperçut un petit billet qui se montrait timidement dans cet essaim systématique de fleurs : alors elle rougit et réfléchit un instant avant de l'ouvrir ; mais tentée comme Ève par le démon de la curiosité, elle le saisit tout-à-coup et ne lut que ce seul mot : *Merci.*

Elle pensa que Rodolphe faisait allusion à la scène de la veille...

A dater de ce jour, Assomption montra vis-à-vis de Rodolphe une retenue qu'elle n'avait pas avec Alfred;

elle craignait de se trouver seule avec le premier, et il ne la regardait jamais sans que la jeune fille éprouvât une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser. Cependant la correspondance des fleurs allait toujours son train ; seulement, au lieu d'un bouquet, Assomption en trouvait chaque matin deux sur sa fenêtre, mais il est, je crois, inutile d'ajouter qu'il n'y en avait qu'un seul qui eût une valeur à ses yeux.

Un jour que Rodolphe et Alfred se promenaient tous deux dans une allée du parc, ce dernier dit à son cousin :
— Il faut que je te confie un secret : je suis amoureux fou d'Assomption, cette petite fille me fait tourner la tête.

— Ah ! reprit vivement Rodolphe, devenu pâle aux aux premiers mots de cette confidence ; et où te conduira cet amour, puisque tu dois être prêtre ?

— C'est-à-dire, interrompit Alfred, que je n'ai encore pris aucune décision à cet égard ; on veut que je sois évêque, pour ne pas perdre les traditions de famille, mais le droit d'aînesse n'existe plus aujourd'hui, et j'aurai, comme mon frère aîné, une part égale de la fortune paternelle ; par conséquent, je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer à mon mariage avec mademoiselle d'Aulnay.

— C'est juste, avait répondu Rodolphe avec un soupir.

Quelques jours après, Alfred dit à Rodolphe : — Eh

bien, je n'ai pas trop perdu de temps; je suis en très-bon chemin.

Où veut-il en venir? pensa Rodolphe.

— Figure-toi, mon cher ami, continua Alfred, que, tourmenté par l'idée d'épouser ma cousine, j'ai confié mes intentions au marquis.

— Et que t'a-t-il répondu ? demanda vivement Rodolphe, qui tremblait comme une feuille.

— Ah ! voilà où je me flatte d'avoir fait preuve d'une certaine science diplomatique. Je savais depuis longtemps que M. d'Aulnay était piqué contre la cour, qui a, dit-il, oublié ses services, j'ai commencé par faire entrevoir à notre cher cousin que, sans qu'il en coûtât rien à sa dignité, mon père ferait des démarches afin d'obtenir de S. M. une lettre d'invitation pour que le marquis se rendît aux Tuileries; puis je lui ai parlé de l'intimité qui avait toujours régné entre nos deux familles, qui n'en faisaient, à proprement parler, qu'une seule, et enfin j'ai absordé le sujet de face, et lui ai demandé la main d'Assomption.

— Et il a consenti? dit Rodolphe en frémissant.

— Il m'a répondu qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

— Et Assomption, es-tu sûr qu'elle t'aime?

— Mais pourquoi ne m'aimerait-elle pas? dit Alfred un peu piqué. D'ailleurs, elle accueille parfaitement toutes mes prévenances, et j'ai lieu d'espérer qu'elle n'ap-

portera aucun obstacle à une union qui est aussi honorable pour elle que pour moi. Ainsi, mon cher Rodolphe, continua-t-il, je jette décidément le froc aux orties, je renvoie l'évêché aux calendes grecques, et dès ce soir j'écris à mon père pour lui faire part de ma détermination.

— Je te félicite de ton bonheur, répondit froidement Rodolphe ; et il regardait son cousin avec des yeux si étranges, qu'Alfred interdit se crut obligé de lui demander ce qu'il avait.

— Je n'ai rien, je souffre un peu depuis ce matin ; pardonne-moi, si je te quitte, mais il faut que je rentre, je vais me coucher jusqu'à l'heure du dîner.

Et Rodolphe s'éloigna.

Au dîner, Rodolphe, plus triste que de coutume, ne mangeait pas ; Alfred, au contraire, avait un petit air heureux et vainqueur, qui contrastait avec la physionomie bouleversée de son cousin.

— Pourquoi donc êtes-vous toujours pensif, disait le marquis à Rodolphe, vous ennuyez-vous dans notre compagnie, mon cher cousin ? Corbleu ! quand j'étais page, moi, je n'avais pas le temps de broyer de la mélancolie.

— S'il est un endroit au monde où il ne soit pas possible de s'ennuyer, c'est chez vous, répondit le jeune homme en levant tristement les yeux sur Assomption. Je conserverai le souvenir de votre gracieuse hospitalité, et je regrette de ne pouvoir prolonger mon séjour

au milieu de vous aussi longtemps que je l'aurais voulu.

— Quoi ! vous nous quittez, Rodolphe ? dit Assomption, qui était devenue pâle.

— Oui, ma cousine, une lettre qui est un ordre me force de partir demain même pour Versailles.

— Mais tes vacances ne sont pas terminées, interrompit Alfred.

— Il faut que je parte absolument, répondit Rodolphe d'une voix brève, qui ne permettait plus d'objection.

Le marquis ne crut pas lui-même devoir insister.

La soirée fut triste, on ne se parlait pas : Alfred pria sa cousine de se mettre au piano ; mais la jeune fille ne lui répondit même pas, elle regardait Rodolphe, pâle et triste, mais beau et fier dans sa douleur.

— Qui peut donc le forcer à nous quitter sitôt ? pensait-elle.

Lorsque vint le moment de se retirer, Rodolphe demanda d'une voix émue à sa cousine la permission de prendre congé d'elle, car il devait partir de très-bonne heure.

La jeune fille se leva toute tremblante ; Rodolphe déposa sur sa main un baiser et une larme et sortit du salon, accompagné du marquis et d'Alfred, qui le reconduisaient jusqu'à sa chambre.

Assomption, restée seule, contempla longtemps cette larme, qui brillait comme une perle ; puis elle appliqua ses lèvres sur la place où elle était tombée.

Le lendemain matin, de bonne heure, elle était à sa fenêtre : la voiture se trouvait déjà dans la cour; Rodolphe parut en habit de voyage, jeta un dernier regard vers la croisée de sa cousine, et monta dans sa chaise.

Lorsque Assomption entendit les premiers roulements de la voiture, elle sentit ses jambes fléchir. Oh ! je l'aimais, dit-elle ; et elle se laissa tomber sur un fauteuil.

II.

Le départ de Rodolphe laissa dans l'âme de mademoiselle d'Aulnay un vide affreux ; elle était d'une tristesse à laquelle le marquis et M. de Ristol ne pouvaient rien comprendre : plus de courses à cheval, plus d'études au piano, plus rien de cette vie d'autrefois, l'enfant mutin et rieur avait fait place à la jeune fille rêveuse et méditative. Assomption cherchait les endroits solitaires, et restait de longues heures à songer aux jours disparus ; elle repassait dans son esprit tous ces riens charmants qui l'avaient tant intéressée pendant le séjour de Rodolphe à Aulnay ; la solitude et le silence exaltaient cette jeune âme qui trouvait dans sa douleur un aliment à son amour.

Alfred de Ristol, la voyant en proie à cette tristesse dé-

vorante, faisait tous ses efforts pour la distraire; mais les jeux d'esprit de son cousin n'arrachaient pas même un sourire à Assomption, qui d'ailleurs commençait à savoir par cœur le vocabulaire du petit abbé. Il avait beau faire la roue autour de la jeune fille et emmaillotter un compliment dans chacune de ses phrases, l'esprit de mademoiselle d'Aulnay voyageait pendant ce temps-là sur la route de Versailles, puis allait s'égarer dans les allées du parc où s'était promené Rodolphe; elle ressentait même une naissante aversion pour Alfred; un secret instinct lui révélait qu'il n'était pas tout-à-fait étranger au départ de celui dont l'absence la faisait tant souffrir. Quelquefois elle se reprochait d'avoir affecté vis-à-vis de Rodolphe une contrainte qui n'était pas dans son cœur, et cependant, lorsque, rassemblant ses souvenirs, elle songeait aux regards tendres du jeune homme, à sa conversation dans le parc, à ses attentions pleines de réserve, une voix intérieure lui criait qu'elle était aimée!

Doux rêves des jeunes années! premières impressions de l'adolescence! nous vous avons tous ressentis quand nous avions vingt ans, nous avons tous caressé notre poétique chimère, et quand la voix du premier amour chantait dans notre âme son douloureux cantique, nous trouvions une volupté rêveuse dans l'amertume de nos souffrances. La jeunesse ne regrette pas les larmes qu'elle répand, parce que pour elle l'espérance se trouve toujours au fond de la douleur.

Souvent Assomption venait s'asseoir à la place où elle avait causé avec Rodolphe ; elle écoutait les gémissements du vent à travers les arbres, en songeant à cette heure perdue où le jeune homme l'avait mise de moitié dans ses rêveries. Un jour, le marquis la surprit dans son attitude mélancolique, et il commença à soupçonner la cause du changement qui s'était opéré dans sa fille.

A partir de ce moment, M. d'Aulnay fit tout ce qu'il put pour distraire Assomption de cette douleur qu'elle traînait partout flèche empoisonnée, il lui avait parlé des projets de mariage de M. de Ristol, mais la jeune fille avait repoussé cette proposition avec tant de froideur, que le marquis ne jugea pas à propos d'insister ; il voulut la conduire à Paris, Assomption refusa et déclara qu'elle se trouvait mieux à Aulnay que partout ailleurs.

M. de Ristol, malgré la bonne opinion qu'il avait de sa petite personne, fut bien forcé de céder à l'évidence et de voir qu'Assomption n'avait pour lui ni de l'amour ni même de l'amitié ; cependant, comme il était véritablement épris de sa cousine, il tint bon, et espéra vaincre sa froideur par une longue persistance. Il ne pouvait entrer en vainqueur dans la place ; aussi résolut-il de faire le siége de ce jeune cœur dans toutes les règles et de s'emparer des issues pour que nul autre au moins ne s'en rendît maître.

On était alors à l'époque des chasses, le comte d'Artois et les princes ses fils devaient chasser le cerf dans deux

jours ; M. de Ristol proposa à Assomption de se joindre au cortége royal ; Assomption refusa comme à son ordinaire, mais elle se reprit aussitôt et déclara qu'elle acceptait.

Elle venait de penser qu'elle pourrait peut-être apercevoir Rodolphe parmi les pages attachés à la personne du duc de Berry.

Le jour de la chasse arrivé, le marquis de Ristol et mademoiselle d'Aulnay montèrent à cheval et se dirigèrent vers le carrefour du *Poteau des Trois-Seigneurs,* qui était le rendez-vous indiqué. Assomption était charmante. Son amazone flottante, serrée à la ceinture, faisait ressortir la finesse de sa taille, d'une fière cambrure ; son voile vert, relevé par-dessus son chapeau, retombait sur ses épaules et encadrait son visage d'une ravissante tristesse : tout en elle indiquait la *race*. C'était bien la descendante de cette blanche aristocratie française, dont la grâce et la beauté ont toujours été célèbres en Europe. Le marquis contemplait Assomption, lancée en avant dans les sentiers de la forêt, avec cette fierté paternelle qui est comme la seconde jeunesse des vieillards ; quant à M. de Ristol, sa cousine lui faisait l'effet d'un être aérien ; il éperonnait son cheval pour la suivre, et jetait à Assomption des bouffées de compliments que le vent contraire apportait à l'oreille indifférente du marquis.

Il était midi lorsqu'ils arrivèrent au rendez-vous qui se

trouvait situé à une lieue au-delà de Rambouillet, c'était un rond-point très-vaste, dominé tout autour par plusieurs étages de terrains qui servaient de gradins à la foule accourue de tous les côtés pour voir les princes. Les femmes les plus élégantes, habituées ordinaires de ces fêtes, étaient sur le premier rang, et présentaient un front de toilettes formidables. Les cavaliers se tenaient dans les dix allées latérales, qui venaient aboutir au *Poteau des Trois-Seigneurs*. C'est dans une de ces allées que le marquis et mademoiselle d'Aulnay prirent place en attendant l'arrivée de la cour. Lorsque Assomption se présenta en caracolant à la barrière du carrefour, tous les regards se tournèrent vers elle ; un murmure flatteur s'éleva de l'assemblée comme pour saluer la beauté et l'assurance de la jeune fille.

Au bout d'une demi-heure d'attente, il se fit un ébranlement dans la foule : deux gendarmes d'élite annoncèrent l'approche des équipages royaux, que l'on vit presque aussitôt déboucher dans la grande avenue. Quatre pages lancés au grand galop de leurs chevaux précédaient les voitures royales. Assomption, le cou tendu en avant, regardait avec une inquiétude qu'elle ne pouvait maîtriser, pour découvrir Rodolphe en tête du cortége ; mais les flots de poussière soulevés par les pas des chevaux l'empêchaient de rien distinguer ; encore quelques secondes, et elle allait acquérir une certitude, car les cavaliers approchaient. Tout d'un coup, elle devint rouge,

son sein battit avec force, elle venait de reconnaître son cousin parmi les quatre pages éclaireurs.

— Rodolphe! s'écria-t-elle, Rodolphe!...

A ces mots, un des pages tourna la tête, et, saluant Assomption, continua sa route en traversant le rond-point qui devait rester entièrement libre, pour permettre aux princes de descendre de voiture et de se mettre en selle.

L'exclamation d'Assomption et la joie qui avait éclaté sur la figure de Rodolphe à la vue de sa cousine n'avaient échappé ni au marquis ni à M. de Ristol qui, se mordant les lèvres, dit à mademoiselle d'Aulnay, en faisant allusion à la poussière qui recouvrait les vêtements de Rodolphe :

— Mon cousin Kermonec est dans un assez triste état de toilette; il aura bien fait de se précautionner d'un autre vêtement s'il veut se présenter convenablement devant vous.

Cette stupide observation, inspirée par un mouvement de jalousie, ne fut pas même relevée par Assomption, qui ne répondit que par un sourire froid et dédaigneux.

Lorsque les princes furent arrivés, M. d'Aulnay se retira dans la forêt, et laissa Assomption seule avec M. de Ristol. Le fier vieillard ne voulait pas avoir l'air de se placer exprès sur le passage des Altesses Royales comme pour leur reprocher leur oubli.

Les princes montèrent à cheval. Le comte d'Artois fit, selon son habitude, le tour du rond-point, saluant les dames et leur adressant de ces paroles bienveillantes, comme il en avait toujours sur les lèvres. Le duc de Berry, frappé de la beauté d'Assomption, qui faisait en ce moment tous ses efforts pour tâcher d'apercevoir Rodolphe, la considérait attentivement.

— Girardin, dit-il au personnage qui se trouvait à ses côtés, en lui désignant mademoiselle d'Aulnay, connaissez-vous cette jeune fille?

— Non, monseigneur, répondit le capitaine de la vénerie; mais d'Haneucourt, qui connaît toutes les habituées des chasses, pourra dire son nom à Votre Altesse royale.

M. d'Haneucourt fut appelé, et déclara qu'il voyait la jeune fille pour la première fois.

— Elle est bien belle, dit le duc de Berry.

— Allons, messieurs, en chasse! s'écria le comte d'Artois; et les fanfares donnèrent le signal du départ.

Rodolphe fit un salut gracieux à sa cousine en passant à ses côtés, et se joignit au cortége.

Assomption le suivit longtemps du regard; puis, lorsqu'il eut disparu, elle baissa la tête sur sa poitrine et parut réfléchir.

— Si nous suivions la chasse, mon cousin? dit-elle à M. de Ristol.

— Y pensez-vous? reprit Alfred, qui devinait la pensée d'Assomption.

— Pourquoi pas? fit-elle avec un petit air impatienté.

— Mais, ma cousine, nous crèverons nos chevaux!

— Oh! n'est-ce que cela? dit la jeune fille; *Dudeley* est dur à la course. Et appliquant à son cheval un vigoureux coup de cravache, elle se dirigea dans la direction du cortége, sans s'inquiéter si elle était ou non suivie par M. de Ristol.

Ce dernier ne voulait pas l'abandonner, il se mit à la suivre; mais *Dudeley* était un excellent coureur, et M. de Ristol était distancé; d'ailleurs, il n'excellait pas dans l'art de conduire un cheval, pour parler comme les auteurs grecs; Assomption venait de prendre un sentier de traverse, Alfred voulut pénétrer dans le sentier à son tour pour rattraper sa cousine; malheureusement son cheval lancé dans la grande allée l'emporta, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put s'en rendre maître et le ramener sur ses pas; mais pendant ce temps *Dudeley* avait gagné du terrain, de sorte qu'au bout de dix minutes, M. de Ristol avait complétement perdu la trace de sa cousine.

— Que le diable emporte les chasses royales! s'écria le jeune homme; et c'est moi qui ai donné à Assomption l'idée de venir à celle-ci.

Nous laisserons, si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, M. de Ristol se dépiter tout à son aise, et nous suivrons mademoiselle d'Aulnay.

Après avoir couru pendant une heure à peu près, elle parvint enfin à rattraper une partie du cortége; mais elle ne vit pas Rodolphe, qui venait de s'éloigner depuis quelques instants pour porter un ordre du duc de Berry. Le prince, à la vue d'Assomption, ne put retenir un nouveau cri d'admiration; cette fois, il s'approcha d'elle, lui adressa des compliments sur le courage dont elle faisait preuve en suivant une chasse aussi fatigante, et lui fit offrir des rafraîchissements qu'Assomption accepta de grand cœur et avec une grâce charmante.

— Monseigneur, dit tout bas un aide-de-camp au duc de Berry, si Votre Altesse royale veut savoir le nom de cette jeune fille, elle peut le demander à son page, M. de Kermonec, qui l'a saluée en quittant le rendez-vous.

— Ah! Kermonec la connaît! répondit le prince; c'est bien.

Le cerf venait d'être lancé, on se remit en chasse, et en moins de quelques minutes tout le cortége fut dispersé.

Assomption continua de battre les champs dans toutes les directions, toujours soutenue par l'espérance de rencontrer Rodolphe; mais elle courut ainsi quatre heures durant sans aucun succès, et lorsque fatiguée et rompue,

elle voulut revenir au point de départ, pour retrouver son père et M. de Ristol, qui l'attendaient probablement dans les environs de l'étang de la Tour, où le cerf devait se faire prendre, elle ne se reconnut plus, elle était égarée.

Il pouvait être sept heures. *Dudeley* avait fait au moins dix lieues au galop; le pauvre animal n'en pouvait plus. Seule au milieu de ces bois dont elle ne connaissait pas les issues, Assomption eut peur : on était alors vers le milieu de septembre, et la nuit était déjà complète. Mademoiselle d'Aulnay, se voyant égarée, descendit de cheval, et mit l'oreille contre terre pour saisir tous les bruits qui pourraient la guider. Elle entendit comme un écho mourant les sons lointains des cors qui sonnaient l'*hallali;* elle se dirigea dans la direction d'où venait le bruit, mais mille sentiers s'offraient à elle, et elle ne savait lequel suivre. Elle commençait à trembler, et poussait de petits cris perçants, dans l'espérance qu'elle serait peut-être entendue; mais ses cris étaient étouffés par les branches d'arbres qui craquaient sous le souffle du vent. Fatiguée, éperdue, elle prit le parti de s'arrêter et d'attendre, se confiant à la grâce de Dieu.

Elle était depuis une demi-heure sur les bords d'un fossé, n'osant faire le moindre mouvement, et tremblant à la moindre agitation des feuilles, lorsqu'elle crut entendre dans le lointain le galop d'un cheval; elle prêta l'oreille, mais bientôt tout bruit cessa, et elle retomba

dans son abattement. Tout-à-coup des pas de cheval retentirent une seconde fois à une distance plus rapprochée; elle appela, une voix répondit. Elle se dirigea aussitôt, en reprenant *Dudeley* par la bride, vers ce libérateur inconnu que le ciel lui envoyait.

— Est-ce vous, Assomption? lui cria le cavalier lorsqu'il fut à une cinquantaine de pas, car l'obscurité ne permettait pas de distinguer les objets.

— Rodolphe! répondit la jeune fille qui venait de reconnaître la voix de son cousin.

Une seconde après, Rodolphe pressait Assomption sur son cœur.

— Oh! ma cousine, dit le jeune homme, quelle inquiétude vous m'avez causée! M. d'Aulnay, que j'ai rencontré, m'a appris votre disparition. Il vous cherche avec Alfred dans la partie du bois opposée.

Assomption riait et pleurait tout à la fois; cette succession d'émotions diverses l'avait tant troublée, qu'elle restait dans les bras de son cousin, sans savoir en quelque sorte ce qu'elle faisait.

— O Assomption! lui dit Rodolphe, je remercie le ciel de ce qui est arrivé, puisqu'il m'a permis de vous retrouver, et que j'ai pu une fois au moins vous presser sur mon cœur.

A ces mots, la jeune fille, revenue à elle-même, se débarrassa doucement des bras de Rodolphe, et ils restèrent interdits en face l'un de l'autre.

— Partons ! dit Assomption en tremblant.

— Oh ! non, pas encore, ma cousine ; un mot, rien qu'un mot, car je vous vois peut-être ce soir pour la dernière fois.

— Pour la dernière fois ! dit Assomption tout émue.

— Oui, pour la dernière fois, avant que vous ne soyez madame de Ristol.

— Moi, jamais ! répondit fièrement la jeune fille.

— Oh ! merci, Assomption !... Mais cette pensée m'a bien fait souffrir.

— Pauvre Rodolphe ! vous avez souffert...

— Oui, j'ai souffert toutes les tortures depuis huit jours... J'ai pleuré bien souvent... Mais, ne parlons plus du passé, dit le jeune homme en essuyant une larme.

— Parlez, au contraire, murmura la jeune fille en pressant le bras tremblant de son cousin.

— Hé bien ! pardonnez-moi si j'oublie qui vous êtes et qui je suis !... ma poitrine se brise... Assomption, je vous aime !...

Et, en disant ces derniers mots, il couvrait de ses pleurs la main de la jeune fille.

— Vous ne répondez pas ? dit Rodolphe tout tremblant.

Assomption garda encore un instant le silence, et tombant tout-à-coup dans les bras de son cousin :

— Ah! Rodolphe, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez que depuis longtemps il a répondu pour moi.

Les deux enfants restèrent longtemps dans cette muette extase, qui suit un premier aveu, et que le cœur ne ressent qu'une fois.

Lorsqu'ils sortirent de ce céleste ravissement, ils se dirent tout ce qu'on dit quand on s'aime, quand on est aimé et qu'on a vingt ans. Ce furent des serments solennellement jurés à la face du ciel. Ce fut, en un mot, l'épanchement de leurs deux âmes, d'où s'échappaient comme d'une source les flots de cet amour longtemps comprimé.

— Je jure, disait la jeune fille, de n'être jamais qu'à vous, Rodolphe. Quoi qu'il arrive, comptez sur moi.

— Je crois en vous, répondait le jeune homme. Mais votre père, Assomption?

— Mon père!

— Il n'accordera jamais la main de sa fille à un pauvre page qui n'a pas de fortune.

— Oh! mon Dieu! dit mademoiselle d'Aulnay qui vint à penser aux idées ambitieuses du marquis, s'il allait refuser son consentement!

— Il le refusera, interrompit Rodolphe; mais je sais un moyen de vaincre les répugnances du marquis.

— Lequel?

— Le duc de Berry me protége, vous le savez; il m'a donné plusieurs fois des preuves de son affection. Allons le trouver ce soir tous deux; avouons-lui notre amour, et prions-le d'intercéder pour nous auprès de M. d'Aulnay.

— Vous avez raison, Rodolphe, partons sur-le-champ; le prince a l'air si bon, qu'il consentira peut-être à faire une démarche pour assurer notre bonheur, et mon père n'osera rien lui refuser.

Ils montèrent aussitôt à cheval, et se dirigèrent à travers les bois vers le château de Rambouillet.

Il était neuf heures lorsqu'ils parvinrent à l'entrée du jardin anglais qui entoure le château. Ils laissèrent leurs chevaux chez le garde, et arrivèrent sans être vus, en passant par le quinconce, jusqu'à la tour de François I[er] où était la petite chambre de Rodolphe, contiguë aux appartements du prince. Rodolphe fit passer sa cousine par une porte dérobée, et, au bout d'une minute, Assomption se trouvait, sans avoir eu le temps de réfléchir à l'imprudence de sa démarche, dans la chambre du jeune homme.

— Maintenant, dit Rodolphe, je vais entrer chez monseigneur pour voir s'il est seul..... Il faut lui parler sur-le-champ, nous n'avons pas une minute à perdre. Le marquis doit être inquiet, et il faut que per-

sonne, à l'exception du prince, ne sache que vous êtes venue ici.

— Oui, répondit Assomption, dépêchons-nous ; je devrais déjà être à Aulnay.

Rodolphe entra chez le duc de Berry, qui lui dit aussitôt qu'il aperçut son page :

— D'où viens-tu donc, Kermonec? Je t'attendais.

— Monseigneur, je m'étais égaré dans les détours de la forêt.

— Écoute, continua le prince, j'ai une confidence à te faire : je suis amoureux.

— Bien, pensa Rodolphe, cela se trouve à merveille; il n'en sera que mieux disposé à accueillir nos prières.

— J'ai vu, continua le prince, ce matin, à la chasse, la plus ravissante jeune fille. Il faut que tu me viennes en aide.

— Je suis tout aux ordres de Son Altesse royale, répondit le page en s'inclinant.

— Oh! je connais ton dévouement à ma personne ; mais d'abord il faut que tu commences par me dire son nom.

— Le nom de qui, Monseigneur? dit Rodolphe étonné.

— Eh! le nom de la jeune fille que tu as saluée ce matin.

— Moi! répondit Rodolphe, qui avait peur de com-

prendre, je ne me rappelle pas avoir salué quelqu'un.

— Ce matin, au rendez-vous, une jeune amazone avec un voile vert. On m'a dit que tu l'avais saluée en passant devant elle : tu la connais par conséquent.

Rodolphe était pâle comme un mort.

— Monseigneur, dit-il, on se sera trompé, je n'ai vu aucune jeune fille au rendez-vous.

— Allons, dit le prince d'un air de mauvaise humeur, il sera dit que je ne pourrai rien savoir.

Rodolphe était atterré. Le prince était amoureux d'Assomption, et elle était là, séparée par une porte, et c'était lui qui l'avait amenée, sans se douter de ce fatal incident.

— Je ne reconnais plus mon page d'autrefois, dit le prince en riant; tu as l'air d'un conspirateur. A quoi songes-tu là? Puisque tu ne connais pas cette jeune fille, prends des informations, et arrange-toi pour me dire quelle était l'amazone au voile vert. Je t'ai donné son signalement, le reste te regarde.

— Monseigneur sera satisfait, dit le jeune homme en se retirant; et il chancelait comme un homme ivre.

— Eh bien, dit Assomption lorsqu'elle revit Rodolphe, le moment est-il venu d'aller nous jeter aux pieds du prince?

— Assomption, il faut que vous partiez tout de suite pour Aulnay.

— Le prince n'est donc pas visible, ou il ne veut donc pas nous entendre? dit la jeune fille avec une petite moue.

— Il n'est pas visible, dit Rodolphe ; partons, partons vite. Et il se disposait à descendre l'escalier, lorsqu'en regardant par la fenêtre, il vit l'esplanade encombrée de gens du château qui allaient et venaient en tous sens.

— Impossible de sortir ! s'écria-t-il, on vous verrait. Comment faire?

— Je ne puis cependant pas rester ici, dit Assomption.

— Oh ! mon Dieu ! quelle fatale idée nous avons eue !..... Pourquoi ne vous ai-je pas conduite tout droit à Aulnay?

Puis il reprit aussitôt :

— Il n'y a qu'un moyen de sortir de cette prison. Vous allez mettre un manteau et un chapeau de page; alors, en me donnant le bras, nous passerons à travers la foule sans être remarqués.

— Donnez-moi vite ce manteau, dit Assomption.

— Je n'en ai point ici, reprit Rodolphe désespéré, il faut que je coure jusqu'à la vénerie pour avoir ce travestissement. Attendez-moi quelques minutes, et je reviens aussitôt.

— Ne restez pas longtemps, ami, dit la jeune fille qui tremblait.

— Un quart d'heure au plus, lui dit Rodolphe ; et il se sauva.

Assomption, restée seule, se mit à réfléchir aux incidents de la journée. Qu'allait penser son père ?... Le vieillard devait être inquiet ; il la faisait sans doute chercher à travers les bois. Elle oubliait tout dans ce moment, et son amour et sa souffrance, pour ne songer qu'à l'inquiétude qu'elle causait au marquis.

Elle demeura ainsi pendant une demi-heure en proie à ses réflexions, et Rodolphe ne revenait pas.

— Mon Dieu ! pensait-elle, que lui sera-t-il donc arrivé ?

Tout-à-coup elle entendit des pas dans le corridor latéral.

— Enfin le voilà, dit-elle ; il sera revenu par un autre chemin.

En ce moment la porte s'ouvrit, et elle se trouva en face du duc de Berry, qui passait quelquefois par la chambre de son page pour se rendre au jardin.

III.

A la vue de la jeune fille, le prince s'était arrêté tout court. Comment se trouvait-elle là ? qui l'avait amenée ? Il songea à sa conversation avec Rodolphe, et crut que

son page, après avoir découvert l'amazone, l'avait décidée à venir.

— Il paraît que c'est une beauté facile, pensa le prince... Quel dommage, elle est si belle !

— Qui vous a amenée ici, mon enfant ? dit le prince.

— Votre page, M. de Kermonec, Monseigneur, répondit Assomption tremblante comme la feuille.

— C'est bien cela, pensa-t-il. Ce diable de Kermonec est un Figaro ; il ne lui faut qu'une heure pour dénouer les intrigues les plus embrouillées. — Et comment vous appelez-vous ?

— Je suis la fille d'un des meilleurs serviteurs de Sa Majesté, le marquis d'Aulnay.

— D'Aulnay ! reprit vivement le duc de Berry, d'Aulnay ! Mais, en effet, c'est un des fidèles amis du roi..... Une fille noble, pensa-t-il. Mademoiselle, ajouta le prince, je suis fâché de ce qui vient d'arriver : soyez assurée que si j'avais connu votre nom et votre naissance, mon page ne vous aurait point amenée chez moi.

— Comment ! s'écria Assomption, qui entrevit tout-à-coup un horrible mystère, est-ce d'après les ordres de Votre Altesse royale que M. de Kermonec m'a conduite ici ?

— Je n'avais pas donné d'ordre, mademoiselle; M. de Kermonec a outre-passé mes intentions... Seulement j'avais parlé de votre beauté, et, ne sachant pas qui vous étiez...

— Cela suffit, Monseigneur, interrompit fièrement la jeune fille. Veuillez me faire reconduire jusqu'au jardin; là je trouverai mon cheval, et je retournerai à Aulnay! Oh! quelle infamie! pensait-elle en dévorant ses larmes. Lui, que je croyais le plus honnête des hommes, me livrait à un autre!

Le prince reconduisit lui-même Assomption par une issue secrète jusqu'à la maison du garde, et ne revint au château que lorsqu'il l'eut vue s'éloigner.

— Elle était pourtant bien belle! dit-il en poussant un soupir.

Et il rentra, persuadé qu'il avait accompli un acte de continence aussi grand que celui de Scipion-l'Africain.

Pendant que tout cela se passait dans les appartements du duc de Berry, Rodolphe, qui avait couru en toute hâte à la vénerie, fut fort étonné, à son retour, de trouver fermée la porte du pavillon par laquelle il était sorti. Il avait en vain demandé à la sentinelle de le laisser passer! il avait montré ses aiguillettes de page, avait sollicité, prié, menacé, la sentinelle était restée sourde. Passé dix heures, nul ne pouvait pénétrer dans le château, à moins de dire le mot d'ordre, et Rodolphe ne le savait pas. Il était dans des transes mortelles. Qu'allait penser Assomption? qu'allait-elle devenir seule dans cette chambre?... Et si le prince appelait, que sa cousine fût découverte, elle était perdue à tout jamais. Enfin, après une demi-heure

de supplications, d'offres d'argent, de menaces, d'imprécations inutiles, il fit un grand détour par derrière le jardin, escalada un mur, au risque de recevoir un coup de fusil, et parvint, après une longue course, jusqu'au pied de la tour de François Ier. Il s'élança dans l'escalier, monta à sa chambre, tout ruisselant de sueur et accablé de fatigue, et la trouva vide. A cette vue, son cœur se serra comme s'il eût été pressé dans un étau, ses jambes faiblirent, et il tomba roide sur le parquet.

Lorsqu'il revint à lui il se présenta devant le prince et alors il apprit l'horrible vérité.

Rodolphe, anéanti, brisé par ce dernier coup, crut un instant que la raison allait lui échapper. Il se jeta en sanglotant aux pieds du duc de Berry, lui raconta toutes les particularités de l'aventure de la veille, et ne se releva que lorsque le prince, touché de sa douleur, lui eut promis de tout réparer.

— Je pars à l'instant pour Paris avec mon frère d'Angoulême, ajouta Son Altesse royale, mais je reviens dans cinq jours, alors j'irai parler au marquis, je lui dirai tout : ne crains rien, le mal est moins grand que tu ne penses. Je demanderai pour toi, à mon camarade d'Aulnay, la main de sa fille, et il ne me refusera pas.

Un instant après, les princes partaient pour Paris...

Rodolphe, resté seul, écrivit à Assomption une lettre, dans laquelle il expliquait toute sa conduite. Cette lettre,

envoyée par un exprès, lui fut rapportée sur-le-champ; on n'avait pas voulu la décacheter à Aulnay, seulement quelques lignes d'une écriture de femme se trouvaient sur l'enveloppe. Rodolphe lut ce mot qui flamboyait : *Lâche* !

A cette vue, le malheureux jeune homme était devenu fou; le sang qui se portait au cerveau fit craindre une congestion cérébrale : le médecin fut mandé, de prompts secours furent administrés au malade, qui ne revint à lui que deux ou trois jours après... Ce fut pour apprendre l'assassinat du duc de Berry, le seul homme qui pût justifier Rodolphe aux yeux d'Assomption.

Cette succession de malheurs qui le frappaient coup sur coup avait fini par le rendre insensible... Il apprit cet attentat, qui lui retirait la protection et l'amitié d'un prince, et qui brisait à jamais son bonheur, comme s'il s'y fût en quelque sorte attendu. Il se crut poursuivi par une destinée implacable, et se résigna sans se plaindre, le cœur rongé par le désespoir. Le temps qu'il devait rester aux pages venait d'expirer; il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie.

Assomption, après ce fatal événement, continua encore quelque temps de vivre à Aulnay , et résista aux prières de son père qui la pressait de se choisir un époux.

Cependant ce qu'avait prévu et espéré le marquis d'Aulnay arriva : il reçut une invitation de se rendre à la cour. Il en fut doublement satisfait : il espérait, en conduisant

sa fille à Paris, lui faire oublier ses chagrins, et effacer peu à peu sa tristesse. Assomption n'avait rien dit de l'horrible secret du château ; son cœur fier ne voulait ni pitié ni adoucissement à sa douleur ; mais le marquis avait surpris dans le sommeil agité de sa fille des mots entrecoupés qui lui avaient révélé une partie de ce triste mystère.

M. de Ristol, qui avait su gagner l'amitié du vieillard, lui parlait souvent du changement opéré dans le caractère d'Assomption. Le marquis, âme franche et loyale, ne pouvait accuser sa fille que d'avoir cédé à un penchant irrésistible, sans cependant s'être rendue coupable.

Au bout d'un mois passé auprès de sa cousine, M. de Ristol ne pouvant vaincre les répugnances d'Assomption, était revenu à Paris, sans toutefois renoncer à ses espérances et à son amour.

Le marquis et sa fille furent reçus à la cour quelques mois après la mort du duc de Berry. La présentation eut lieu au moment du grand deuil. Cette sombre parure allait bien aux idées d'Assomption, et cadrait avec l'air de langueur répandu sur les traits de son visage pâle et triste. Son entrée dans le monde eut un grand éclat ; on admirait cette frêle et gracieuse beauté qui portait sur son front les traces d'une douleur cachée, mais personne, dans les suppositions que l'on faisait à ce sujet, ne pouvait deviner la souffrance de ce jeune lis courbé avant le temps par l'orage.

Plusieurs jeunes gens d'une haute naissance et d'une grande fortune avaient fait des démarches pour obtenir la main de mademoiselle d'Aulnay ; Assomption s'était raidie contre toutes les supplications et toutes les prières : le cruel désenchantement de ses espérances était toujours présent à sa pensée. La crise avait été si violente, qu'elle n'avait laissé dans l'âme de la jeune fille qu'une force d'inertie; mais Assomption opposait cette force comme un rempart à de nouvelles désillusions. Le mot amour lui faisait peur ; elle éloignait de son cœur jusqu'à l'espérance, pour n'avoir pas encore à souffrir un jour. A l'exception de son père, elle enveloppait tous les hommes dans son mépris pour celui qu'elle avait aimé ; et, faut-il le dire ? ce Rodolphe dont elle ne pouvait entendre prononcer le nom sans frémir, elle sentait que son image se reflétait encore dans sa pensée. Étrange contradiction du cœur ! elle méprisait cet homme qu'elle croyait coupable, et elle pensait quelquefois à lui avec un amer attendrissement.

On avait tant parlé de mademoiselle d'Aulnay dans les salons de Paris, que l'on sut par le commandant de la vénerie, qui l'avait reconnue pour l'amazonne au voile vert, que le duc de Berry en avait été amoureux. M. de Ristol, en rapprochant ces propos des confidences arrachées au marquis, finit par se persuader, lui aussi, que la douleur de sa cousine provenait sans doute de l'infamie de Rodolphe, qui aurait sacrifié l'amour de la jeune fille

à son ambition, en se faisant le lâche complaisant d'un caprice du prince. Lorsqu'il crut n'avoir plus aucun doute à cet égard, M. de Ristol se promit de venger mademoiselle d'Aulnay, et de demander par les armes une réparation à M. de Kermonec.

Un soir, il y avait bal dans un salon du faubourg; M. d'Aulnay y conduisit sa fille, qui apportait dans toutes les fêtes l'incurable maladie de sa douleur. Les femmes les plus belles et les plus distinguées de la société parisienne se pressaient, avides de plaisir et étincelantes de toilette. Assomption, mise très-simplement, s'étant assise dans un coin à côté d'une vieille dame, amie de son père, s'entretenait avec elle, pendant que les laquais jetaient à toutes volées les plus grands noms de France. Tout-à-coup un nom retentit à son oreille, qui la fit pâlir : on avait annoncé le comte de Kermonec.

Rodolphe entra en effet, veilli de dix ans dans l'espace de quelques mois. Il aperçut aussitôt mademoiselle d'Aulnay : une sorte de frémissement nerveux s'empara de tout son être; il fut obligé de s'accouder sur le marbre de la cheminée pour se soutenir.

Assomption, à la vue de Rodolphe, avait éprouvé une telle émotion, qu'elle devint pâle comme une morte et s'évanouit.

M. d'Aulnay avait tout vu ; il s'empara d'Assomption et l'emporta hors de l'appartement. On attribua cette subite indisposition à la grande chaleur, sauf quelques charita-

bles amies de la jeune fille, qui insinuèrent que mademoiselle d'Aulnay avait l'habitude de se trouver mal pour se rendre intéressante.

Rodolphe, la tête penchée sur sa poitrine, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien ; il avait été sur le point de se jeter devant tout le monde aux pieds de sa cousine pour la conjurer de l'entendre et se justifier. L'aspect d'Assomption et l'effet qu'il venait de produire sur elle réveillaient dans son cœur des tortures terribles; lorsqu'il releva son front pâle et contracté par la douleur, il vit devant lui M. de Ristol, qui lui jeta à voix basse ces paroles sanglantes :

— Vous êtes un lâche !

Rodolphe sourit amèrement. Si Assomption l'eût vu dans ce moment, il était absous : il y avait dans ce sourire tant d'amertume et de résignation, qu'aucune femme n'eût méconnu tout ce qu'il révélait de souffrance imméritée.

— Vous aussi, monsieur, vous m'accusez, répondit Rodolphe en regardant tristement son cousin. Ce n'est pas devant vous que j'aurais à me justifier, si ma conduite avait été un instant déloyale : à demain, monsieur. Et il sortit.

Le lendemain, les deux jeunes gens se rencontrèrent ; ils étaient calmes et froids comme deux hommes courageux qui combattent l'un et l'autre pour une cause juste.

Le duel eut lieu au pistolet. Rodolphe tira sur M. de Ristol, et le manqua ; les témoins crurent s'apercevoir qu'au moment de viser il avait détourné son arme.

M. de Ristol ajusta Rodolphe, qui tomba percé d'une balle.

A l'aspect de son cousin étendu sanglant dans la poussière, M. de Ristol, entraîné par un sentiment de compassion, s'était approché de lui. Rodolphe fit signe qu'il voulait parler en particulier à son adversaire. Les témoins se tinrent à l'écart.

— Alfred, dit le blessé, je te pardonne ma mort; mais à ce moment solennel, jure-moi de me rendre un dernier service.

— Je le jure, répondit M. de Ristol en retenant ses larmes. La vue de son cousin baigné dans son sang ne rappelait plus à Alfred que ses anciens souvenirs de fraternité avec l'homme qu'il venait de tuer.

— Merci, dit Rodolphe. Tiens, ajouta-t-il, prends ce sachet suspendu à mon cou : tu y trouveras une lettre, porte-la à Assomption. Cette lettre me justifiera à ses yeux, et je mourrai content.

— Elle l'aura avant une heure, répondit M. de Ristol, qui s'empara vivement de la lettre; et il partit en laissant aux amis de Rodolphe le soin de ramener le blessé dans sa demeure.

M. de Ristol se rendit sur-le-champ chez M. d'Aulnay, et raconta l'issue de sa funeste rencontre. Au mot duel,

Assomption était devenue d'une pâleur mate, son sang se figeait dans ses veines.

— Voici une lettre, ma cousine, que Rodolphe m'a chargé de vous remettre, la recommandation d'un mourant est un ordre. Prenez-la donc et lisez.

Assomption reconnut cette lettre qu'elle n'avait pas voulu recevoir le lendemain de la chasse à Rambouillet. Elle vit la ligne qu'elle avait tracée dans un premier mouvement d'indignation et de haine... A la lecture de ce papier qui expliquait toute la conduite de Rodolphe, la jeune fille jeta un cri terrible, et se précipitant dans les bras du marquis : — O mon père ! s'écria-t-elle, il était innocent, et c'est moi qui l'ai tué...

— Pauvre Kermonec ! murmura le marquis.

— Mon père, dit Assomption d'une voix entrecoupée par les sanglots, laisserons-nous mourir Rodolphe ?...... Courons vite, il est peut-être temps encore.

Ils volèrent aussitôt à la demeure du blessé : il respirait encore. — Rodolphe ! s'écria Assomption en se précipitant au pied du lit de son cousin ; Rodolphe, pardonne-moi ! c'est à toi de me pardonner...

Au son de cette voix si chère, le malade ouvrit les yeux, et, faisant un dernier effort : — Assomption, c'est vous ! Oh ! merci ! elle ne me croit plus coupable ; maintenant je puis mourir...

— Non, non, vous ne mourrez pas ! — Oh ! mon Dieu !

disait-elle en se tordant auprès de ce lit de douleur, c'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui suis son assassin !...

Rodolphe ouvrit encore une fois les yeux, les tourna vers sa cousine, et s'éteignit avec un sourire sur les lèvres.

Assomption se précipita sur le cadavre de Rodolphe et le tint longtemps embrassé. M. d'Aulnay ne put l'en arracher qu'avec peine. La jeune fille se releva tout-à-coup, et, regardant ce corps inanimé, ses traits prirent une sérénité céleste ; son regard s'illumina.

— Je le reverrai bientôt, dit-elle froidement.

Quelques jours après, mademoiselle d'Aulnay disait adieu au monde et prenait le voile au couvent de la Visitation.

M. de Ristol, encouragé par cet exemple et tourmenté par les remords de son duel, se réfugia dans le sacerdoce comme dans un lieu d'asile, et devint un prêtre pieux et austère.

FIN DE MADEMOISELLE D'AULNAY.

LE DIABLE A PARIS.

La danse des tables a fait tourner bien des esprits dans ces derniers temps ; on se lance à la piste du merveilleux; on est assez disposé à ajouter foi aux puissances occultes, aux formules cabalistiques. Une très-jolie dame me demandait l'autre soir si je croyais au diable, et elle fut bien étonnée quand je lui répondis que j'avais d'excellentes raisons pour y croire, attendu que le diable avait ruiné un de mes amis.

— Un de vos amis !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Le diable en personne ?

— En personne ou par délégation ; je n'assistais pas à la catastrophe, mais je vais, si vous me le permettez, vous raconter cette histoire.

Il y a six mois je partis pour Londres. J'étais seul dans un wagon, et je profitai de cette bonne fortune pour m'étendre de tout mon long sur les banquettes où je ne tardai pas à m'endormir, avec la conscience tranquille d'un

homme qui, par ce temps de fugues politiques et industrielles, n'a pas la crainte de voir se dresser à chaque station le spectre d'un chapeau à cornes exigeant l'exhibition du passeport.

A Amiens, je fus réveillé en sursaut. Un homme de trente et quelques années venait de faire irruption dans mon compartiment. Il s'assit en face de moi après m'avoir légèrement salué. De mon côté, j'abandonnai ma posture horizontale et je me jetai dans un coin, promenant mes regards sur une campagne admirablement cultivée, où le trèfle, le colza et le sainfoin semblent exécuter la plus désordonnée des contredanses.

Au bout de quelques minutes, le nouvel arrivant, dont les regards s'étaient arrêtés sur moi avec une curiosité qui frisait l'impolitesse, me dit tout-à-coup :

— Parbleu, je ne me trompe pas, c'est bien toi...

Cette apostrophe me surprit tellement que je balbutiai du bout des lèvres une phrase dans le genre de celle-ci :

— Oui, je l'avoue... c'est bien moi... et vous ?

— Comment, reprit-il, tu as oublié à ce point ton ancien camarade Jonathas Baudran?

A ce nom, qui me rappelait les plus lointains et les plus charmants souvenirs de mon enfance, je vis passer, en une seconde, tout un monde oublié... Les jeux sur les pelouses, les promenades au bord de la mer, les courses sous les grands arbres... J'embrassai d'un coup d'œil ra-

pide quinze années de ma vie, depuis les tartines de confiture que j'avais mangées avec Jonathas, jusqu'aux pensums universitaires qu'il m'avait fait copier pour lui, sous le prétexte peut-être abusif que nous étions *copins* et qu'il me *sauvait des volées*. Subjugué et attendri par le souvenir de ces impressions naïves, j'ouvris les bras, Jonathas en fit autant, et le mouvement d'oscillation du wagon m'envoya embrasser la portière de droite, pendant que mon ami donnait une accolade à la portière de gauche.

Après cette infructueuse tentative d'expansion, nous nous mîmes à dévider grain à grain le chapelet des souvenirs, et dix kilomètres étaient déjà parcourus que cet intéressant sujet n'était pas encore épuisé. Enfin je me hasardai à demander à Jonathas ce qu'il allait faire en Angleterre.

— Je me rends, me répondit-il, à Manchester où j'ai obtenu un emploi de cent livres sterling, dans une maison de commerce.

— Moi qui te croyais riche, répliquai-je étonné.

— Mon père m'a laissé cinq cent mille francs. De toute cette fortune il ne me reste plus cela, dit-il en faisant craquer son ongle sous ses dents.

— De fausses spéculations...

— Non, interrompit Jonathas, ma misère a une cause plus extravagante et, j'ose le dire, plus noble.... J'étais jeune, exalté... Enfin, continua mon ami en poussant un

ouff mélancolique qui semblait l'oraison funèbre de sa destinée..... La faute en est aux dieux, ou plutôt je me trompe, la faute en est au diable.

— Au diable...

— Écoute, bien des gens se sont livrés au diable pour devenir riches; moi, j'ai été ruiné pour m'être donné à lui.

— C'est jouer de malheur, répondis-je, sans trop savoir où voulait en venir mon interlocuteur.

— Je ne fais pas une métaphore puérile, ajouta-t-il; on dit vulgairement se donner au diable pour exprimer une pensée de découragement, moi, j'ai évoqué Satan en personne.

— Et il a été assez complaisant pour se rendre à ton invitation?

— Puisque je me tue à te dire qu'il m'a ruiné, qu'il ma tondu comme un œuf et qu'il ne m'a pas même laissé cinquante centimes du demi-million paternel.

— Ce garçon-là est devenu fou, pensai-je en moi-même; mais il sembla deviner ma pensée, car il ajouta aussitôt :

— Ce que je te dis te paraît insensé. Eh bien! écoute-moi.

— J'écoute, lui dis-je en m'établissant confortablement dans le coin de la diligence.

Jonathas toussa deux ou trois fois comme un chan-

teur qui se dispose à attaquer son grand air pendant le prélude de l'orchestre, puis il commença.

— C'était en 1832...

Jonathas s'arrêta et parut hésiter.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Ce début est un peu vulgaire, me répondit-il ; les feuilletonistes en ont tellement abusé.

— Va toujours.

— Au fait, ce qu'il y a de plus difficile dans toute narration, c'est le début, et Petit-Jean était plus fort qu'il ne le croyait quand il disait :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

C'était donc en 1832, une belle année, si tu t'en souviens. Le vent était aux poétiques hallucinations, aux tentatives extravagantes. C'était le temps bien loin, hélas ! des titres flamboyants, des rimes folles et sonores, des alcades, des sérénades, des rêves sur les grèves, des gondoles et des barcarolles ; tout étudiant un peu bachelier ès-lettres semblait avoir pris ses grades à Salamanque, et chantait à tue-tête la fameuse romance :

Avez-vous vu, dans Barcelonne,
Une Andalouse...

et il se trouvait que tout le monde l'avait vue... en rêve ou en réalité. Enfin, mon cher, c'était la folie, c'était l'amour, c'était la poésie, la gaieté...

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite? c'était la jeunesse... notre jeunesse à nous.

— Oui, reprit mélancoliquement Jonathas, je donnais à plein collier dans toutes les charmantes excentricités de cette époque de passions littéraires et de chapeaux pointus. Je faisais des rondeaux, des églogues, des sixtines , des stances et des sonnets... des sonnets surtout. J'avais des plans de drames émaillés de vers brisés et enrichis de chœurs de lézards avec accompagnement d'intermèdes babyloniens. Celui qui m'aurait soutenu que le point sur l'*i* d'Alfred de Musset n'était pas la plus haute expression du lyrisme eût été mon ennemi ; je me serais fait écharper pour les *rayons brûlant jaunes* de M. Sainte-Beuve , et je regardais Lamartine comme un poëte médiocre depuis que j'étais parvenu à publier dans un journal rose une méditation qui débutait par ces deux vers impossibles :

Écoutez, l'heure sonne au vieux clocher de bronze :
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.

— Nous avons tous deux vers comme ceux-ci à nous reprocher, dis-je à Jonathas pour ne pas le laisser sous le poids du second alexandrin.

— Tu es bien bon, me répondit-il en me serrant la main. Je continue :

Je demeurais dans un petit appartement de la rue du Helder. Mon père avait pris soin de le meubler convena-

blement. J'étais censé faire mon droit ; en réalité, je faisais des dettes, les cent écus de la pension paternelle ne pouvant suffire à une organisation aussi échevelée que la mienne. Rien ne pousse à la dépense comme le culte de l'art. Tout en face de ma fenêtre, sur la cour, je voyais de temps en temps apparaître, à travers les jalousies, une ravissante figure de seize ans, des cheveux blonds, des yeux noirs, des lèvres roses, une taille flexible comme une jeune tige. Ce charmant fantôme, qui rayonnait dans ma solitude, influa singulièrement sur mes destinées littéraires. Je restai des heures entières embusqué derrière mon rideau pour guetter cette amoureuse apparition, dont les formes indécises réalisaient les plus suaves créations de l'Olympe romantique. Ophélia, Juliette, Mignon, Charlotte, Desdémone, délicieux oiseaux qui voltigez sans cesse sur les lèvres des rêveurs, c'était vous que poursuivait ma pensée lorsque mon regard caressait les vagues contours de cet être inconnu !

Quelle était cette jeune fille ? je n'en savais rien. J'ignorais même son nom. Jamais l'idée ne m'était venue de lui écrire, encore moins de lui parler. Je me contentai de l'adorer en silence et d'aligner en son honneur des escadrons de strophes qui chevauchaient follement sur ma table encombrée. Quand les sonnets empilés sur les élégies avaient envahi toute la circonférence de mon bureau, je jetais aux flammes mes poétiques pyramides, et je recommençais le lendemain ce travail de Pénélope.

Pendant six mois, j'ai tiré à huis-clos le feu d'artifice de mon génie et de mon amour. Qui sait? j'ai peut-être immolé sur ce bûcher la réputation d'un grand poëte.

— C'est bien possible, répondis-je par politesse.

— Un matin, en rentrant chez moi, poursuivit Jonathas, je m'aperçus que la loge de mon portier était vide des commères du voisinage, et je fis alors un violent effort sur moi-même. — Comment donc nommez-vous cette jeune femme qui tapote du matin au soir sur un piano? demandai-je au cerbère en affectant un air de crânerie indifférent.

— Votre voisine de face?

— Oui.

— C'est mamzelle Olympia.

Je n'en voulus pas savoir davantage; je montai chez moi plus fou, plus amoureux que jamais. Olympia! elle s'appelle Olympia, pensai-je. Elle seule, en effet, me semblait digne de ce nom splendide.

A cet endroit de son récit, j'interrompis le narrateur.

— Tout cela, dis-je, n'a rien de bien diabolique.

— Un peu de patience, répliqua Jonathas, et il poursuivit :

J'avais à cette époque pour ami intime un jeune homme dont le nom était Étienne et qu'une passion immodérée pour le Moyen-Age avait porté à se faire appeler Stéphanus. Il était le confident de mon amour, mais il ne prê-

tait à mes récits enflammés qu'une oreille distraite. Stéphanus, puisque Sthéphanus il y a, prétendait déchiffrer, à la première vue, le sens mystérieux des centuries de Nostradamus et il avait une admiration sans bornes pour Nicolas Flamel. J'arrivai un soir chez lui, au moment où il était plongé dans un ravissement extatique causé par la lecture d'un affreux bouquin qu'il avait dû payer au moins vinq-cinq centimes.

— Que lis-tu? lui dis-je.

— Regarde, répondit-il triomphalement, et il me montrait un vieux livre intitulé *De Arcanis* et imprimé à Leipsick en 1670.

— Quel livre! quel trésor! s'écria-t-il, puis il ajouta: Crois-tu que les puissances occultes puissent entrer en correspondance avec les hommes?

— Je n'en sais, ma foi, rien.

— Eh bien, moi, continua-t-il, je suis convaincu qu'à l'aide de certaines formules, on peut conjurer les esprits invisibles et les forcer de se manifester à nos regards. Tu doutes de ce que je te dis, parce que tu es le fils d'une époque sceptique. Tu as été abruti par la lecture des œuvres de M. de Voltaire, mais qu'est-ce que cela prouve? Penses-tu que l'*Encyclopédie* prévaudra contre les traditions et les affirmations de ces honnêtes savants qui racontent, dans les plus minutieux détails, leurs rapports avec les êtres surnaturels?

— Tu crois au diable?

— Pourquoi pas? Au moment où tu es entré, je lisais précisément la formule d'évocation, et, si je remplissais toutes les conditions voulues, je serais ce soir en rapport...

— Avec le diable, m'écriai-je en éclatant de rire, et quelles sont les conditions?

— La première et la plus indispensable, c'est d'avoir conservé dans tout son lustre son innocence primitive. Le reste est d'une simplicité presque naïve : on place deux bougies allumées devant une glace, et au sixième coup de minuit, on crie par trois fois : « Satan, parais. »

Nous causâmes encore longtemps ; Stéphanus s'exaltant de plus en plus.

Je revins chez moi tout agité, je m'étais si souvent vanté de mes prétendues bonnes fortunes que, pour Stéphanus comme pour tous mes amis, il était avéré que je manquais, au premier chef, de l'aptitude évocatrice essentielle. La vérité est que j'étais aussi immaculé que la rosière de Salencey. A cette époque, je ne l'aurais pas avoué pour un empire, aujourd'hui je le dis avec orgueil.

Quand je fus seul dans ma chambre, les plus extravagantes idées défilèrent dans mon cerveau comme un panorama fantastique. Les objets prenaient à mes yeux des formes et des couleurs étranges. Mes fauteuils affectaient des apparences de pieds fourchus, des voix inconnues bruissaient à mes oreilles, les rideaux de mon lit s'agi-

taient sans cause déterminée. J'étais dans une atmosphère sulfureuse et, à chaque instant, je m'attendais à voir le parquet s'entr'ouvrir comme au cinquième acte de *Robert*. Tout-à-coup, je me levai en proie à une excitation fébrile.

— Je tenterai l'aventure, m'écriai-je, je conjurerai les puissances infernales et je forcerai ces esclaves révoltés à exécuter mes volontés. Dès ce soir, je veux être aimé d'Olympia.

A peine eus-je prononcé ce dernier mot qu'il me sembla qu'un écho railleur répétait en s'affaiblissant par degrés, dans la profondeur de la muraille, Olympia, Olympia.

Je sentis un frisson me parcourir l'épiderme.

Je jetai un regard sur ma pendule ; elle marquait onze heures trois quarts.

Dans un quart d'heure, pensai-je, l'épreuve sera tentée.

La maison était silencieuse. Au ciel pas une étoile. Je jetai un regard sur les fenêtres d'Olympia, elles n'étaient pas éclairées. Les bruits du boulevard arrivaient confus à mon oreille, comme le murmure monotone de l'Océan sur les grèves.

Je refermai ma fenêtre et je plaçai hardiment une bougie allumée de chaque côté de ma cheminée.

J'avais encore à attendre cinq minutes; ces cinq minutes me parurent cinq siècles.

J'étais là, debout, immobile, pantelant, n'entendant que les pulsations de mon cœur et suivant la marche lente de l'aiguille sur l'émail.

Tout-à-coup le premier tintement de l'aiguille retentit. Une sueur glaciale m'inondait le visage. Je me sentais près de défaillir.

Mais rappelant toute l'énergie de ma volonté, je m'écriai : Satan, parais.

Un vent froid, semblable à celui que ferait le vol funèbre d'une chauve-souris passa sur mon front.

Je répétai la formule évocatrice ; alors je vis se former dans le cristallin de la glace une vapeur noirâtre qui se condensait en dessins bizarres.

J'étais épouvanté, poursuivit Jonathas, mais je réunis toutes mes forces et je renouvelai pour la troisième fois, en fermant les yeux, l'infernal appel.

A ce moment solennel, la porte de la chambre s'ouvrit toute grande et je vis entrer...

— Le diable? m'écriai-je en frissonnant.

— Oui, le diable, répondit Jonathas, sous les traits de mademoiselle Olympia qui s'était trompée d'appartement.

— Bon ! s'écria la dame à qui j'avais compté cette histoire, c'était bien la peine de parler si longtemps pour arriver à un pareil dénoûment.

— Le dénoûment est terrible, madame, répliquai-je, puisqu'il amène un diable qui, dans l'espace de quelques

années, à grignoté les cinq cent mille francs de mon ami Jonathas.

— Mais ce n'est pas le diable que je voulais voir, répliqua la dame, le vrai diable, le diable classique de la légende.

— Non, mais c'est le diable parisien, un diable très-authentique, celui-là, et qui a perdu plus d'âmes à lui seul, que tous les diablotins au front armé de cornes, un diable qui a une énorme puissance de fluide et qui fait tourner non-seulement les tables, mais les têtes; non-seulement les têtes, mais les billets de banque. Qui de nous ne s'est pas un peu donné au diable, sans avoir recours à la formule de mon ami Jonathas, et sans partager la foi robuste des modernes chevaliers de la table ronde?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.







